UNIVERSAL LIBRARY

BROWN
BOOK ONLY

MME B.-G. GAULIS

Le

Nationalisme egyptien



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1928

*

Le Nationalisme égyptien

CHAPITRE I

AVANT L'ORAGE

Novembre 1924.

A peine le train d'Égypte eut-il quitté Paris, qu'un soupir d'allègement s'en exhala. C'est que les derniers jours dans leur hâte, dans leur énervement venaient d'être, pour tous, un fardeau insupportable. Les habitués du grand retour automnal ne se souvenaient pas d'en avoir jamais vécu de pareils.

Brusquement, le vent des sables s'était abattu sur eux, propageant les rumeurs fâcheuses dans toute leur imprécision irritante, les « hâtez-vous ». Il va se passer quelque chose. Mais quoi? — Je n'en sais rien. On dit que... — Propos incohérents qui recèlent parfois, une part de vérité, car ils sont, la résonance lointaine des cercles les mieux fermés et le présage d'événements de marque. Aussi, les départs s'étaient précipités, sous le coup d'une véritable panique.

Dans le train, après le bref soulagement d'être là, malgré tant d'obstacles, l'atmosphère se faisait lourde parmi ces notabilités égyptiennes, européennes, américaines et asiatiques du Caire et d'Alexandrie. Parquées bon gré mal gré, en cet espace étroit, elles feignaient de s'ignorer mutuellement. Nervosité, mutisme, impatience, exaspérés par la monotonie des heures, crispaient également les visages.

Sitôt sur le bateau, un barrage invisible sépara nettement les nationalités, les clans, les castes, les professions avec une rigueur impitoyable, celle des phases troubles. C'était déjà l'Égypte sous l'occupation britannique, avec ses compar-

timents étanches, ses haines et ses incompréhensions. Seuls, les Anglais, absorbés par le roman d'amour ou d'aventure, qui est pour leur cerveau ce que le sport est pour leurs muscles, semblaient oublier qu'ils n'étaient pas ici absolument chez eux.

Lord Asquith, l'un des rois du coton, escorté de son fils et d'une nombreuse équipe de techniciens, dominait la situation. Qu'allait-il se passer au Soudan, pour que ce potentat des grandes affaires eût estimé devoir s'y rendre en personne? Les Égyptiens, toujours alertés sur un sujet délicat entre tous, s'interrogeaient anxieusement.

Ils remarquaient, à titre égal, la présence tout aussi suggestive de James Hyde, l'observateur américain, le plus Parisien des Parisiens, grand expert en questions méditerranéennes et, allant toujours, là où il devait se passer quelque chose, avec ses dactylos, son cuisinier et sa petite cour du moment.

Un essaim de princesses égyptiennes venait de s'éclipser discrètement, après une inspection rapide du bateau et des passagers. Élégantes et fines, ces descendantes de Méhémet-Ali, fidèles à leurs origines turques, alliaient la passion de Stamboul et du Bosphore à celle de l'Égypte, mais peut-être à tout cela préféraient-elles encore Paris. Indépendantes et volontiers frondeuses, elles n'ignoraient rien de l'Europe, de ses villes d'eaux, de ses cercles politiques et diplomatiques. Elles aussi venaient de presser le retour annuel sous l'effet d'avertissements réitérés. Préférant l'intimité de leurs appartements de luxe aux promiscuités du pont, elles ne se laisseraient guère entrevoir et moins encore aborder. Cependant, les plus jeunes se glisseraient parfois dans le coin qu'elles avaient élu, au plein air, s'amusant de cette vie chronométrée, si parfaitement méthodique, qu'elle semblait à jamais fixée entre le ciel et la mer.

Nul ne posait les armes. Ce n'était pas le bateau du tourisme, sa flânerie béate, ses enfantillages sans lendemain. La lutte continuait. Orient et Occident s'observaient avant

de s'affronter, le premier de plus en plus assuré de lui-même, le second nerveux, hésitant.

L'heure du thé, ses préparatifs minutieux venaient d'angliciser le salon de la princesse X... orientale de pure origine, à l'esprit subtil, au sens politique affiné par toute une existence de combat. Prise entre ses traditions familiales et le sentiment aigu du présent, la princesse, ainsi que la plupart de ses pareilles, cherchait à unir deux inconciliables : cette civilisation occidentale, dont elle était profondément imprégnée, et la libération de l'emprise européenne qui, aujourd'hui, lui paraissait si lourde.

Elle s'avouait, bien entendu, nationaliste à outrance. Qui ne l'est actuellement en Orient ? Enflammée par la nouvelle doctrine, elle admettait qu'en Égypte, la masse ignorante (le fellah) fut initiée à la vie sociale par la diffusion des écoles et l'action de la presse, mais elle en prévoyait le résultat pour les gens de sa caste, tous formidablement enrichis par la terre et le coton.

Elle travaillait de toute son âme pour une indépendance dont elle serait l'une des premières victimes. Cent contradictions se posaient ainsi, cas de conscience impossibles à résoudre, balayés déjà par un courant plus fort que ces vains obstacles, celui des jeunes nationalismes.

C'était la fin d'un monde, du sien qui approchait rapidement. La domination de sa famille sur l'Égypte, les fortunes fabuleuses, les palais, tout ce luxe et ses raffinements délicieux, les voyages princiers en Europe, ce serait dès demain le passé. La grande féerie orientale avec ses splendeurs s'effritait devant les appétits nouveaux de la foule, jusqu'ici insouciante et soumise. Le fellah apprenait à penser. N'importe, la princesse X... et ses pareils étaient emportés par un attrait plus puissant que les intérêts particuliers. Contre toute logique, ils allaient là où ils ne voulaient pas aller, avec la consolation secrète d'y entraîner leurs proches et leurs égoïsmes et l'insupportable ironie du maître étranger.

« Il nous manque une classe moyenne », disait la princesse.

Tout est encore imprécis, vie sociale, vie politique restent embryonnaires. Deux partis égyptiens sont aux prises : le Walfd, les adversaires du Wafd. Le Wafd, parti populaire, réclame l'indépendance pure et simple, sans atténuation et par les seules ressources de l'Égypte. Ses rivaux l'attendent de l'Angleterre et s'allient à elle, mais tous s'accordent sur l'essentiel : l'Égype aux Égyptiens. Après avoir conquis les partis, l'idée s'infiltre dans les masses, elle gagne le pays entier. Il semble cependant que les esprits les plus évolués, c'est-à-dire quelques hommes conscients de ce que l'Empire britannique nous assure, accepteraient son grand contrôle très large, très compréhensif, réduit à sa plus simple expression, sans autres signes apparents que les forces de police du Canal ».

— Serait-ce possible?

— Oui, si à ce moment même l'Angleterre jetait du lest, elle sauverait ce qui lui importe réellement : son prestige.

Avec un sourire désabusé, la princesse ajoutait : « Mais elle ne comprendra pas. Pour elle, nous sommes tous des demi-nègres paresseux et obtus, des inférieurs dont l'on ne peut attendre que ruse et traîtrise. Cependant, Égypte et Inde se tiennent étroitement et le monde arabe se relie à l'Égypte. Résoudre le problème avec les uns, ce serait le résoudre avec tous. »

— Croyez-vous vraiment que les Anglais soient intelligents? ajouta brusquement la princesse.

C'était une question imprévue qui ne se pouvait traiter par une réplique brève, mais elle reprenait :

— Le nœud du conflit entre l'Orient et l'Occident se trouve en Égypte. Conflit entre la vieille notion coloniale et le nouvel état d'esprit des colonisés. Ils rejettent le dogme de la supériorité native de l'Européen.

— Alors?

— Alors, les forces aux prises en Orient méditerranéen, l'Islam, l'Angleterre, s'affrontent en toute égalité. L'Islam troublé par son renouvellement profond, l'Angleterre bien

autrement touchée par l'effondrement de sa création factice, ce royaume arabe basé sur la nullité d'Hussein et l'incapacité de ses fils. La chute d'Hussein fut, pour le prestige britannique, un échec tout aussi retentissant que celui de son entreprise anatolienne; et, pendant qu'elle s'épuisait à détruire les Turcs, ceux-ci lui rendaient coup pour coup au Hedjaz. Tout se tient aujourd'hui : Ibni-Seoud est le champion des revendications musulmanes, le héros de l'Islam. Il s'est inspiré de l'organisation militaire du nationalisme turc; il a pour conseiller l'un des meilleurs officiers de Moustapha-Kémal. Oui, il est vrai que ce Macédonien, le dictateur turc, traita parfois assez rudement l'asiatisme. N'importe, malgré tout, c'est un très grand homme, ce que vous autres, Européens, appelez un génie et nous Orientaux, un prophète. Grâce aux erreurs anglaises, il sera, s'il vit, le maître d'un nouvel Orient.

— Ah! l'Angleterre! Il faut être comme moi, née sous le ciel d'Égypte et avoir été, comme moi, élevée chez les Anglais pour connaître vraiment leurs faiblesses. Tous, aujourd'hui, nous savons lire le double visage, celui de Londres, celui des Britanniques installés en Orient. Deux visages, deux formules, deux lois, deux justices, deux paroles. Nous craignons encore la force anglaise, bien que... Devinez ce que je ne dis pas; cependant ceci, je peux vous le dire, nous avons cessé de croire en sa justice.

— Mais il y a la véritable Angleterre.

— La véritable Angleterre? Elles est juste et loyale tant que les intérêts britanniques ne sont pas en jeu.

Quant à la France, nous avons cru passionnément en elle, nous l'avons aimée, presque adorée. Aujourd'hui, après des espoirs excessifs, la déception est immense. Il semble que vous ne puissiez, ni ne vouliez exercer en Orient une action personnelle, enfin que vous n'y soyez plus vous-mêmes, mais le reflet d'une autre Puissance et que des liens cachés vous retiennent. Sitôt que vous allez agir, un mot d'ordre secret semble vous arrêter. Paris se désintéresse

volontairement de nous. Souvenez-vous que l'Égypte fut toujours l'un des grands seuils de l'Orient et le plus mystérieux peut-être, malgré le voisinage de l'Europe.

— Que pouvions-nous faire?

— Au début, tout; maintenant il est trop tard. Contentez-vous de regarder et d'observer. Bientôt chacun viendra plaider sa thèse auprès de vous. Ainsi, moi, princesse d'Égypte, Égyptienne de cœur et Turque d'origine, je vous dirai que les Mameluks ont exhumé l'Égypte de ses ruines et que mon ancêtre Méhémet-Ali l'a recréée de toutes pièces. D'autres vous persuaderont du contraire, mais sur deux terrains vous nous trouverez d'accord : l'indépendance égyptienne, la haine de l'Empire britannique.

— La haine? Pourquoi?

— Parce qu'il a failli, consciemment, à sa mission civilisatrice en nous traitant, grands et petits, comme une agglomération de dégénérés pour lesquels tout était bon; parce qu'il nous a imposé une contrefaçon systématique de la civilisation d'Occident qui nous rend inaptes à toute œuvre durable. De plus, il nous a si profondément désunis, si adroitement corrompus que nous doutons de tout et de tous, mais il y a le fellah, cet être simple, innocent, dont Zagloul est le prophète. La masse fellahine fera cette révolution, les gens de ma sorte en seront les premiers atteints. Kismet!

Kismet, le grand mot de l'Orient. Par toutes les fenêtres ouvertes, la brise de mer pénétrait, jouant avec les étoffes, bousculant les bibelots épars. Le bateau tanguait, légèrement d'abord, puis de plus en plus fort. Le silence s'était fait. Orient et Occident réfléchissaient, chacun à sa manière, aux aspects nouveaux du drame oriental. L'île de Crète apparaissait au loin; bientôt, ce serait l'Égypte. La question d'Orient se posait à l'approche d'Alexandrie, comme elle se posait autrefois à l'entrée de la Corne d'or. L'indéchiffrable énigme offrait, tour à tour, son double aspect, à ceux qui se sentaient menacés, et le mince vernis occidental s'écaillait déjà chez les passagers orientaux.

Le dernier soir, les Égyptiens avaient repris le tarbouche et les femmes voilé leurs cheveux. Les clans s'étaient nettement reformés. Une curieuse atmosphère enveloppait le bateau chargé à bloc de gens, si pressés d'atterrir, que le moindre retard leur paraissait une catastrophe. Cette nervosité rappelait les propos entendus à Paris. Qu'allait-il donc arriver? Qu'attendaient donc tous ces passagers plus ou moins avertis?

Après le débarquement chaotique, inénarrable, à Alexandrie et l'interminable trajet entre Alexandrie et Le Caire, ce fut l'accalmie soudaine devant le but enfin atteint.

Quel calme, quel bien-être après tant de trépidation. L'arrivée au Caire, un soir de novembre, au sortir de Paris noyé dans ses brumes, est bien l'une des sensations les plus vives que l'on puisse attendre du voyage.

L'admirable nuit épanchait tout son éclat, tout le scintillement de son ciel sur la place de l'Esbékieh. Assis en cercle, drogmans et fellahs souriaient aux étoiles, en toute indulgence, en toute camaraderie. A peine libérés du train, les nouveaux arrivés oubliaient leurs nerfs et leurs valises. Tout bas, ils se répétaient le mot magique : l'Égypte! L'Égypte, terre de l'illusion, des fascinations éternelles et des contemplations.

Les palmes s'agitaient doucement dans la lumière bleue. Voitures et autos stationnaient au long des hôtels. Était-ce le grand décor d'autrefois, son luxe oriental mitigé d'élégance britannique? Non, tout apparaissait altéré, appauvri. Seul, le large dessin de l'enclave européenne gardait sa ligne, la silhouette de l'Opéra, les hôtels rappelaient encore le Caire de 1900, mais des lézardes se formaient.

Cependant, la fluidité du doux enveloppement nocturne, cette nuit bleue, cet incomparable allègement de l'être plongé soudain dans une tiédeur exquise, exalté par ses effluves, pénétré par elles, c'était l'Égypte immuable, indifférente aux fragilités humaines, les subissant parfois, s'en libérant toujours. C'était aussi l'emprise toute puissante

qu'elle exerce tour à tour sur ceux qui se figurent l'avoir asservie, tandis qu'en réalité, c'est elle qui les domine. Terre insaisissable et secrète dont la séduction est faite de cette lumière unique au monde qui, de jour et de nuit, la baigne et la divinise.

Quelques heures plus tard, Le Caire s'éveillait dans le bleu turquoise du matin que le soleil dorait par petites touches légères, avant d'anéantir ses roses délicats et ses verts persans. La foule égyptienne allait à ses affaires, glissant à pas feutrés au long des larges voies de la ville européenne. Dans un flot continu, elle s'épanchait doucement, prudente, observatrice, regardant sans y paraître, à travers ses paupières baissées.

Les enturbannés aux longues robes traînantes, allongeant encore leurs fines et hautes silhouettes, les oulémas disciples d'El-Ahzar, les simples intermédiaires préposés au tourisme et vêtus pour lui, en grands seigneurs, se mêlaient à la plèbe vouée aux métiers des humbles, aux petits commerçants, coiffés du tarbouche. C'était l'heure des anonymes, de la multitude à l'humeur changeante, contente de peu, mais toujours en éveil. L'air doux et léger berçait sa rêverie matinale, redressait les têtes et les interminables silhouettes se profilaient dans la claire atmosphère qui enrichit à l'infini le plaisir des yeux.

Cela, c'était la véritable Égypte, celle du fellah et de ses pareils façonnés par le limon du Nil. L'autre, celle des palais turcs et égyptiens dormait encore et ne s'éveillerait que longtemps après.

Ce matin de novembre 1924 précédait de peu l'événement qui allait bouleverser de fond en comble l'instable équilibre d'un compromis boiteux entre l'Angleterre et le Gouvernement du Wafd. Le ministère de Zagloul Pacha semblait avoir l'intuition de la commotion prochaine. Cependant, bien que l'inquiétude fût grande au Parlement égyptien et qu'une gêne planât sur l'Égypte entière, nul n'aurait su la préciser, car, en apparence tout au

moins, l'indépendance égyptienne ne paraissait-elle pas acquise?

La situation paradoxale de l'Angleterre en Égypte et au Soudan se résumait ainsi : impossibilité de gouverner effectivement l'un et l'autre pays.

Au Soudan, des révoltes incessantes faisaient de l'existence d'une poignée de fonctionnaires anglais un état peu enviable. En Égypte, l'occupation se défendait laborieusement, les Égyptiens lui arrachant, bribe par bribe, les libertés promises en 1922.

Dans sa vieille maison familiale de Faggalah, faubourg du Caire, Wâcyf Ghali Boutros Pacha, alors ministre des Affaires étrangères du gouvernement du Wafd, convenait de la bizarrerie de cette vie au jour le jour, qui donnait à l'occupation britannique les airs d'un campement de fortune. Avec sa courtoisie charmante, il écartait des aperçus, peut-être trop optimistes, sur la situation de son Gouvernement vis-à-vis de l'occupation britannique, ajoutant : « C'est trop beau pour durer, je préférerais les difficultés habitueles à cette patience soudaine d'un adversaire impitoyable. Que nous prépare-t-il? »

Wâcyf Ghali Boutros Pacha, l'une des personnalités les plus marquantes du Wafd est Copte de pure race, donc Égyptien dans toute l'acception du terme. Fils de Boutros Pacha, qui fut assassiné au Caire, en 1910, dans des circonstances particulièrement troublantes, au temps des luttes aiguës entre Musulmans et Coptes, suscitées par l'Angleterre, il donna un bel exemple d'abnégation en apportant à Zagloul Pacha, dès les premières heures du combat, l'appui de sa brillante et fine intelligence.

De formation toute française, lettré comme le sont encore quelques Orientaux, si profondément imprégnés des lettres françaises et de leurs origines qu'ils ne sauraient penser ni écrire en aucune autre langue, il est à la fois prosateur et poète. Sa parole vaut sa plume. Histoire, diplomatie, il a tout exploré dans le passé, dans le présent. Ses convictions

politiques l'amenèrent à sacrifier son goût de la vie paisible et sa passion des livres aux rudes exigences des luttes nationalistes.

Lancé au plein de l'action, il en connut toutes les amertumes. Il fut, avec quelques-uns de ses compagnons du Wafd, condamné à mort par les tribunaux britanniques, grâcié, puis envoyé aux travaux forcés avec les criminels de droit commun. La libération vint lorsque l'opinion publique égyptienne contraignit l'Angleterre à relâcher les chefs nationalistes. Il reprit alors sa place aux côtés de Zagloul, et nul ne saura jamais si les responsabilités ministérielles ne lui furent pas tout aussi lourdes que les désagréments des geôles anglaises

Oriental de naissance, de traditions et d'idées, occidental par la formation intellectuelle et les amitiés françaises, il est, de ce fait, à même d'envisager les deux faces du débat qui oppose aujourd'hui l'Orient à l'Occident. Ayant étudié la question en tous sens, cet esprit si parfaitement équilibré, particulièrement hostile à la violence et à ses actes, repoussait alors tout compromis entre l'Angleterre et l'Égypte.

Répondant aux questions qui lui étaient posées, il justifiait ainsi une intransigeance mûrement pesée :

« Si le faible prête l'oreille aux arguments du plus fort, quel espoir lui restera? Avons-nous, oui ou non, droit à l'indépendance? Oui? alors, pourquoi admettre des atténuations? Il n'est pas deux façons d'être libre, et certes nous ne le sommes pas.

« Vous me dites que nous demeurons à peu près les maîtres de notre organisation intérieure? Le croyez-vous réellement?

« Ne suffit-il pas du bon plaisir des Anglais pour que, sous un prétexte facile à faire naître, ces avantages arrachés un par un à leur arbitraire nous soient repris? Le Parlement tout entier nationaliste, le ministère qui est nôtre, nos organisations nouvelles, tout cela peut être balayé demain par

le moindre incident ou par la seule fantaisie de nos adversaires.

« Tant que les forces britanniques seront maîtresses de l'Égypte, l'indépendance égyptienne est une plaisanterie. »

— Comment cette indépendance — fictive, si vous le voulez — a-t-elle été acquise?

— Si vous voulez procéder par ordre, demandez-moi, d'abord, comment nous avons perdu notre liberté?

— De 1802 à 1840, avec l'appui de la France, l'Égypte recouvre son indépendance. Elle conquiert la Palestine, la Syrie, l'Asie-Mineure sur les Turcs. Les puissances la contraignent à rentrer sous le joug turc et lui octroient une charge. Cette charge la plaçait sous le joug du sultan de Constantinople et lui reconnaissait une autonomie qui alla toujours s'élargissant.

Elle acquit ainsi sa souveraineté intérieure complète et sa souveraineté extérieure partielle. Elle fut admise à participer aux traités internationaux qui la concernaient : convention de 1876 relative à l'institution des tribunaux mixtes; convention de 1880, relative à la loi de liquidation.

En 1882, l'Angleterre prend prétexte d'une rébellion contre le Khédive pour occuper l'Égypte; la France refusa de participer à cette occupation.

L'Angleterre procéda prudemment, avec hésitation; peu à peu, elle s'enhardit. Entrée en Égypte pour consolider la situation du Khédive, elle s'installe, tantôt pour protéger le peuple contre ce même Khédive, tantôt les Égyptiens contre les étrangers, tantôt enfin les Égyptiens contre eux-mêmes. Ah! qui ne protège-t-elle pas?

Cependant, l'Égypte n'est pas satisfaite; l'Angleterre lui promet son départ prochain. Soixante-deux déclarations solennelles d'hommes d'État anglais prennent Dieu et les hommes à témoin de leur bonne foi; ils ne veulent ni annexion, ni protectorat et entendent « saisir une occasion de sortir de l'Égypte honorablement ».

Gladstone déclare le 23 juillet 1884 à la Chambre des

Communes : « Nous prenons l'engagement de ne pas prolonger notre occupation militaire en Égypte au delà du 1er janvier 1888. »

Lord Salisbury dit en 1887 à la Chambre des Lords : « L'occupation cessera dans trois ans. »

Voilà comment les Anglais tiennent leurs engagements.

En décembre 1924, ils ont proclamé le protectorat sur l'Égypte de leur propre initiative. Pendant la guerre, l'Égypte a mis ses ressources au service des Alliés. Elle a conquis le Darfour, arrêté sur la frontière de l'Ouest les incursions des Senoussis, fourni des contingents au roi du Hedjaz. Trois millions et demi de livres égyptiennes ont été prises aux Égyptiens en 1917, comme contribution de guerre pour les besoins du Trésor britannique, un million deux cent mille Égyptiens ont été incorporés de gré ou de force dans le Labour Corps. Pour une population de douze millions de fellahs, ce n'est pas mal.

Le 11 novembre 1918, au Caire, Zagloul Pacha et quelques-uns de ses collègues demandent audience au représentant britannique. Ils sont reçus le 13 et expriment les revendications du peuple égyptien. Le Haut Commissaire se récuse, alléguant qu'il n'a pas d'instructions de son Gouvernement. Des délégués égyptiens veulent partir pour Londres et s'expliquer devant le peuple anglais, en lui rappelant les soixante-deux promesses d'évacuation faites par les hommes d'État britanniques, ainsi que la conduite de l'Égypte pendant la guerre.

Les passeports leur sont refusés. Les ministres égyptiens font grève. Les Anglais ne parviennent pas à former un ministère; ils se trouvent dans une situation absurde. Exaspérée, l'Angleterre exile à Malte, Zagloul Pacha et trois de ses collègues. Des manifestations populaires s'organisent d'un bout à l'autre de l'Égypte, elles sont violemment réprimées par les fusils et les mitrailleuses, mais l'agitation continue. La vie n'est plus tolérable, les Anglais cèdent,

libèrent Zagloul Pacha et ses co-détenus. Enfin, la délégation au complet part pour l'Europe.

Un ministère Saïd s'est formé en Égypte pendant qu'à Paris, Zagloul Pacha frappe en vain à toutes les portes. Cependant, à la longue, l'opinion publique anglaise s'est émue et le peuple anglais exige de son Gouvernement quelques explications précises. Celui-ci répond par l'envoi en Égypte de la mission Milner; elle est chargée de découvrir la vérité et de préparer pour l'Égypte un projet de constitution qui amènerait graduellement les Égyptiens à se gouverner par eux-mêmes, mais leur confiance est détruite, les soixante-deux promesses non tenues ont renforcé leur scepticisme naturel. Ils osent prétendre que la cause des troubles est, tout simplement, la présence des troupes anglaises en Égypte et réclament l'intervention d'une Commission internationale.

Après mille delais et pourparlers laborieux, la Commission Milner part enfin pour l'Égypte en novembre 1920. Le ministère Saïd démissionne. Aux manifestations populaires qui reprennent, les mitrailleuses anglaises ripostent. Elles obtiennent un résultat inouï, surprenant; Coptes et Musulmans font trève à leurs querelles et les Égyptiens de toute religion s'unissent contre l'occupation étrangère.

C'est ce que vous verrez aujourd'hui et lorsque, en 1922, l'Angleterre désemparée devant la révolte populaire déclara que l'Égypte devenait un État indépendant et souverain, lorsqu'elle nous donna une constitution, un parlement, la responsabilité ministérielle, vains hochets entre les mains d'un peuple asservi, il était trop tard.

Les Égyptiens avaient compris que la déclaration du 28 février 1922, diminuée par les fameux quatre points que l'Angleterre se réservait de traiter à son gré, devenait une tutelle infiniment plus dangereuse que l'occupation. De 1882 à 1922, les Anglais avaient assumé la responsabilité de la gestion du pays. A partir du 1er mars 1922, tout en

conservant les avantages de l'occupation, ils se sont libérés de ses charges morales.

Cependant, comme les Égyptiens ont lutté sans arrêt depuis 1922, en se basant sur les arguments juridiques, combattant ainsi pied à pied l'arbitraire anglais, nous en arrivons à la situation paradoxale du moment. La fiction anglaise prétend que nous sommes chez nous, libres de nous gouverner à notre guise; mais chaque fois que nous esquissons un geste, il se trouve, comme par hasard, que nous avons heurté, sans nous en rendre compte, l'un quelconque des quatre points réservés. Enfin, quoi que nous fassions, de quelque côté que nous nous tournions, l'Angleterre est là, ironique ou brutale, suivant son humeur du moment.

Interrogez les Égyptiens, regardez, observez, je ne crois pas que vous recontriez un seul d'entre nous qui vous parle de la bienveillance anglaise ou de l'effort anglais pour améliorer notre état social, ou de quelque initiative anglaise pour éduquer nos fils et donner à notre peuple des rudiments de civilisation européenne. Pas d'écoles, pas de formations sanitaires, pas d'organismes urbains et ruraux. Tout va au jour le jour, suivant la vraie formule coloniale des Britanniques.

Et puis, après tout, ce que je vous en dis n'est qu'un aperçu très superficiel de la question. Vous en entendrez et vous en verrez bien d'autres.

L'homme si charmant et si fin qui, quelques jours auparavant, promenait à travers Paris sa grâce un peu nonchalante et sa parole exquisement française, revêtait ici un tout autre aspect. Les facultés de combat apparaissaient. Idéaliste à outrance, très désabusé, comme tous ceux qui s'efforcent de rendre les peuples heureux, il avait la lucide ivresse des doux, cent fois plus redoutable que l'exaltation des violents.

Aujourd'hui, la prescience d'un danger qu'il ne pouvait que percevoir intuitivement assombrissait son visage. Il essayait de s'en affranchir et ajoutait, en souriant : « C'est que, voyez-vous, chaque fois que tout marche à peu près,

quelque événement bouleverse ce que nous avons péniblement acquis. Aussi, je suis inquiet. Les Anglais sont dans un impasse : comment en sortiront-ils? En pareil cas, pour nous, tout est à craindre. »

Le même jour, M. Gaillard, ministre de France au Caire, réunissait autour de sa table quelques passagers du bateau récemment arrivé à quelques notabilités françaises du Caire. De suite, la fusion s'était faite; le ministre avait adroitement réparti son monde et la causerie s'animait dans ce cadre délicat et finement ciselé d'une vieille maison arabe, véritable œuvre d'art entourée autrefois de jardins délicieux, rongés peu à peu par l'envahissement de la ville.

Tel que, c'était encore un beau coin d'Orient, infiniment perfectionné, chacun s'y trouvait à l'aise. James Hyde lançait de temps à autre une interrogation directe et brève. M. Lacau, l'éminent directeur général des Antiquités, son ami M. Pélissier du Rauzas, directeur de l'École de Droit, enfin, le ministre lui-même — arabisant de marque, lui aussi, et spécialiste notoire en questions musulmanes et en difficultés orientales — traitaient du problème égyptien. Ils le maniaient avec la compétence et la dextérité d'hommes connaissant à fond ce sujet difficile et gardaient toutefois la mesure qu'exigeait l'importance de leurs fonctions.

Leurs réticences mêmes, le sens caché de certains propos soulignaient mieux qu'ils ne le pensaient le paradoxe de la situation égyptienne. M. Pélissier du Rauzas plaidait avec finesse la cause de ses élèves, étudiants égyptiens, propagateurs ardents du nationalisme, imprégnés à tel point de l'esprit juridique qu'ils ne pouvaient envisager la question sous un autre angle. L'on plaisantait amicalement le savant professeur sur l'intransigeance de ses disciples. Depuis trente ans, ils fournissaient à l'Égypte intellectuelle ses meilleurs éléments de combat.

— Ils sont de formation toute latine, répliquait-il, non sans fierté.

— Oui, lui répondait-on, mais la substance même des

idées subversives que l'Orient cherche aujourd'hui à mettre en pratique est sortie de votre école.

— Subversives, libérales, question d'appréciation.

La grande joute commençait échauffant les esprits. Partisans, adversaires du Wafd discutaient de façon plus paradoxale que réfléchie. Le ministre intervenait pacifiant les uns et les autres, calmant les passions aux prises, et ne livrant rien de sa pensée.

James Hyde, l'observateur américain, enregistrait silencieusement. Il incarnait à merveille ce diplomate officieux que l'Amérique lance aujourd'hui, sur chaque point vital du globe, et tout particulièrement en Orient, choisissant, à cet effet, le possesseur d'une belle fortune qui permet de voyager en grand seigneur, une formation universitaire de choix et des facultés d'assimilation toutes spéciales. James Hyde scrutait à fond et en tous sens le littoral méditerranéen, autant par dilettantisme que par désir d'y découvrir, pour le plus grand profit des États-Unis, la clé des questions actuelles.

Il serait absurde de prétendre que le nationalisme soit le monopole de l'Orient. La grande guerre a propagé partout, avec une force égale, cette âpre formule. Les peuples occidentaux n'ont jamais été plus farouchement, plus exclusivement absorbés par leur moi intégral. Partout, les alliances sont un leurre. Il n'y a plus, aujourd'hui, d'Anglo-Saxons, mais des Anglais et des Américains aussi férocement rivaux en Orient que sur tous les autres terrains d'affaires.

L'observateur américain a pour directive essentielle de dissimuler cette hostilité. Jusqu'ici, en apparence, il est neutre, au sens strict du terme. Il met sa coquetterie à tout envisager froidement et traite, comme un sport intellectuel, les débats où d'autres s'affrontent avec violence. En pleine possession de son sang-froid, il soupèse les thèses adverses sur les plateaux de sa balance. Tout en cultivant les intérêts économiques de son pays, il délimite le champ d'action et les terrains d'influence. Pénétration commer-

ciale et intellectuelle, expansion pacifique avancent ainsi, sans se désunir. Plus rapidement peut-être qu'elle ne le voudrait, l'Amérique tend à devenir l'arbitre des conflits prochains en Orient.

Dans le grand salon ouvert sur la terrasse et les jardins, cette journée de mi-novembre valait un beau jour de juin en France. Un bien-être délicieux engourdissait tant soit peu les arrivés d'hier, pas encore blasés sur cette douceur exquise de l'été reconquis, pas encore asservis à la trépidation du Caire. Ils respiraient l'air tiède, savouraient le soleil et cet incomparable appel de la brise égyptienne chargée d'effluves aromatisés, violents et fugaces comme l'Afrique. Tout semblait ici à l'opposé des terres asiatiques, le sol, les êtres, la façon de vivre et de penser. Pourtant, l'idée de fond était la même; toutes ces discussions s'en prenaient à elle avec une âpreté égale, soit pour la défendre, soit pour l'attaquer. L'indépendance égyptienne ne cessait d'être le thème du débat contradictoire engagé dès les premiers instants.

Avec ce sens réaliste qui est le trait dominant de son pays et s'accommode si curieusement de l'idéalisme le plus intransigeant, James Hyde cherchait à conclure : « Comment l'Égypte se gouvernerait-elle sans contrôle étranger? »

Une volée d'aphorismes lui répondit. Chacun contenait un axiome définitif en politique orientale. Il y avait de quoi, cette fois, édifier une dizaine de doctrines. Cette confusion inexprimable était en parfait contraste avec ce mot de Wâcyf Ghali, entendu quelques heures auparavant : « C'est si simple, en réalité, nous voulons tout bonnement être maîtres chez nous. »

De sept heures à minuit et même longtemps après, le hall du Continental, le grand hôtel du Caire, tenait alors une large place dans sa vie politique. Ce soir-là, plus encore que d'habitude, l'affluence était considérable et l'agitation visible, même pour le spectateur non encore initié.

Tarbouches et turbans, chefs des partis égyptiens, pachas turcs d'origine, toujours en quête de nouvelles, se recherchaient et se fuyaient alternativement. Les gens du Palais menaient leurs intrigues si savamment enchevêtrées qu'eux-mêmes s'y perdaient bien souvent. Soudanais aux visages noirs comme l'Érèbe, mais aux sourires candides comme ceux de l'enfant, vieux maîtres d'El-Azhar, jeunes étudiants assoiffés de modernisme, tous venaient comploter ici, sous l'œil ironique de l'Angleterre qui se flattait de tenir le fil des multiples entreprises.

Coptes et Musulmans se groupaient, la Syrie regardait avec un certain détachement et le grand tourisme, pactole de l'industrie hôtelière, éprouvait un bonheur infini à respirer l'atmosphère subtile de toutes ces conspirations.

Les renseignements britanniques avaient en permanence leurs postes d'écoute sur ces points de ralliement du Wafd. Les officiers préposés à cet office, semi-politique et semi-mondain, le plus souvent de jeunes hommes élégants et discrets, futurs as de l'Indian-Office ou de l'Intelligence Department, ne tenaient pas toujours sans quelque humeur un rôle particulièrement ingrat.

Isolés à leur petite table, parmi les groupements stratégiquement établis, ils semblaient gênés, agacés au possible, d'être le point de mire de tous les regards; volontiers, ils auraient été agressifs.

Parfois des Bédouins en grand costume allaient et venaient entre les différents cercles; alors, les nouvelles volaient de place en place. Nouvelles du Caire, du Soudan, de l'Arabie, nouvelles de Tripolitaine ou du Maroc, derniers renseignements venus de l'Inde, de Turquie, d'Irak, de Perse et autres lieux. Tout un monde ignoré de l'Europe se retrouvait ici. C'est que, malgré tout, il était plus facile de s'y rejoindre et d'y observer l'adversaire que dans les clubs ouvertement occupés par les autorités britanniques, ou dans ces maisons privées devant lesquelles les policiers montaient la garde. Ici, l'orchestre étouffait le son des paroles et les

Européens exerçaient par leur seule présence une protection inconsciente contre l'arbitraire.

En ce soir de novembre 1924, l'une des figures les plus curieuses du hall du Continental était une jeune femme d'origine incertaine, d'allure sémite, que son récent mariage avec un homme fabuleusement âgé apparentait à l'une des familles les plus connues de la diplomatie anglaise. On la disait sortie d'un ghetto de l'East End londonien, affiliée au Civil Service depuis sa tendre jeunesse. Était-ce passion de jouer un rôle, était-ce un but plus précis? La légende lui prêtait tous les vices et tous les mobiles. Les autorités britanniques attachaient visiblement une grande importance à cet être jeune, énigmatique et remuant.

L'Angleterre a toujours eu, pour ses entreprises coloniales, le goût de la femme fatale. Celle-ci s'affichait partout avec un sans-gêne incroyable et sous couvert de journalisme, son indiscrétion passait toutes limites. Cette activité dévorante se partageait entre le Palais, — elle y était ouvertement la maîtresse de Nachaat Pacha, le favori du jour, — la Résidence où, à toute heure, elle avait ses entrées, et le Continental. L'une des distractions les plus courues du Caire consistait à voir évoluer autour de cette silhouette bizarre, sans nationalité bien définie, le haut personnel britannique militaire et civil et les grands meneurs du Palais. C'était aussi, pour le nouveau venu, libre encore de toute prévention, une première atteinte à l'idée qu'il avait pu se faire de l'occupation britannique en Égypte. En était-elle donc réduite à aller chercher dans les slums de Londres des outils de gouvernement? L'Empire avec toute sa maîtrise, toute son organisation, ne parvenait-il pas à mener, par les moyens normaux, douze millions d'Égyptiens, dont une poignée d'intellectuels et de dirigeants, ne possédant ni armements, ni aviation, ni marine, pour défendre un pays ouvert de part en part, formé d'un étroit ruban d'alluvions que les forces aériennes britanniques pouvaient balayer d'une extrémité à l'autre, en l'espace d'un matin?

A tout cela, un Français en contact intime et permanent avec la question égyptienne répondait :

« Pour gouverner douze millions d'hommes éparpillés sur les deux rives du Nil avec une dizaine de milliers de soldats et une poignée de fonctionnaires, il faut donner à la fois l'impression de la force et celle de la justice. Or, si l'Égyptien croit encore en l'une, il ne croit plus en l'autre et telle est la raison du conflit actuel entre l'occupant et l'occupé.

« D'abord, le fonctionnaire anglais n'a conçu que mépris pour ce faible adversaire, mais, après avoir perdu, un par un, une cinquantaine de ses meilleurs officiers, fusillés à bout portant dans les rues du Caire, il s'est mis à le haïr. Actuellement, cette haine l'emporte sur des intérêts plus pressants. Elle explique les incohérences, les absurdités mêmes auxquelles on assiste ici, chaque jour. La haine ne raisonne pas. C'est un duel à mort entre l'Angleterre coloniale et l'Égypte. Le peuple anglais n'en connaît que quelques épisodes impossibles à dissimuler; le reste, l'intrigue cachée conduite à coups de livres sterling, les dessous de la lutte ne lui sont pas livrés et, si le désordre ne sévissait aujourd'hui dans le camp britannique, entre les différents offices qui se partagent ou se disputent le gouvernement des possessions orientales, voilà longtemps que le conflit serait réglé; mais, tandis que les Égyptiens de tous partis tendent à s'unir sur la question de l'indépendance, rien ne s'oppose au plein jeu des rivalités entre les coloniaux britanniques. C'est pourquoi l'Égypte parvient à se défendre.

« Elle a, devant elle, plusieurs politiques anglaises qui interviennent à tour de rôle. Tantôt, c'est la manière forte, tantôt le renoncement, tantôt la conciliation. Avec un peu d'adresse, il est possible de tenir tête. Chaque fois que l'Égypte manœuvre bien, elle est à peu près certaine de désarmer l'adversaire; mais, souvent, elle manœuvre mal, alors elle a le dessous. Il est curieux de voir combien ce combat incessant, ce danger de toutes les minutes a formé l'Égyptien des

basses classes. Plus la brimade est dure et mieux la leçon porte.

« Mais pourquoi cette effervescence actuelle, sans cause apparente, puisque les Égyptiens paraissent l'emporter par le simple effet de leur obstination? »

« Si nous envisageons cette phase de la lutte d'un point de vue tout occidental, il serait possible d'avancer que les deux adversaires sont, à l'heure présente, également inhabiles. L'incohérence de la politique anglaise est frappante. Il est vrai que nous sommes plus logiciens qu'imaginatifs. Les Anglais, eux, traitent la question d'Égypte comme un scénario de cinéma. Ils le construisent au jour le jour, suivant les besoins.

« D'autre part, le Gouvernement Zagloul a commis les erreurs de l'inexpérience, mais peut-on juger les Orientaux suivant nos conceptions souvent rigides et limitées. Nous ne voyons que d'après elles, ramenant tout à nous. L'Orient s'est longtemps plié à la copie plus ou moins heureuse de nos méthodes, voilà qu'il essaie d'innover d'après ses goûts et un idéal tout à l'opposé des nôtres. Attendons avant de juger. »

Dans le hall du Continental, les allées et venues continuaient, courants sinueux qui se formaient, se dénouaient dans cette diversité harmonieuse et toujours ordonnée qui est l'un des attraits de l'Orient. Longues robes et turbans, tarbouches et tenue occidentale continuaient à se mêler.

Un Copte, jeune député d'Alexandrie, s'approchait de notre table :

« Vous parlez de nous, je n'en doute pas, de nos défauts? C'est probable. A tout instant, nous heurtons les susceptibilités des colonies étrangères. Elles détestent notre poussée vers l'indépendance. Comment pourrait-il en être autrement? Comment comprendraient-elles que nous travaillons dans des circonstances souvent tragiques et toujours dangereuses sous la menace des fusils anglais. Qui nous défend contre l'arrestation et la perquisition? Sais-je jamais si je dînerai le soir à mon foyer?

« C'est une guerre secrète à laquelle participent femmes, vieillards, enfants, une guerre sans merci. Voilà six ans que cela dure. Ce que nous avons obtenu est purement fictif et peut nous être ôté demain. Au début, nous comptions sur l'intervention de l'Europe, sur celle de la France; aujourd'hui, nous n'attendons plus rien que de nous-mêmes. »

Le jeune député d'Alexandrie continuait sa route à travers les méandres du hall international où l'Afrique, le Levant et l'Orient asiatique coudoyaient l'Europe, la traitant d'égal à égal, pour ne pas dire plus. Égyptiens, Soudanais, Arabes, Hindous, Turcs et Syriens observaient les clans européens. Ils ne songeaient plus à copier leur allure. Une ambition plus âpre, plus précise était née.

Comment l'occupation anglaise cherchait-elle à se concilier l'Égypte et à faire accepter sa présence?

Son aversion innée pour l'élément indigène, ses préjugés, ses répugnances mêmes, lui interdisaient d'approfondir le sentiment des foules et des chefs égyptiens à son égard.

Dès lors, comment aurait-elle pu découvrir les raisons d'une hostilité collective qui s'en prenait à chacun de ses actes? Elle avait essayé de la force pour la réduire. Ce n'est pas une méthode de gouvernement. Après la répression, il faut bien en venir au compromis et, dans le compromis, elle venait de manquer de bonne foi. Cela, pour une raison fort simple : elle ne parvenait pas à prendre au sérieux les réactions d'un peuple qu'elle jugeait totalement incapable de continuité dans la pensée et dans l'action. Tout imprégnée de ses vieilles pratiques coloniales, dominatrices et méprisantes, elle se bornait à nier ce qu'elle ne cherchait même pas à définir.

Au moment où, de tous côtés les yeux et les intelligences s'ouvraient, elle donnait le spectacle d'une administration décadente, affaiblie soit par la moindre valeur de ses fonctionnaires, soit par le manque de souplesse de ses organismes coloniaux.

Acheter des consciences fragiles, diviser pour régner, isoler les unes des autres les zones de mécontentement, frapper fort de temps à autre, tout en maintenant un certain équilibre dans l'arbitraire, cela avait réussi dans le passé, cela n'était plus possible aujourd'hui.

Les jeunes Égyptiens façonnés par les Universités de Paris, de Londres, de Berlin ou de Rome n'admettaient plus le dogme des peuples supérieurs. Qu'ils eussent tort ou raison, l'évidence était là; quelques heures passées en Égypte suffisaient pour le comprendre.

L'Angleterre campait donc en pays conquis, et ne cachait pas sa colère de ce demi-échec. L'Égypte devait être punie. Elle l'était déjà par la désagrégation lente de ce qui ne servait pas directement l'occupation britannique. Le camp anglais devenait, de plus en plus, une organisation de guerre installée en pays ennemi. Tout dans l'attitude des Britanniques marquait l'appréhension incessante du danger : quelle amertume chez les civils, quel mépris hautain chez les officiers, quelle violence chez les femmes !

Le 18 novembre 1924, l'atmosphère était devenue si lourde et la colère de l'occupant si vive, qu'il semblait impossible qu'une pareille tension pût se prolonger.

CHAPITRE II

LA MORT DU SIRDAR

Novembre 1924.

Le 19 novembre 1924, au Caire, à deux heures de l'après-midi, Sir Lee Oliver Stack Pacha, Sirdar de l'armée égyptienne et Gouverneur général du Soudan, quittait la Résidence. Il venait d'y être retenu, contre son gré, fort au delà de l'heure habituelle. Quelques instants plus tard, son automobile, soudainement bloquée par deux tramways arrivant en sens inverse, se trouvait immobilisée devant le ministère de l'Instruction publique. Une bombe jetée sur elle n'explosait pas.

Alors, une dizaine de jeunes gens égyptiens, qui semblaient attendre ce signal, tirèrent à bout portant sur le Sirdar. Pendant quelques secondes la fusillade crépita. Stack Pacha fut touché à trois reprises, des balles frappèrent également l'officier d'ordonnance et le chauffeur. Celui-ci sérieusement atteint eut la présence d'esprit de tourner sa voiture et de la lancer à toute vitesse vers la Résidence où le Sirdar reçut les premiers soins.

La scène du meurtre avait duré trois ou quatre minutes. Elle avait eu lieu sous les regards de nombreux spectateurs égyptiens et européens. L'acte accompli, les assassins vêtus en « effendi » s'étaient, sans aucune hâte, perdus dans la foule.

Tout d'abord, nul ne mit en doute leur arrestation imminente. Il n'est pas aisé, en effet, de quitter Le Caire sans être pris aux mailles du filet tendu par la police à toutes les issues de la ville. De nombreuses arrestations opérées, sitôt

après le crime ne donnèrent aucun résultat. Les meurtriers ne furent pas retrouvés.

Sir Lee Oliver Stack Pacha venait d'être appelé au Caire par le maréchal Allenby, pour y converser avec lui sur les troubles récents du Soudan, car là, pas plus qu'ailleurs, l'Angleterre n'était à l'aise. Le Sirdar, anxieux de rentrer à Khartoum, dont il venait de s'éloigner d'assez mauvaise grâce, protesta hautement contre une absence inopportune. Retenu au Caire, malgré son impatience, il allait enfin repartir, lorsque la Résidence le pria, et de façon pressante, d'assister au thé que les forces d'occupation britannique offraient à Lord Asquith arrivé l'avant-veille.

A plusieurs reprises, Stack Pacha tenta de se dérober. Il dut céder aux instances du Haut Commissaire. Ce léger retard parut le contrarier étrangement et sa femme partagea cette nervosité.

Dès les premières nouvelles de l'attentat, la consternation fut immense dans tous les Cercles du Caire et la sensation produite formidable. Les Européens regrettaient cet homme aimable et charmant aimé de tous, universellement estimé. Les nationalistes égyptiens se rendirent compte du coup terrible porté par ses assassins au Wafd et à l'indépendance égyptienne. Le poids de la catastrophe, ses responsabilités retombaient, en tout premier lieu, sur Zagloul Pacha, alors Président du Conseil, et sur son Gouvernement.

Quelles sanctions l'Angleterre allait-elle prendre? Toutes lui étaient permises. Sa mauvaise humeur, son irritation qui croissaient de jour en jour, sans trouver l'occasion de se manifester, auraient cette fois le champ libre.

Déjà le Wafd était désemparé, certain que les représailles seraient massives.

Toutes ces heures qui sonnèrent la lente agonie du Sirdar furent lourdes d'angoisse et d'incertitude. Le camp britannique replié sur lui-même gardait son secret. Le Gouvernement égyptien, anxieux, frémissant, ne savait comment prévenir des coups dont il pressentait la rigueur.

Dans un appel au peuple, Zagloul Pacha l'exhortait à découvrir les coupables et déplorait un acte que l'Égypte allait payer si cher. Déjà, les journaux de Londres réclamaient les sanctions les plus dures : retrait pur et simple de l'indépendance, humiliation publique de l'Égypte. La presse anglaise reprochait au Gouvernement britannique sa faiblesse, ses concessions innombrables, sa longanimité devant les attentats précédents. Elle ridiculisait le Wafd, raillait son incompétence et son peu de sagacité politique.

C'était l'avant-propos d'une déclaration de guerre au Gouvernement de Zagloul Pacha. L'organe officiel de la Résidence au Caire, *The Egyptian Gazette*, allait plus loin encore et déclarait que, devant l'incapacité totale des Égyptiens à se conduire en civilisés, il ne restait plus qu'à mettre un terme à cette mauvaise plaisanterie de l'indépendance de l'Égypte.

Aigre et menaçant, cinglant les susceptibilités égyptiennes avec ces mots qui ne s'oublient pas, usant et abusant du mépris, l'*Egyptian Gazette*, le porte-parole de la Résidence, avant même que le Sirdar fût mort et, comme si cette éventualité ne laissait place à aucun doute, faisait connaître à l'Égypte « qu'en aucun cas, il ne suffirait que le Gouvernement égyptien exprimât son regret et réitérât ses assurances de bonne volonté future. En dehors des résolutions que la Grande-Bretagne pouvait être amenée à prendre au sujet du Soudan, l'Égypte devait être solidement ligotée pour un temps indéterminé, puis mise en jugement sur la question de l'indépendance. De telles sanctions, d'autres encore l'amèneraient peut-être à entendre raison ».

Le 21 novembre, dans la nuit, Stack Pacha expirait. Sa haute valeur morale, ses qualités de cœur, les sympathies qu'il avait su conquérir au Soudan même ne furent pas le thème de son oraison funèbre. Un véritable cri de haine contre l'Égypte s'éleva dans la presse anglaise de Londres et du Caire. Cette haine revêtit de suite un réalisme tout britannique. Le coupable devait verser le prix fort pour le sang

versé. Zagloul Pacha, le Wafd seraient anéantis, déjà l'exploitation intensive de l'événement se trahissait.

Cinq ou six heures après le dernier soupir du Sirdar, l'organe de la Résidence indiquait au Gouvernement britannique ce qu'il avait à faire; main mise nette et définitive sur le Soudan, dénonciation du condominium accepté par l'Angleterre le 19 janvier 1899; retrait des troupes égyptiennes du Soudan, soumettre l'Égypte au régime de la force. Ces déclarations étaient accompagnées de quelques remarques désobligeantes pour la presse française qui, au premier moment, avait émis quelques doutes sur la culpabilité du Gouvernement égyptien.

Tout cela, dès le 22 novembre au matin. Le Sirdar venait à peine d'expirer. La Résidence avait donc préparé bien avant le dénouement fatal, ce que la presse devait faire connaître aux Égyptiens.

Pour un spectateur ignorant des querelles locales et de leurs complications politiques, des anomalies, d'étranges obscurités apparurent dès ces premiers instants, frémissements légers que l'intuition perçoit la première. L'attentat dont le Sirdar venait d'être victime ne soulevait pas, chez les hauts fonctionnaires britanniques, cette stupeur, cet effarement que les colonies étrangères ressentirent si vivement. Elles témoignèrent toutes d'une certaine gêne devant cette façon d'utiliser la catastrophe, avant même d'en porter le deuil.

Dans le camp égyptien, la foudre était tombée. Zagloul Pacha, avec son franc-parler habituel, ses collègues du Wafd avec plus de retenue exprimaient leur consternation.

Chez les Britanniques, la formule adoptée semblait à la fois conventionnelle et menaçante, tel un mot d'ordre ponctuellement suivi.

Entre le 19 novembre, jour de l'attentat, et le 22 novembre, jour des obsèques, la presse anglaise prépara l'opinion égyptienne aux sanctions que la Résidence établissait en accord avec Londres. Quelques mots échappés à Lady Stack,

au cours de ces heures cruelles, dévoilèrent son amertume et sa révolte devant l'exploitation intensive du deuil qui brisait sa vie. Elle en avait eu de plus terribles encore, sous le premier choc de la douleur, lorsqu'elle connut l'attentat.

Sir Lee Stack était vraiment une belle figure. Il possédait tout ce qui fait aimer. Sa justice, son intelligence et son cœur le plaçaient au-dessus des critiques, dans un pays où l'indulgence n'est guère pratiquée. Sa loyauté était inattaquable. Il ne comptait pas d'ennemis. Le Soudan, malgré sa révolte ouverte contre l'autorité britannique, respectait le généralissime et le lui prouvait. Parmi les hauts fonctionnaires anglais, aucun ne paraissait moins désigné pour cette fin tragique.

Pendant les trente-quatre heures d'expectative, la physionomie si mobile du Caire avait reflété les émotions diverses concentrées sur les derniers souffles du Sirdar, puis un profond silence se fit autour de la couche funèbre, plus impressionnant encore que tout ce qui l'avait précédé.

Le 22 novembre, à 10 heures du matin, l'élite des colonies étrangères, les Pachas égyptiens et turcs qui ne faisaient pas partie du cortège, les journalistes de tous pays, se pressaient aux fenêtres et sur les terrasses du Continental. Ils dominaient ainsi la vaste place que les troupes britanniques occupaient déjà depuis une heure. Accompagné par les salves de l'artillerie placée dans les jardins de l'Esbékieh, lentement, à pas retenus, le cortège funèbre approcha.

Jamais l'Orient égyptien ne vit de spectacle plus impressionnant, de démonstration mieux conduite. Les troupes d'élite qui, dans un rythme de deuil splendidement soutenu, avançaient comme accablées sous le faix d'une douleur virile, rendaient ainsi au chef qu'elles venaient de perdre un émouvant hommage, expression d'un regret unanimement ressenti.

Tel un fleuve intarissable, les bataillons passaient, les prolonges d'artillerie se succédaient et le cheval du défunt mar-

chant une dernière fois auprès de son maître, frémissait jusqu'au plus profond de lui-même, comme un être pensant.

La lumière infinie de l'Égypte baignait toutes ces choses et, dans le ciel, les escadrilles de l'aviation britannique s'adaptaient avec art à la lente avance des troupes. Les vibrations de leurs ailes répondaient aux grondements du canon, ainsi qu'au sentiment collectif des soldats frappés dans leur cœur et dans leur orgueil.

La foule égyptienne regardait, impassible, mais lorsque Saad Zagloul apparut en tête des délégations, un fait étrange survint : deux cohortes de fellahs aux pas ailés et muets se formèrent spontanément, et s'envolèrent, suivant le double barrage de soldats qui isolaient le cortège du public. Ainsi, elles escortèrent leur idole jusqu'au terme de sa route. Sous la pression continue qui leur était opposée, elles fondaient un instant pour se reformer aussitôt. Quelques cris de « vive Saad » s'élevaient de ces rangs serrés; ils ondulaient légèrement au soleil, rien de plus.

Des Américains contemplaient le spectacle, admirant son bel ordre. La tenue des hommes, l'astiquage impeccable des fantassins et des cavaliers, la richesse des montures surpassaient en luxe et en perfection tout ce qui se peut imaginer. La couleur des chevaux de chaque escadron était uniforme, les hommes vêtus de neuf. Les Américains, après avoir payé un large tribut d'éloges à cette parade magnifique, ajoutaient en regardant les fellahs : « comment tout cela finira-t-il? »

Oui, c'était bien ce qui ressortait du contraste entre un pareil déploiement de forces et l'aspect de la foule indigène. L'occupation britannique pourrait-elle, indéfiniment, se maintenir à si grands frais? La myriade d'Égyptiens penchés sur cette muraille vivante qui les enserrait, pour en observer les moindres imperfections, n'en connaissaient-ils pas toutes les fissures?

Ce même jour, à cinq heures du soir, le maréchal Allenby encadré par l'un des plus beaux régiments de la Grande-

Bretagne, faisait une entrée sensationnelle au Parlement égyptien. Lui-même lisait à Zagloul Pacha les clauses de l'ultimatum britannique. Après lui en avoir fait remettre une traduction française, il reprenait, avec le régiment qui lui servait d'escorte, la route de la Résidence. Le tout avait duré sept minutes.

Que contenait cette note, renforcée par celle qui allait suivre quelques heures après? Qu'exigeait-elle?

La Résidence.
Le Caire,
Ce 22 novembre 1924.

EXCELLENCE,

De la part du Gouvernement de Sa Majesté Britannique, je fais la communication suivante à Votre Excellence :

Le Gouverneur général du Soudan et Sirdar de l'Armée égyptienne, qui était également un officier distingué de l'Armée britannique, a été brutalement assassiné au Caire.

Le Gouvernement de Sa Majesté considère que cet assassinat, qui expose l'Égypte, telle qu'elle est gouvernée actuellement, au mépris des peuples civilisés, est le résultat naturel d'une campagne d'hostilité contre les droits de la Grande-Bretagne et contre les sujets britanniques au Soudan et en Égypte; cette campagne, basée sur une insouciante ingratitude pour les bienfaits conférés par la Grande-Bretagne n'a pas été découragée par le Gouvernement de Votre Excellence et a été fomentée par des organisations en contact avec ce Gouvernement.

Votre Excellence a été avertie, il y a un peu plus d'un mois, par le Gouvernement de Sa Majesté, des conséquences qui devraient nécessairement résulter de cette campagne, si elle n'était pas arrêtée, plus particulièrement en ce qui regarde le Soudan. Cette campagne n'a pas été arrêtée. Maintenant, le Gouvernement égyptien n'a pas su empêcher l'assassinat du Gouverneur général du Soudan et a démontré qu'il est incapable ou peu soucieux de la protection de la vie des étrangers.

En conséquence, le Gouvernement de Sa Majesté exige du Gouvernement égyptien :

1° Qu'il présente des excuses amplement suffisantes pour le crime;

2° Qu'il poursuive, avec la plus grande énergie et sans égard

aux personnes, la recherche des coupables et qu'il frappe les cri minels, également sans égard aux personnes ni à leur âge, des peines les plus sévères;

3° Qu'il interdise dorénavant et supprime rigoureusement toute manifestation populaire politique;

4e Qu'il paie immédiatement au Gouvernement de Sa Majesté une amende de un DEMI-MILLION de livres;

5° Qu'il donne, dans un délai de vingt-quatre heures, des ordres pour que tous les officiers égyptiens et les unités purement égyptiennes de l'armée égyptienne soient retirés du Soudan, avec, comme résultat, toutes modifications qui seront indiquées ultérieurement;

6° Qu'il donne notification au Département compétent que le Gouvernement du Soudan accroîtra la surface des terres cultivées de la Ghézireh, en les portant du chiffre actuel de 300.000 feddans jusqu'à un chiffre illimité, au fur et à mesure des nécessités;

7° Qu'il abandonne toute opposition aux désirs du Gouvernement de Sa Majesté dans les matières ci-après indiquées concernant la protection des intérêts étrangers en Égypte.

Faute de satisfaire immédiatement à ces demandes, le Gouvernement de Sa Majesté prendra incessamment les mesures appropriées pour la sauvegarde de ses intérêts en Égypte et au Soudan.

Je saisis cette occasion de renouveler à Votre Excellence les assurances de ma haute considération.

Signé : ALLENBY F. M.
Haut Commissaire.

EXCELLENCE,

Comme suite à ma précédente communication, j'ai l'honneur d'informer votre Excellence, de la part du Gouvernement de Sa Majesté Britannique, que ses exigences spéciales relatives à l'Armée du Soudan et à la protection des intérêts étrangers en Égypte sont les suivantes :

1° Les officiers égyptiens et les unités purement égyptiennes de l'Armée égyptienne ayant été retirés, les unités soudanaises de l'Armée égyptienne seront transformées en une force armée soudanaise, devant allégeance au Gouvernement soudanais seulement, et sous le commandement suprême du Gouverneur général, au nom duquel les brevets seront délivrés.

II° Les règles et conditions concernant le service, la discipline et la retraite des fonctionnaires étrangers qui sont encore au service du Gouvernement égyptien, ainsi que les conditions financières réglant les pensions des fonctionnaires étrangers qui ont quitté le service, devront être revisées conformément aux désirs du Gouvernement de Sa Majesté.

III° Jusqu'à ce qu'un accord soit intervenu entre les deux Gouvernements au sujet de la protection des intérêts étrangers en Égypte, le Gouvernement égyptien maintiendra les postes de Conseiller financier et de Conseiller judiciaire et respectera leurs pouvoirs et privilèges tels qu'ils étaient prévus lors de l'abolition du protectorat; il respectera également le statut et les attributions actuelles du Bureau européen du Ministère de l'Intérieur ainsi qu'elles ont été déjà définies par arrêté ministériel et il tiendra dûment compte des recommandations que pourra faire le directeur général relativement aux matières de sa compétence.

Je saisis cette occasion pour renouveler à Votre Excellence l'assurance de ma haute considération.

Le Haut Commissaire,
Signé : ALLENBY F. M.

Pour conclure, le Gouvernement britannique menaçait, en cas de non acceptation totale de ses exigences, de prendre les mesures appropriées pour la sauvegarde de ses intérêts en Égypte et au Soudan.

L'Angleterre ne mettait pas en doute le refus de Zagloul Pacha d'accepter en totalité des exigences qu'aucun Gouvernement égyptien ne pouvait admettre. La patte du lion s'était abattue sur l'Égypte, mais celle-ci avait appris à parer les coups. Le duel commencé en 1918 continuait, tout simplement.

Saad Zagloul répondit, comme il fallait s'y attendre. Il acceptait les quatre premiers articles et faisait des réserves sur les suivants.

Cette réponse parvint à la Résidence le 24 novembre à midi. Deux heures après, une nouvelle note du maréchal Allenby informait Zagloul Pacha que des instructions étaient

envoyées par lui au Gouvernement du Soudan, pour l'exécution immédiate des clauses V et VI, et que le Gouvernement de Sa Majesté se réservait de lui apprendre en temps opportun l'action qu'elle allait entreprendre en raison du refus d'acceptation de l'article VII, concernant la protection des intérêts étrangers en Égypte.

Tout en prenant note de l'acceptation de l'article IV concernant l'indemnité imposée par le Gouvernement égyptien, le maréchal Allenby exigeait au nom de son Gouvernement le versement intégral de la somme pour le lendemain avant midi.

Ce qui fut fait, mais, quelques heures auparavant, les Anglais occupaient militairement les douanes d'Alexandrie.

Devant cette manifestation d'un mauvais vouloir qui s'en prenait tout particulièrement à sa personne, Zagloul Pacha ne pouvait que démissionner. La Résidence venait de lui faire savoir que tarder à le faire c'était exposer son pays aux pires éventualités. Les Anglais le considéraient comme indirectement responsable du meurtre du Sirdar et se refusaient à négocier avec lui.

Ahmed Ziwar Pacha, président du Sénat, d'origine turque, fut chargé de former le nouveau ministère exigé par les autorités britanniques, ministère anglais qui n'aurait d'égyptien que le nom, et suivrait ponctuellement les directives de l'occupation.

Le Parlement égyptien protesta. Après avoir exposé les atteintes à sa constitution subies par l'Égypte depuis la mort du Sirdar, il déclarait que de semblables actes étaient iniques et nuls, et prenait à témoin les nations civilisées de l'énormité des convoitises coloniales anglaises qui, prenant prétexte d'un meurtre dont les coupables demeuraient inconnus, modifiaient de fond en comble l'état social de l'Égypte.

Il faisait appel à la Société des Nations et s'ajournait après avoir voté que tout acte accompli sans qu'il l'eût ratifié serait dénué de valeur légale.

Les événements se précipitaient. En quelques jours, la situation égyptienne, complètement bouleversée, rappelait celle de 1919. Comme alors, l'état de siège régnait virtuellement sur l'Égypte, et de façon plus oppressante encore que s'il avait été proclamé. Dans cette crise si grave le roi Fouad, après quelques hésitations, se rangeait aux côtés de l'Angleterre, par haine personnelle contre Zagloul, disaient les uns, par terreur d'un mouvement populaire, disaient les les autres. Quoi qu'il en soit, le roi en abandonnant la cause égyptienne à l'heure la plus périlleuse, portait un coup mortel à sa popularité.

L'Angleterre compromettait irrémédiablement l'homme dont elle allait se servir.

Le roi Fouad, isolé dans son palais d'Abdine, entouré de conseillers absorbés, comme lui, par leurs haines individuelles, lucide jusqu'à l'instant où ses passions entraient en jeu, allait se séparer de son peuple. Dorénavant, sa couronne serait incessamment menacée. Il devenait l'homme lige de l'Angleterre, son instrument docile.

Pendant ces pourparlers orageux, à toute heure du jour et de la nuit, tanks, mitrailleuses, autos-camions chargés de troupes, escadrilles d'aéroplanes rappelaient, dans le ciel et sur la terre, que la force anglaise étreignait l'Égypte. Au Caire, surtout, la provocation était visible, mais la foule indigène, si nerveuse à certaines heures, si vite en effervescence, opposait alors à tout cela une placidité parfaite. Pas un geste ne répondait aux démonstrations militaires, le fellah se laissait refouler sans murmurer. Il supportait, impassible, les attaques contre Zagloul, son idole, obéissant, visiblement, à des ordres secrets. Jamais la discipline imposée par le Wafd à ses adhérents, la presque totalité de la population égyptienne, n'apparut plus clairement.

Les canons de la flotte méditerranéenne anglaise restaient braqués sur Alexandrie, et les deux thèses aux prises, thèse britannique, thèse égyptienne, s'affrontaient une fois de plus dans le cliquetis des armes de l'occupation.

La thèse égyptienne s'exprimait ainsi :

« Nous sommes hors d'état d'opposer la force à la force, mais par le simple fait de la non-acceptation du joug étranger, nous compliquons singulièrement la tâche de l'occupant. Il suffit, pour l'instant, de le harceler par ces mille moyens qui sont les arguments du faible. Ainsi, à plus ou moins longue échéance, nous atteindrons le but : l'indépendance de l'Égypte et du Soudan et, comme le dit Saad : « Les années comptent peu dans la vie d'un peuple. »

A cela les Anglais répondaient : « Les Égyptiens sont inaptes à se gouverner par eux-mêmes. Pour leur bien, pour celui de l'humanité entière et de l'Orient en particulier, nous devons leur imposer notre règle. Elle va redevenir absolue, les concessions faites ne nous ayant aucunement servi. Nous serons impitoyables; l'effervescence entretenue par le Wafd — bluff assez adroitement conduit — se dissipera comme les nuées d'orage.

« Nous éduquerons ce peuple à notre manière, nous l'occidentaliserons par la force et lui donnerons le bonheur qui découle de notre loi et de notre justice, et cela, qu'il le veuille ou ne le veuille pas. »

Les colonies étrangères suivaient avec angoisse un conflit funeste à leurs intérêts particuliers. La plupart des hommes responsables de la direction des grandes affaires s'irritaient contre la sourde obstruction égyptienne, mais pris un par un, à l'abri des oreilles indiscrètes, ils convenaient de l'impéritie des hauts fonctionnaires anglais devant cette vague de fond, venue des profondeurs de l'Islam, sous la pression des fautes commises pendant et après la grande guerre.

Un Européen que ses fonctions mettaient juridiquement aux prises avec les difficultés du moment, et qui connaissait intimement les milieux égyptiens, s'élevait contre les rigueurs de l'ultimatum anglais : « C'est à croire vraiment, disait-il, que tout était préparé de longue date pour reprendre ce qui venait d'être cédé. L'Angleterre s'adjuge

le Soudan, de quel droit? Elle se saisit de l'eau du Nil. Ce n'est pas une politique. »

De tels propos ne s'échangeaient qu'à voix basse. Les Français prenaient soin de ne pas éveiller les susceptibilités anglaises, et de ne pas encourager les espoirs égyptiens. Ils venaient d'être entravés assez rudement dans leurs affaires par les excès du zèle nationaliste. Leur sens de la logique s'accommodait assez mal des tours et des détours de ces mouvements orientaux et de leurs lents développements. A tout instant, qu'ils fussent gens d'affaires ou lettrés ou savants, les à-coups de la situation égyptienne gênaient leur action, mais, souvent, l'indépendance de leur jugement les portait à convenir des causes initiales du mal : erreur d'avoir proclamé le protectorat en pleine guerre, au moment où les Égyptiens se battaient pour les Alliés, contre promesse de l'indépendance, déplorable tenue des troupes australiennes et néo-zélandaises cantonnées en Égypte, fautes sur fautes accumulées sitôt après l'armistice. Duretés, concessions inattendues, puis reprise des avantages accordés.

Tout cela donnant l'impression d'une grande incohérence et d'une faiblesse égale. De plus, incompétence des hauts fonctionnaires anglais, incroyable ignorance des petits, mépris de tous pour l'Égyptien de toutes classes et cela dans un pays dont le climat exaspère les nerfs, où il est difficile de rester objectif.

Ainsi, depuis le 19 novembre, se passaient les jours et les nuits dans le Caire européen et le Caire indigène. A chaque instant, des arrestations nouvelles ranimaient l'inquiétude. C'était, le 27 novembre, trois des membres les plus en vue du Wafd que des soldats anglais arrachaient à leurs foyers. Le 28, dix ex-ministres, sénateurs et députés égyptiens saisis de la même manière et sans explication aucune, bien que la loi martiale ne fût pas encore proclamée.

Ce même jour, un éminent avocat égyptien, prudent et subtil, osait cependant avancer, devant quelques Euro-

péens de marque, que l'attentat contre le Sirdar venait de servir étrangement les intérêts britanniques. De telles rumeurs commençaient à se répandre dans les cercles égyptiens du Caire. Ils faisaient remarquer que, depuis 1919, l'Angleterre luttait pied à pied avec l'Égypte, six années de débats stériles et ruineux. L'affaire devenait franchement mauvaise pour les intérêts britanniques, les pertes dépassaient les profits, le nationalisme se répandait chez les masses fellahines : « S'il faut trois soldats britanniques pour surveiller chaque indigène, et il y en a douze millions, que faisons-nous ici? » disait à la Résidence le Secrétaire oriental.

La boutade contenait une part de vérité.

Aux premiers jours qui suivirent la mort du Sirdar, la presse française protesta contre la sévérité des sanctions imposées à l'Égypte; elle s'étonna qu'un attentat, si grave fût-il, pût remettre en question l'indépendance égyptienne. Mais, assez rapidement, le ton changea, puis le silence se fit. Visiblement, le Gouvernement de Londres faisait pression sur Paris. Tout l'Orient le comprit.

Ainsi, tel un tir de mitrailleuse, les faits se succédaient, enchaînés les uns aux autres par un simple lien : celui de la volonté britannique. Contre ce feu ininterrompu, qu'avait l'Égypte pour se défendre? L'intelligence de quelques hommes résolus à lutter par ces armes secrètes qu'ils forgeaient depuis 1918.

Peu après sa chute, Zagloul Pacha s'était retiré au Mena House, le plus délicieux, le plus intime des grands hôtels de l'Égypte, blotti au pied des Pyramides, entre le désert et l'oasis, participant à cette double vie secrète et profonde.

Il y soignait une bronchite contractée le jour des funérailles du Sirdar. Dans cette demi-retraite où ses fidèles venaient en foule chercher sa parole, la bataille entre l'Angleterre et lui continuait. Il vivait sous la menace de l'arrestation imminente. Son ennemie jouait avec lui comme le chat avec la souris, entr'ouvrant ou fermant la porte, sui-

vant son humeur du moment, mais le vieil homme, si jeune encore physiquement et intellectuellement, faisait front en solide lutteur dont la résistance croît en proportion du danger. Sa vitalité prodigieuse s'alimentait des difficultés à vaincre.

Ce matin du 29 novembre 1924, dix jours après le meurtre du Sirdar, il n'était pas facile de pénétrer jusqu'à Zagloul Pacha. Pour franchir l'escalier qui séparait son appartement privé du hall de l'hôtel, il fallait user de plus d'autorité encore que de diplomatie. Cependant comme la fiction britannique se refusait à admettre le contrôle exercé sur les moindres gestes du Pacha, une insistance nuancée d'étonnement, un sourire quelque peu ironique arrivaient parfois à vaincre l'obstacle.

Devant l'appartement du leader égyptien, un homme veillait. Son sourire clair, la flamme du regard me rappelèrent la ferveur d'humbles dévouements, semblables à celui-là, rencontrés sur le seuil des chefs de l'Anatolie.

Assis devant son bureau, le Pacha se levait rapidement. Sous l'éclatante lumière, sa belle tête fine aux traits précis, au teint délicatement bistré ressortait nettement. Pas plus que le visage, la voix ne trahissait l'âge. Les yeux rayonnants d'énergie et de vitalité soulignaient le feu de la parole. Oui, c'était un chef, accoutumé à s'imposer, conscient de son prestige et de sa force.

« Vous allez voir, m'avait-on dit, l'homme qui incarne, aux yeux de douze millions d'Égyptiens, les Pharaons et leur ancienne puissance, celui qui conduit les foules à son gré. »

Ce grand meneur d'hommes avait fière allure. L'Angleterre venait de lui porter les coups les plus rudes, il n'en était pas diminué. Au contraire, influence, rayonnement, s'accroissaient encore depuis qu'il était libéré du pouvoir. Il retrouvait ainsi son véritable rôle, celui du chef de tout un peuple, du « prophète » prêt aux suprêmes sacrifices. Il gardait malgré tout cette sensibilité excessive de ceux qui

vivent surtout par l'esprit. A certains instants, il redevenait presque un enfant, dans son grand désir d'être aimé et compris.

A ce point de vue, comme à beaucoup d'autres, Zagloul n'était pas oriental, mais de pure race égyptienne, fellah sorti de la foule par son génie et par la séduction de son intelligence. Il avait, comme tous ses pareils, les traits indélébiles de sa race.

Ce matin-là, les arrestations pleuvaient dru comme grêle sur ses principaux lieutenants, autour de lui, le cercle se resserrait graduellement. Comment envisageait-il la situation ?

« Elle est absolument anormale, donc intolérable. Sommes-nous oui ou non indépendants ? Possédons-nous une autonomie, une constitution ? Oui. Alors, pourquoi contre tout droit, contre toute justice, et parce que quelques meurtriers ont assassiné un haut fonctionnaire égyptien, les Anglais arrêtent-ils arbitrairement mon gouvernement, des députés, des sénateurs ? L'immunité parlementaire n'existe-t-elle donc pas ? A tout instant, la Constitution est violée.

« Mon gouvernement est accusé d'avoir commis un crime dont il est la première victime. J'en suis tenu pour responsable, moi que ce crime atteint de façon directe. C'est l'Égypte, c'est moi qui sommes frappés par l'attentat commis contre le Sirdar, et l'on m'accuse de l'avoir tué et de vouloir tuer lord Allenby. »

Avec un rire large, sonore, un rire d'homme assuré de lui-même, de toute sa haute taille, Saad Zagloul se redressait.

« Non, vraiment, me charger de ce meurtre, c'est un comble. Lors de l'attentat que j'ai subi moi-même, en juillet dernier, je n'ai pas souffert un instant ce que je viens d'endurer devant cette chose affreuse qui visait mon pays à travers moi-même. »

Cette fois, le visage si maître de ses sensations se contractait au souvenir des émotions récentes. Saad Zagloul reprenait sa pensée :

« Mais comment ce malheur que nous déplorons tous peut-il avoir pour résultat de nous ôter le Soudan et l'eau du Nil? Que viennent faire, dans tout cela, ces questions politiques et économiques que l'Angleterre solutionne à son profit avec une si grande hâte? Quel est donc aujourd'hui le bénéficiaire de l'attentat commis contre le Sirdar? Ne serait-ce pas l'Empire britannique? alors... »

Un long silence s'était fait.

« La vérité, c'est que l'on ne nous pardonne pas d'avoir refusé à Londres des conditions inacceptables parce qu'elles impliquaient le renoncement à l'indépendance et la mort de l'Égypte. Avais-je le droit de m'en faire le complice?

« Jamais, ni mon parti ni moi, nous n'avons accepté la fameuse déclaration du 28 février 1922 qui nous concédait une indépendance fictive, un hochet pour peuples ignorants, mis entre nos mains par l'Angleterre, comme on apaise un enfant qui crie. Les quatre points réservés par la toute-puissance britannique rendaient cette indépendance plus illusoire encore qu'un protectorat clairement établi.

« Cet acte unilatéral, pour lequel nous n'avions pas été consultés, était cent fois pire que notre ancienne vassalité vis-à-vis de la Turquie. Celle-ci avait des droits sur nous, l'Angleterre n'en a pas. Son occupation est purement arbitraire, nous nous refusons à l'accepter. L'indépendance totale de l'Égypte et du Soudan, tel est notre but, nous n'en démordrons pas, et ma seule raison d'être est de conduire le parti égyptien qui, au nom du peuple égyptien, exige cette indépendance complète et n'acceptera aucun compromis.

« L'on me reproche de n'avoir pas su traiter récemment avec le Gouvernement travailliste de M. Mac Donald, animé, en apparence tout au moins, des intentions les plus conciliantes. Cependant il maintenait dans toute leur rigueur les quatre points réservés par l'Angleterre. Il se refusait à ce que la protection du Canal fût confiée à la Société des Nations. Il persistait à envisager que l'Angleterre

assumerait seule la protection des intérêts étrangers, et cela au mépris des capitulations; enfin il maintenait la déclaration de 1922 dans toute son intégrité. En quoi sa politique différait-elle donc de celle des gouvernements qui l'avaient précédé?

« Cependant, je n'ai pas rompu avec M. Mac Donald; nous avons, d'un commun accord, arrêté les négociations avec l'intention de les reprendre plus tard. Cela est consigné dans le procès-verbal qui résume nos entretiens. Mais, — avec un geste d'impatience, — laissons ces chimères, ces tractations que nous ne devons même pas feindre d'accepter. Ce serait donner au peuple égyptien qui nous observe, l'impression de la duplicité. Ce serait tuer sa foi en notre abnégation. »

« Aujourd'hui, ce que l'Angleterre continue à exiger de moi, c'est l'abdication totale devant sa volonté; si je cédais à ses désirs, à ses ordres, je deviendrais pour elle le premier des hommes d'État. Je préfère être le dernier, le plus humble des citoyens égyptiens, plutôt que de lui vendre mon pays. »

— Mais avec quoi le défendre?

— Nous sommes désarmés, c'est vrai; nous ne possédons ni montagnes ni forêts pour y abriter notre résistance, mais nul ne peut nous contraindre à accepter les conditions que l'on veut nous imposer. La perte du Soudan, de l'eau, l'intervention anglaise dans nos principaux ministères, sa mainmise entière sur les intérêts étrangers en Égypte, l'interdiction de toute intervention étrangère à notre profit, sa façon de nous isoler strictement de l'Europe pour nous mieux tenir sous le joug, — nous repousserons ces exigences intolérables. Que l'Angleterre reprenne à son gré ce qu'elle nous avait donné avec la ferme intention de le ressaisir.

J'assume la responsabilité de ce refus, en tant que véritable représentant du peuple égyptien. Qu'elle fasse de moi ce qu'il lui plaira.

Et, sur quelques objections brièvement émises, il ajoutait d'une voix plus âpre :

« Non, nous n'accepterons pas. Le refus est notre meilleure arme, elle gêne cruellement notre adversaire. Quelle est l'attitude du peuple égyptien? Vous l'avez vue, vous en avez été frappée. Il a compris que sa protestation muette valait plus que toute autre manifestation.

« Nous continuerons à lutter, comme nous le faisons depuis 1919, et les coups reçus ces jours derniers raniment notre ardeur. »

« Le vieillard que vous allez entendre », m'avaient dit, la veille, des intellectuels égyptiens, « dirige à lui seul tout un peuple parce qu'il est vraiment sorti de lui, parle sa langue et connaît le chemin de son cœur. Il reste l'homme de ses œuvres ».

Il est certain qu'une force indéfinissable émanait de cette intelligence tout particulièrement intuitive. L'âge même la servait. Elle s'en faisait une arme, et de ses facultés aiguisées par la lutte se dégageait une jeunesse qui évoquait ce double aspect de l'Égypte, l'ancien, le nouveau, secret de son charme étrange fait de mille nuances et de parentés archaïques.

Les critiques que Saad Zagloul avait soulevées au cours de son ministère tombaient d'elles-mêmes depuis qu'il redevenait uniquement un chef de parti. Ce qui donnait, ce jour-là, un si grand poids à ses paroles, c'était d'oser les exprimer hautement, en de telles circonstances, lorsqu'elles risquaient de lui valoir des sanctions immédiates. Jamais il n'agissait à la légère. Tout en sachant combien ses adversaires s'en irriteraient, il passait outre, connaissant la force de propagation des idées, arme d'une puissance rare, qui s'insinue un peu partout et trouve jusque chez les plus intéressés à ne pas comprendre, des partisans et des défenseurs.

L'intelligence si fraîche, si pénétrante de Zagloul apparaissait ainsi, mi-intuitive, mi-réfléchie. Une curieuse faculté d'assimilation immédiate l'animait à tout instant. Émanation directe de l'Égypte, cet esprit rapide la personnifiait

étrangement, il était une parcelle de son âme, si jeune et si vieille tout à la fois où l'Orient et l'Occident ne se mêlent ni ne s'affrontent, également éloignés de ce qui est purement égyptien, et Zagloul Pacha incarnait aussi intensément son pays que le maréchal Allenby représentait le sien dans toute son intransigeance.

C'est celui-ci qui, le lendemain matin, dans son bureau de la Résidence, exposait ses vues sur l'événement récent.

Le contraste entre les deux hommes, celui d'hier, celui d'aujourd'hui, s'accusait mieux encore au lendemain de l'attentat qui soulevait dans leur esprit et dans leur cœur des passions égales. Ils réagissaient l'un et l'autre avec la même violence. La double accusation muette s'affrontait comme les lames de deux épées.

Avant de parvenir jusqu'au maréchal Allenby, il avait fallu franchir le barrage établi devant la Résidence, grand bungalow valant surtout par la beauté de ses jardins.

Dans un bureau très simple, très militaire, lord Allenby attendait. Sa grande taille, sa fière allure ressortaient mieux au plein air, le jour des funérailles du Sirdar, lorsque, entouré de ses troupes, le Haut Commissaire britannique cinglait l'espace de sa badine, que dans ce cadre limité. Il allait se définir lui-même, et sortant de sa bouche, ces mots acquéraient leur signification précise : « Je ne suis qu'un soldat placé ici pour y exécuter les ordres de son gouvernement. »

Visiblement, froidement, et consciemment, ce soldat ne pardonnerait jamais à l'Égypte sa rébellion morale. Il l'accusait du meurtre récemment commis. Ses paroles brèves, visaient directement Zagloul dans des termes à peu près semblables à ceux dont celui-ci venait d'user envers l'Angleterre. Pareillement encore, le regard ponctuait la parole, souvent inachevée. Un silence lourd du choc des pensées secrètes s'était établi.

La politique coloniale anglaise excuse tout, justifie tout ce qui sert les intérêts primordiaux de l'Empire, et quelle

puissance dans le contrôle exercé sur eux-mêmes, par les hommes qu'il désigne pour les grands postes de combat.

Dans cette lutte suraiguë engagée aujourd'hui entre l'Empire britannique et l'Orient, quelles que soient l'injustice et l'aigreur des vieilles rancunes coloniales de l'Angleterre envers nous, il est difficile de ne pas rendre hommage, au passage, à ce magnifique entêtement que les sentinelles avancées de la Grande-Bretagne opposent avec un acharnement sans bornes aux difficultés de l'heure.

Elles sont les champions d'une cause désespérée, elles ne peuvent que retarder l'échéance fatale, mais sans se plaindre et surtout sans parler, elles se débattent obscurément parmi des écueils qu'elles seules connaissent, avec le sentiment précis d'être insensiblement submergées. Les grands coloniaux britanniques nous accusent d'avoir préparé, plus ou moins consciemment, un peu partout, l'éclosion des indépendances orientales. C'est vrai. La France est une grande propagatrice d'idées nouvelles; elle corrige par sa pondération et sa logique ce qu'elles ont d'excessif et les assouplit aux circonstances. Entre le génie anglo-saxon et le génie français, le fossé est infiniment plus large qu'entre un Asiatique et nous. Pourquoi? Il est impossible de l'expliquer rationnellement, autant que de nier ce fait de toute évidence.

Le maréchal Allenby, ainsi que tout Anglais né en Angleterre, s'irritait de cette souplesse française et l'appelait volontiers perfidie. Il était, comme beaucoup de ses compatriotes, enserré dans une armature de préjugés et de connaissances assez superficielles. Comme ses pareils, il aurait préféré l'anéantissement total de l'Empire à la nécessité de s'entendre avec nous sur les terrains orientaux, asiatiques ou africains. N'avaient-ils pas été créés, eux et leurs peuples, pour l'usage exclusif du gouvernement de Sa Majesté Britannique? Son plus grand fonctionnaire au Caire y représentait fort exactement cet état d'esprit, et si les luttes étaient vives, au cœur même de la Résidence, si l'In-

dian Office, l'Intelligence Service, le Foreign Office et autres organismes impériaux s'y combattaient âprement, c'était là, surtout, excès de zèle des jeunes hommes fanatiquement dévoués à leurs chefs respectifs et luttant pour eux avec cette passion romantique que nous avons peine à comprendre.

A ce point de vue, clans orientaux et clans britanniques ont de grandes similitudes; si l'Angleterre venait de subir, avec une patience surprenante, la longue série d'attentats qui décimaient ses meilleurs fonctionnaires, c'est qu'elle avait, elle aussi, dans ses organismes coloniaux, la longue pratique des organisations secrètes et de leurs conséquences extrêmes.

La Résidence britannique au Caire gardait pour elle la clé de ses moyens de gouvernement. Elle s'était imposée par la force pure et simple, campant au cœur même de l'Égypte sans s'y implanter profondément. Organisme autonome mû par deux objectifs essentiels : le Canal, le Soudan. L'Égypte, en elle-même, et les Égyptiens ne l'intéressaient pas. Il ne pouvait s'agir que de les maîtriser, en limitant au plus juste les frais et les désagréments et, pour cela, de vivre au jour le jour, d'utiliser les moyens de fortune, et les circonstances bonnes ou mauvaises.

Après l'histoire turque et l'échec au Hedjaz, un grand coup s'imposait au point le plus vulnérable. Ce point c'était l'Égypte, l'expérience du retour au régime des sanctions rigoureuses s'opérerait à ses dépens et avec son argent.

Le maréchal Allenby, de facultés moyennes, auxquelles les subtilités de ses services échappaient entièrement, allait se laisser conduire là où il ne voulait pas aller.

Chaque jour, quelque événement affirmait la tendance nouvelle. C'étaient les promenades militaires à travers la ville, bousculant le négoce et les affaires, les autos-mitrailleuses, les tanks en perpétuel mouvement, les camions surchargés de soldats prêts à tirer, les officiers anglais placés en sentinelles dans tous les endroits ouverts au pu-

blic : halls des grands hôtels, clubs, tennis, cinémas, théâtres, cafés. C'étaient aussi les arrestations tapageuses et toutes les mesures arbitraires. Elles ne déterminaient aucune réaction, lorsqu'il était connu qu'un simple geste de Saad aurait déchaîné les foules.

Chaque matin, à heure fixe, quinze cents Britanniques en tenue de campagne reprenaient la démonstration de la veille ponctuée par le même matériel de combat. A peine avaient-ils passé, au son de leurs fifres et tambours, qu'un étrange cortège se formait. Cirque indigène? Parade foraine? Les clowns étaient maquillés de telle sorte que leurs visages ne les pouvaient trahir. Une cacophonie effroyable parodiait la musique militaire qui résonnait encore dans le lointain. Presque instantanément, des autos-mitrailleuses marchaient droit sur la mascarade. Elle se volatilisait en quelques secondes, et la foule égyptienne poursuivait sa marche, sans paraître avoir rien remarqué.

Le 29 novembre, malgré le silence des journaux, le bruit se répandit que des mutineries graves venaient d'éclater à Khartoum, parmi les troupes soudanaises, lorsqu'elles avaient appris la clause de l'ultimatum anglais relative au Soudan. Plusieurs officiers anglais venaient d'être victimes des bataillons révoltés. L'alerte avait été si chaude que, tout un jour et toute une nuit, les familles des fonctionnaires britanniques, évacuées dans le plus grand désordre, attendirent hors des portes de la ville, la foule hurlante qui voulait leur mort.

C'est avec peine et, non sans pertes nombreuses, que les forces britanniques mâtèrent l'insurrection.

Le soir où ces nouvelles parvinrent aux habitués du Continental, l'un des plus habiles juristes égyptiens venait d'exposer sa thèse et terminait ainsi : « Les Anglais sont dans une impasse. Hier, ils ont perquisitionné au Parlement, après y avoir pénétré par la force. Ils se sont emparés du procès-verbal d'une séance qui venait d'avoir lieu à huis clos. Du coup, les partis égyptiens se rejoignent, parlent de réunir

les Chambres, de mettre à terre le ministère Ziwar, appelé le ministère anglais.

« Légalement, ils en ont le droit.

« Que peuvent les Anglais? Un protectorat ne s'improvise pas, il est le résultat d'un accord entre deux parties contractantes. La loi martiale? Elle rend la vie impossible à l'occupant autant qu'à l'occupé. Ce serait l'état de guerre entre l'Angleterre et l'Égypte, puisque l'Angleterre a reconnu son indépendance.

« Légalement, pour les Anglais, la situation est inextricable. Au Soudan, les troupes soudanaises se refusent à jurer obéissance au nouveau Sirdar. Pour nous, il suffit de nous en tenir au droit strict, tout en reprenant notre marche patiente vers l'indépendance effective. »

A cela, les Anglais allaient répliquer par la dissolution du Parlement et la manière forte.

Quelques heures plus tard, à la Résidence, le grand metteur en scène des événements récents, le Secrétaire oriental, déclarait avec le sourire du beau joueur qui reconnaît avoir perdu la partie, « we shall wash our hands from Egypt » (nous nous désintéresserons de l'Égypte et garderons le coton du Soudan). Ces Égyptiens sont vraiment impossibles avec cette manie du droit et de la légalité prise à votre école. Après tout, que nous importe? Ne sommes-nous pas absurdes de discuter avec eux. L'assassinat du Sirdar? Vous en revenez toujours à cela. Nous en connaissons les auteurs, il nous manque les preuves matérielles; nous ne possédons que les preuves morales, les autres viendront en leur temps. Ici, nous avons fait beaucoup de bêtises, oui, réellement, des bêtises. Tout peut encore se réparer.

« Il y a aussi l'extrémisme russe à Alexandrie », et, avec une intonation railleuse : « bientôt, au Maroc, vous connaîtrez tous ces plaisirs. Les Soviets? Ce n'est en réalité qu'une seconde phase de la Révolution française, nous saisissons mal votre indignation devant les enseignements que vous avez semés. La France, certes, ne nous a jamais facilité

notre tâche. Non, non, ce n'est pas un reproche, une simple constatation. »

Dans le vaste salon de la Résidence aux portes-fenêtres grandes ouvertes sur les jardins fleuris, le jeune as de la politique coloniale anglaise qui discourait ainsi, s'enfonçait nonchalamment dans les profondeurs d'un fauteuil de cuir. Aucun bruit ne troublait la causerie, la sensation calmante, enveloppante du home faisait oublier l'Égypte. Partout, de quoi lire, de quoi écrire confortablement, de quoi rêver; des fleurs aux teintes vives heureusement disposées, de l'air, de l'espace, l'exclusion de tout apport indigène, les menus objets familiers qui fixent la pensée et reposent les yeux brûlés par la lumière, l'absence de toute réminiscence du pays occupé. Cela aurait pu être quelque coin charmant et somptueux de la campagne anglaise. Par un jeu adroit de la construction, l'éclatante splendeur de l'Orient, adroitement tamisée, s'anglicisait.

La forte et paisible ambiance d'un travail régulier, entrecoupé de longs loisirs, s'imposait, même au visiteur étranger. Beaucoup d'huile dans les rouages, autant qu'il en faut pour éviter les grincements; l'abondance du personnel anglais, tout cela évoquait la richesse et le confort si nécessaires à l'action coloniale.

Peu de nerfs, beaucoup de muscles, de l'or en abondance: avec cela est-il vraiment nécessaire de beaucoup penser? Souvent, la pratique de l'humour (ironie à froid) sert mieux que de beaux raisonnements. Un sens réaliste et précis des situations que l'on se vante de toujours pouvoir maîtriser, un entêtement sans bornes, jusque devant l'évidence, lorsqu'elle gêne des idées lentement acquises, c'était bien là l'Angleterre telle qu'elle se retrouve aux Indes, en Irak, en Palestine et plus loin encore, elle, avec ses limites, ses solidités, son absence de scrupules pour toutes les questions impériales. Cependant, ici, une fêlure apparaissait dans cette façon archaïque d'aimer, de haïr, de s'abstraire de tout ce qui n'est pas *soi*, exclusivement *soi*, une inquiétude

perçait sous cette placidité, plus voulue que réelle. Quelque chose était changé dans le royaume d'Hamlet.

A Londres, l'officieux *Daily Telegraph* venait de résumer ainsi la situation : « l'ère des définitions vagues, des arguments simplistes, de la sentimentalité facile et de la crainte d'une opinion mondiale toujours portée à la critique fait place, enfin, à des résolutions viriles. Après un essai, sans précédent, de gouvernement à deux, en Orient, nous revenons aux anciens principes, cette résolution portera ses fruits en Égypte et ailleurs. Nous avons supporté patiemment l'hostilité de plusieurs démagogues orientaux. C'est assez. Notre longue patience est à bout. Plus d'une race orientale fera bien de méditer cet avertissement. »

Cela visait des peuples fort éloignés de la vallée du Nil, ils allaient en prendre note et si, auparavant, les mouvements orientaux avaient rêvé chacun leur autonomie complète, ne voulant se relier entre eux que par des liens tout idéalistes, n'entraînant ni obligations matérielles ni aide effective, la volte nouvelle de la politique britannique allait appuyer vigoureusement les partisans d'une union plus complète.

Cependant, lorsqu'il s'agit des décisions graves, l'Orient est lent à les adopter. Il observe, il attend. Il allait lui falloir la menace d'une alliance anglo-française, et notre abdication devant les volontés de Londres, pour l'amener à modifier sa doctrine nouvelle.

Ce début d'une phase décisive, dont les péripéties soigneusement étouffées échapperaient à l'opinion occidentale allait se dérouler sous les regards distraits des colonies étrangères, du monde diplomatique, de celui des affaires. La nuée des touristes annuels le côtoierait en toute ignorance; seul, l'Orient lui accorderait sa constante sollicitude. Ses émissaires viendraient sur place en observer les moindres incidents. Ils se perdraient tour à tour dans la foule des hiverneurs, ou dans la masse musulmane, toujours insaisissable sous leurs mille avatars : diplomates, gens du monde, finan-

ciers, commerçants, pèlerins, savants, oisifs et tant d'autres. Ils seraient conseillers, bailleurs de fonds, agents de liaison, soutiendraient les courages vacillants, les énergies lassées du long effort, exalteraient les animateurs. L'exemple turc serait sans cesse commenté.

Tout cela dans l'incomparable éclat de l'hiver égyptien, sous cette lumière unique au monde, devant ces quelques lignes très simples, très pures qui constituent l'Égypte. Oasis et désert, fragilité immuable que rien ne peut altérer, faite de l'exubérance inouïe de la vie et de la destruction si proche. La menace des sables, l'inconstance de l'eau, l'effort humain ne les domine que passagèrement; qu'il outrepasse les limites dont s'accommodent le sol et ses habitants, alors l'Égypte se fâche et remet tout en l'état. L'étranger passe, seul l'Égyptien reste.

Il suffit ici, où que ce soit, de creuser le sol pour y découvrir les apports successifs des civilisations anciennes ensevelies sous leurs propres décombres. L'Égypte est un champ de fouilles que la curiosité humaine ne parviendra pas à épuiser. Tout y paraît immense, tout y donne l'impression de l'infini, c'est que le désert partout présent, la magie des couleurs, l'éclat du ciel en font une terre de prédilection où la vie s'écoule, pour ceux qui ne sont pas Égyptiens, dans une sorte de joie irraisonnée, la vraie, la meilleure, celle de l'instinct spiritualisé par le jeu des facultés intellectuelles que le climat exaspère.

Comment l'Angleterre a-t-elle pu soulever de telles haines dans ce paradis terrestre, fait pour ôter à l'homme tout autre sentiment que la simple joie d'exister?

Cela ne se peut comprendre sans un certain effort.

CHAPITRE III

LE WAFD, L'ANGLETERRE ET LA FRANCE

Trois partis politiques, tantôt unis, tantôt désunis, suivant que la pression anglaise est dure ou conciliante, se partagent l'opinion égyptienne. 95 % environ de sa collectivité vont à ce que nous appelons encore « le Wafd » et les Égyptiens « le parti du peuple ». Jusqu'à sa mort, juillet 1927, Saad Zagloul Pacha en fut le chef.

La formule du Wafd tient en peu de mots : indépendance absolue de l'Égypte et du Soudan, donc évacuation totale des forces militaires de l'occupation britannique. Il admet cependant la possibilité d'un traité d'alliance entre l'Angleterre et l'Égypte, dans lequel le plus fort n'imposerait rien au plus faible, l'Égypte ne voulant accepter que volontairement, sans aucune contrainte matérielle ou morale, ce qui n'entamera pas son indépendance. Tel est le but de l'action conduite par les Wafdistes, tel est le fond du débat entre l'Angleterre et l'Égypte.

Comme l'Angleterre ne ressent pour sa vassale qu'un mépris aucunement déguisé, l'idée de traiter avec elle d'égale à égale lui paraît une absurdité.

A ses bonnes heures, elle essaie de flatter l'orgueil oriental et de lui concéder ce qui ne coûte rien : des promesses.

Que les Égyptiens s'entre-déchirent sous prétexte de se gouverner par eux-mêmes à l'intérieur du pays, peu importe. Au contraire. Il en restera toujours assez pour les fins de la puissance occupante, mais qu'ils s'attendent à conquérir leur pleine liberté en politique extérieure, c'est une autre histoire. Alors, sitôt qu'il en est question, l'Angle-

terre serre vigoureusement, avec plus ou moins d'adresse, avec plus ou moins de force, suivant l'événement du jour, les liens qui enserrent l'Égypte.

Les Britanniques ont pour appui, au cœur même de la place, un parti difficile à définir. Il comprend ceux que la politique du Wafd lèse ou irrite, et ses adversaires les plus intransigeants. Les chefs de ce parti, ceux que l'on appelle là-bas les « Pachas turcs », sont Ottomans d'origine, nés et élevés en Égypte, depuis le règne de Méhémet-Ali. Assez réactionnaires, fortement opposés à ce gouvernement du peuple établi par Zagloul, ils haïssent et redoutent l'intervention des foules. De plus, ils sont encore assez sensibles aux avantages matériels, à la protection solide que l'Angleterre dispense à ceux qui travaillent avec elle et pour elle.

Il faut le reconnaître, jamais elle n'abandonne ce qu'il est permis d'appeler « ses créatures », et que d'autres nomment « ses partisans ». Accumuleraient-ils erreurs sur erreurs, elle fermera les yeux et les maintiendra, envers et contre toute résistance, au poste qui leur fut confié. Cette fidélité inébranlable aux hommes de son choix est vraiment sa plus grande force.

Les « Pachas turcs », des anciens régimes orientaux, sont fins et cultivés. Ils ont ce sens de la vieille diplomatie dont Abdul-Hamid fut l'un des plus brillants élèves. Ils savent louvoyer, négocier, promettre et ne pas tenir. Ils connaissent l'Occident comme nous, Occidentaux, ne le connaîtrons jamais et lui vouent un culte que rien n'a pu décourager. Ils aiment surtout ses tares, son luxe, mais aussi, il faut le reconnaître, les facilités d'une civilisation sceptique et désabusée qui laisse au voisin toute liberté de vivre à sa guise, par indifférence plus que pour toute autre raison.

Ils ne croient à rien, ou à pas grand'chose. L'habitude de côtoyer toutes les coutumes et toutes les religions leur vaut le respect de la croyance des autres. Ils sont très grands seigneurs et très orgueilleux, avec des besoins d'argent. L'An-

gleterre flatte leur orgueil, tout en allégeant leurs dettes, et ainsi l'entente s'établit.

Les « Pachas turcs » se sont, cependant, fort attachés à l'Égypte. Elle est devenue leur patrie d'élection. Parmi eux, se rencontrent, en assez grand nombre, des nationalistes dont la conscience parle plus haut que l'intérêt personnel. Alors, pris entre le sens précis des réalités et leurs goûts individuels, ils cherchent à tout concilier. Un désir secret les tient, celui que leurs pareils de Constantinople eurent en 1919, au début du mouvement national : pactiser avec l'Angleterre, obtenir d'elle un grand, un large protectorat, avec une liberté intérieure à peu près complète, mais en acceptant, pour le reste, une tutelle étroite, un véritable joug.

A ce prix, fort lourd, ils l'admettent, être vraiment « protégés » par elle contre l'inimitié des autres partis, surtout contre celle de ces nationalistes dits « extrêmistes » — terme parfaitement impropre — qui rallient autour d'eux la presque totalité du peuple égyptien. Ces extrêmistes, que le vieil Islam traite de bolchéviques, tout en sachant fort bien à quel point l'accusation est tendancieuse, sont les ennemis irréductibles des « Pachas turcs ».

L'Angleterre, dans ces groupements aux noms changeants, mais aux formules stables, s'est choisi, parmi les plus intelligents et les plus vulnérables, quelques hommes, pas beaucoup, quatre ou cinq, dont elle croit vraiment tenir les ficelles.

Pour plus de sûreté, elle leur adjoint un nombre au moins égal des as de sa grande clientèle levantine. Il y a chez les Arméniens, les Grecs d'Asie-Mineure et d'Alexandrie, les Syriens et les Juifs d'Orient, des familles qui, depuis quatre ou cinq générations, sont ainsi étroitement liées à la politique coloniale anglaise. Celle-ci a su se les attacher de telle sorte qu'elles furent, longtemps, plus farouchement britanniques que les Anglais eux-mêmes. Il n'en est plus ainsi.

Cette clientèle valut à l'Empire ses agents les plus brillants et les plus dévoués. Il les utilisa au mieux, soit pour ses

organisations commerciales, soit pour son action politique. Élevés à Londres, ils y bénéficiaient d'un traitement de faveur. Eux seuls, parmi les échantillons si variés des peuples de l'Orient ralliés à l'Angleterre, étaient traités en egaux.

S'ils rendaient à l'Empire des services que rien ne pourra remplacer, ils furent cause, cependant, du discrédit qui pèse aujourd'hui sur ses entreprises orientales. Ces Anglo-Levantins, malgré la forte emprise de l'école anglaise, ne perdirent aucune des passions de l'Orient. Haines et rancunes, assouvissement des griefs personnels, passaient avant toute autre considération.

En Égypte, ils furent les vrais responsables des événements de ces dernières années. Lorsque la preuve des abus les plus graves est faite, l'Angleterre passe l'éponge. L'énormité de l'erreur ou du crime permet d'imposer au coupable certaines tâches auxquelles d'autres se refuseraient. Pour lui, un ordre bref suffira; si l'homme ainsi désigné réussit, il ne s'en vantera pas; s'il échoue, une protection secrète masquera l'échec.

Contre de pareils instruments, la défense est difficile. Les hommes du Wafd ne possèdent ni cette science, ni cette absence de scrupules, ni cette protection occulte qui intervient aux heures critiques. Cependant, à force d'endurer et de se battre, ils ont appris à manœuvrer.

Un troisième parti, dit « nationaliste », plus extrémiste en théorie qu'en réalité, se refuse à toute négociation avec l'Angleterre et appuie son intransigeance sur cet argument que négocier avec elle, c'est déjà partiellement abdiquer.

Ce parti a pour devise : « Tout ou rien »; il modifie ses exigences suivant l'état de la situation présente ou la tendance du chef dont il dépend.

Qui le subventionne? L'Angleterre, disent les uns, d'autres disent ses adversaires, quelques noms sont prononcés et cette suspicion générale lui nuit.

La lutte intérieure égyptienne se localise de plus en plus

entre l'Égypte et les pro-Anglais, c'est-à-dire entre le Wafd et l'Angleterre.

Comment le Wafd, dénué, en apparence, de tout moyen défensif, tient-il tête, depuis 1919, au lion britannique et cela, de telle sorte que celui-ci, malgré tant d'efforts, finit toujours par reculer?

Aucun Européen n'a pu déchiffrer cette énigme; les Orientaux en gardent jalousement le secret.



C'est au lendemain même de l'armistice accordé par les Alliés à l'Allemagne vaincue, que Saad Zagloul et ses collègues se rendirent chez le Haut Commissaire britannique. Ils réclamèrent l'indépendance promise à l'Égypte, si elle consentait à coopérer de toutes ses forces et de toutes ses ressources avec les Alliés.

Elle venait de payer largement sa contribution de guerre : 1.200.000 recrues au Labour Corps, trois millions et demi de livres égyptiennes, plus les réquisitions abondamment prélevées sur le fellah. Il n'en est pas encore remis. Le grand dénuement des villages date de cette époque.

Sommée de s'exécuter, l'Angleterre s'y refusa. L'Égypte, si patiente jusque-là, que nul ne mettait plus en doute sa patience éternelle, manifesta de l'agacement.

La délégation égyptienne demanda ses passeports pour Londres, ils lui furent refusés.

L'Égypte appuyait ses revendications sur les quatorze points du Président Wilson, cause initiale des mouvements nationalistes orientaux. Tous en ont fait leur doctrine.

Le 8 mars 1919, l'Angleterre ne paraissant pas vouloir négocier, la résistance égyptienne s'organisa. La riposte ne tarda guère. Les quatre principaux membres du parti nationaliste : Saad Pacha Zagloul, Ismaïl Sidky Pacha, Mohamed Mahmoud Pacha, Hamid-el-Bassel, chef des Bédouins du Fayoum, furent arrêtés et envoyés à Malte.

Le lendemain, spontanément, par toute l'Égypte, grèves et émeutes se multiplièrent. La destruction du matériel des chemins de fer, d'autres actes tout aussi graves s'accomplirent avec une discipline dans l'organisation, une coordination dans l'effort qui surprirent l'occupation britannique autant que les spectateurs européens.

Ces premières démonstrations publiques de l'attachement du fellah aux chefs du Wafd impressionnèrent l'Angleterre. Elle parut même, pendant quelque temps, en avoir saisi tout le sens. Malgré les facilités que lui donnait l'état de siège, elle recula, parlementa, promit de réfléchir et rappela les Pachas déportés. Des ovations frénétiques accueillirent ce premier succès. Le peuple égyptien manifestait ainsi, pour la seconde fois, une volonté consciente de ses moyens d'action.

A la fin de 1919, inquiet de cet état d'esprit, le Gouvernement britannique envoyait en Égypte une mission officielle. Elle avait charge d'indiquer, dans le cadre strict du protectorat, quelles réformes pacifieraient l'opinion publique égyptienne. La mission devait entendre, non seulement les autorités locales, mais aussi le plus grand nombre possible d'Égyptiens.

Il s'agissait de poser les bases d'un projet de Gouvernement égyptien (1) :

Cette mission, présidée par Lord Milner, comptait un petit nombre de spécialistes en questions égyptiennes. Ils devaient s'enquérir des causes essentielles du mécontentement et de l'hostilité envers l'occupation britannique. Sur un mot d'ordre du Wafd, les enquêteurs reçurent le plus fâcheux accueil. Vigoureusement boycottés, ils parvinrent cependant à continuer leurs recherches et en tirèrent une documentation abondante et précise.

C'est alors que l'anecdote suivante courut par toute l'Égypte :

Un jour que Lord Milner tentait d'apprivoiser un fellah

---

(1) Pierre Arminjon. *Revue Politique et Parlementaire.*

du village de Tantah qui se refusait à répondre aux questions les plus simples, il lui dit en désespoir de cause : « Combien possédez-vous d'enfants ? » Le fellah regarda l'étranger, hésita, puis murmura : « Attendez, je vais le demander à Saad... ».

Vraie ou fausse, l'histoire n'en souligne pas moins la discipline observée par les partisans du Wafd — c'est-à-dire par le peuple égyptien tout entier. La plupart des fellahs refusèrent de répondre à la mission Milner; quelques-uns se bornèrent à ceci : « Nous voulons l'indépendance entière, et c'est tout. »

Le rapport de Lord Milner admit d'emblée que « l'Égypte était restée, depuis l'occupation britannique de 1882, dans une situation anormale et précaire. Jamais nous n'avons franchement affronté le problème égyptien. Nos expédients improvisés se sont mués graduellement en institutions dont le jeu a eu pour effet, non de former des indigènes à la pratique du « Self-Government », mais au contraire de les éliminer de la direction des affaires, pour les reléguer dans les postes administratifs subalternes.

« L'origine de ce régime, dit « provisoire », fut une occupation militaire, sa justification devint : une possession prolongée.

« Les organes essentiels en étaient : l'agent diplomatique anglais, vrai potentat, et des « conseillers » placés à la tête de chaque ministère sans attribution définie, dont les « conseils » ont toujours été considérés comme des « ordres ».

« La proclamation du protectorat, en date du 18 novembre 1914, confirma cet état de fait. »

Le mémorandum Milner rappelait encore que l'Égypte, durant toute la guerre, et jusqu'à la fin de 1923, vécut sous le régime de la loi martiale avec toutes les conséquences qu'elle comporte : restrictions, réquisitions, mesures préventives et répressives. Il appuyait une bonne partie des revendications de l'Égypte, tout en exposant clairement les raisons de son mécontentement.

Malgré tout, la discussion à Londres, entre les membres de la mission Milner et les délégués nationalistes égyptiens présidés par Saad, fut longue et difficile. C'est que l'Égypte continuait à réclamer l'indépendance pure et simple. Cela, l'Angleterre ne voulait pas en entendre parler et, si les négociations échouèrent, c'est qu'un accommodement dans le cadre du protectorat était impossible à établir.

Pour la même raison, les négociations officielles qui eurent lieu, par la suite, entre Lord Curzon et Adli Pacha échouèrent également. Lord Curzon, avec sa rudesse habituelle, aggrava la situation et repoussa même le « Mémorandum Milner », le déclarant mille fois trop conciliant. Il voulut imposer son projet beaucoup moins libéral; et, devant les protestations égyptiennes, il déclara que c'était à prendre ou à laisser, mais qu'il n'admettrait plus la moindre discussion.

L'article 10 du projet Curzon maintenait, en le réduisant, le contrôle exercé par la Grande-Bretagne. Il décrétait que les forces britanniques pour la protection des communications impériales auraient, de tout temps, libre passage à travers l'Égypte, avec la faculté de séjourner où cela leur serait utile. Elles se réservaient, comme par le présent, toutes les facilités requises pour l'acquisition et l'usage de leurs installations militaires.

De plus, deux « commissaires anglais », l'un financier, l'autre judiciaire, nommés avec l'assentiment du Gouvernement britannique, auraient mission de défendre les intérêts des étrangers.

La délégation égyptienne refusa ces conditions rigoureuses qui ne changeaient rien, ou presque rien, à l'état de fait imposé par le protectorat officiellement établi en 1914.

Le projet Curzon privait l'Égypte du Soudan et du contrôle sur l'eau du Nil. Il donnait à l'Angleterre le droit d'intervenir directement pour tout ce qui concernait les intérêts et la sécurité des étrangers. Faisant allusion à l'alliance perpétuelle qui lui avait été promise, l'Égypte, tout en la repoussant, concluait ainsi : « L'alliance entre deux peuples

n'est possible qu'à la condition de ne pas constituer pour l'un d'eux un pacte perpétuel de servitude. Tel qu'il se présente, ce projet interdit tout espoir d'arriver à un accord. »

La colère anglaise devant ce refus se traduisit, fin 1921, par la déportation aux Seychelles de Saad Pacha et de ses principaux collaborateurs.

Alors, pendant trois mois, grèves et bagarres ravagèrent l'Égypte. Le Wafd ayant déclaré « qu'aucun gouvernement ne devait se constituer tant que l'insulte faite au pays serait maintenue», il devint impossible de former un ministère.

Ce fut une situation sans précédent, une confusion sans bornes. Le Résident ne savait plus comment venir à bout de ses administrés. A la fin de janvier 1922, Lord Allenby, complètement désemparé, se rendit compte qu'il était impossible de gouverner l'Égypte sans le concours des Égyptiens. Il s'entendit avec Sarouat Pacha, ancien ministre du cabinet Adly, pour la formation d'un ministère établi sur les bases de l'abolition du protectorat britannique, de la reconnaissance de l'indépendance et de l'octroi d'une constitution. Les discussions sur la sauvegarde des intérêts spéciaux seraient l'objet de négociations ultérieures.

Le sultan Fouad devenait roi, le ministère des Affaires étrangères était reconstitué. L'Égypte acquérait le droit d'avoir une représentation diplomatique à l'étranger. Une constitution et une loi électorale allaient lui être données.

La déclaration du 28 février 1922, qui contenait tous ces avantages, était tempérée par des clauses restrictives : les fameux quatre points que se réservait l'Angleterre :

1° Sécurité des communications par l'Égypte entre les diverses parties de l'Empire;

2° Défense de l'Égypte contre toute agression ou intervention directe ou indirecte;

3° Protection des étrangers et sauvegarde des minorités;

4° Maintien intégral du *statu quo* au Soudan.

Le Wafd n'eut aucune peine à démontrer que ces quatre points, qui devaient soulever des discussions si vives, res-

treignaient étrangement la portée pratique de l'indépendance et laissaient la porte ouverte à toutes les difficultés.

La lutte commencée en 1918 allait donc continuer, les Égyptiens gardaient leur hostilité, l'Angleterre sa volonté de n'en tenir que le compte strictement nécessaire au maintien de sa sécurité en Égypte. Le contrôle financier et judiciaire lui assurait, en temps normal, le moyen de gouverner. Sa mainmise sur tout ce qui concernait les intérêts et la sécurité des étrangers lui permettait, dans les périodes troublées, d'user de la force sans autres explications. Ainsi, que lui manquait-il donc pour conduire l'Égypte à son gré?

Des fonctionnaires habiles et le sentiment précis de ce qui s'y passait.

Il semblait à Lord Allenby et à Sarouat Pacha que les clauses posées par la déclaration du 28 février 1922 pouvaient satisfaire l'amour-propre égyptien. Sarouat s'engageait à faire accepter par le peuple cette mainmise déguisée sous une nouvelle forme du protectorat. Cependant, les Égyptiens ne s'y trompèrent pas. L'agitation reprit.

La liberté de la presse fut abolie, les arrestations, les déportations, les condamnations à mort se multiplièrent. Quelques exaltés y répondirent par des assassinats d'officiers, de fonctionnaires et de soldats anglais.

Lord Allenby prit prétexte d'une phrase d'un manifeste du Wafd pour traduire devant un conseil de guerre ses principaux dirigeants. Ceux-ci furent condamnés à mort, puis la peine commuée en sept ans de travaux forcés et 5.000 livres sterling d'amende.

Dans sa politique égyptienne, aussi bien que dans ses autres entreprises orientales, l'Angleterre ne sut jamais céder à temps. C'est toute une science. L'âpre lutte qu'elle conduisait à si grands frais devenait pour ses adversaires une splendide école d'entraînement. Qui eût osé dire aux Égyptiens, il y a vingt-cinq ans, qu'un jour, sans aucune aide extérieure, ils traqueraient l'occupation au point de lui faire envisager à plusieurs reprises le renoncement suprême? Aujourd'hui,

les chefs nationalistes sont dépassés par leurs troupes et, surpris eux-mêmes de la force qu'ils ont déchaînée, ils craignent d'être entraînés au delà du but qu'ils voulaient atteindre et freinent de leur mieux.

Sans le prestige de Saad Zagloul Pacha, sans son emprise, le mouvement nationaliste aurait dévié vers la démagogie.

***

Élève d'El-Ahzar, Zagloul Pacha devint ensuite avocat et apprit ainsi le jeu de l'éloquence. Très vite, il fut maître en cet art. Nommé magistrat vers quarante ans, il étudia le droit français à Paris, y conquit sa licence et c'est alors que ses premières idées nationalistes devinrent une véritable doctrine.

En 1906, le voilà président du Comité fondateur de l'Université libre égyptienne. Lord Cromer remarqua cet homme séduisant, énergique, et pour perdre son parti autant que pour compromettre personnellement celui qui en était le chef, il l'appela au ministère de l'Instruction publique, puis à celui de la Justice.

Un sentiment patriotique, indépendant du sentiment religieux, n'existait guère alors en Égypte. Le fellah ne voyait rien encore au delà de son village. La bourgeoisie riche et cultivée appréciait la tranquillité que lui assurait l'occupation britannique.

L'idée d'une Égypte indépendante, née d'une campagne de presse et d'un discours de Moustapha Kamel, mort à trente-deux ans, en 1908, semblait très affaiblie.

Le parti du peuple, fondé par Saad Zagloul Pacha, la reprit, et c'est bien la personnalité du chef qui lui donna l'expansion formidable dont l'indépendance égyptienne sera l'aboutissement.

C'est lui qui traita la foule égyptienne en véritable collaboratrice, en amie. Elle devint ainsi à tel point réceptive et agissante que Zagloul put en faire ce merveilleux instru-

ment de pression continue devant lequel la puissance anglaise allait devenir une apparence et l'occupation une entreprise aussi précaire que coûteuse.

Lorsque, à la chute du ministère Mac Donald, les conservateurs anglais reprirent le pouvoir avec une majorité écrasante, l'Angleterre attendit d'eux, avant toute autre chose, le rétablissement du prestige britannique en Orient.

Le meurtre du Sirdar sembla, au premier abord, servir les intérêts anglais, mais il apparaissait déjà, quelques semaines après l'événement, combien, en pays d'Orient, les mouvements d'avant-garde s'alimentent de la répression étrangère.

Pendant les dix mois de son gouvernement, de février à novembre 1924, Saad avait failli perdre sa popularité. Il la retrouva sous la menace anglaise.

Dans le duel engagé entre l'Angleterre et lui, depuis 1918, les phases bonnes ou mauvaises alternaient ainsi dans un rythme à peu près régulier.

En décembre 1924, les Égyptiens souriaient, leur scepticisme s'accroissait de toutes les hésitations, de toutes les contradictions de l'adversaire. Désespérant de saisir l'insaisissable, de réprimer ce qui ne donnait prise à aucune répression, celui-ci perdait son flegme et manquait l'occasion de traiter avec Saad. L'orgueil parlait plus haut que la raison. Traiter, c'était reconnaître l'impossibilité de gouverner l'Égypte sans les Égyptiens, mais c'était aussi sauver les intérêts économiques et, en une certaine mesure, le prestige.

Le chef du nationalisme avouait avoir surtout bénéficié des fautes de sa grande ennemie et lui devoir sa popularité. Lui seul pouvait imposer aux masses populaires l'acceptation de certains renoncements. Son expérience et sa longue pratique des complexités du cas égyptien, le familiarisaient avec les dangers de la situation. Paris, ses amis de France, avaient profondément influé sur le développement de ses idées, tempérant sa fougue native.

Il n'oubliait pas que le mouvement nationaliste était

encore une réaction plus instinctive que raisonnée, dont le plan offensif et défensif serait fort malaisé à établir.

L'unanimité faite sur l'indépendance, grâce aux abus de l'occupation et, plus encore à ses négligences, cesserait dès que l'ennemi aurait cédé la place. Toute la question était de savoir quand l'événement se produirait. S'il survenait trop tôt, l'Égypte brusquement livrée à elle-même, avant d'y être suffisamment préparée, tomberait en pleine anarchie. Ne valait-il pas mieux que la libération s'opérât par étapes? Oui, répondaient à cela les Égyptiens évolués, mais la difficulté serait de maintenir le fellah en état de combativité, sans laisser les quelques éléments violents l'entraîner bien au delà du but.

La grande force de l'Orient est de savoir attendre. Saad s'en inspira et chapitra son peuple. Avec une incroyable dextérité, il lui insuffla la patience.

Il suffit, aujourd'hui, au fellah d'avoir la certitude qu'un jour ou l'autre l'Angleterre s'en ira, pour que sa bonne humeur innée reprenne le dessus. L'ironie égyptienne, la vraie, celle du peuple, échappe à l'étranger qui ne saisit ni son langage, ni son mordant. C'est un humour intraduisible, transmis de génération en génération. Il jauge d'un regard l'inconnu qui passe, voyageur ou conquérant. C'est ce peuple dont, en Égypte, l'Européen vous dira : « Il est puéril, inexistant », et dont tout Égyptien, — et même un pacha turc, — ne vous parlera qu'avec ces réticences et ces mots employés par des parents inquiets et fiers, tout à la fois. Ne s'agit-il pas de l'enfant turbulent, mais plein d'avenir, leur orgueil et leur tourment? La conclusion sera toujours : « Il est si intelligent! »

A cet enfant terrible, dont Saad Pacha fut l'idole, il fallait ce chef, ce « père », comme il l'appelait, pour le mener.

L'un des collaborateurs les plus fins du grand leader égyptien disait alors : « Souvent en l'écoutant haranguer la foule, je songe : il va trop loin. Comment en sortira-t-il? Mais non,

son intuition l'a bien servi, c'est moi qui me suis trompé. Il a trouvé la seule parole qui pouvait émouvoir le fellah.

« J'avais oublié que ces grands enfants sont de grands poètes. Il faut les voir, le soir, à la veillée, dans leur village, réunis devant quelque pauvre chaumière, écoutant de toute leur âme la légende d'Antar dite par l'un d'eux, ou par quelque aède qui passe.

« Ils sont là, heureux, extatiques, la tête renversée vers le ciel, les yeux humides. Ils vivent le beau conte avec toute leur imagination si jeune et si fraîche. Quand la mélopée s'est tue, quelqu'un se met à lire le journal. Alors ce sont des discussions passionnées sur les nouvelles, des : « Que vont-ils faire encore à notre Saad ? »; « ils », ce sont les Anglais. Ainsi l'épopée d'aujourd'hui succède sans transition aucune à l'épopée ancienne, d'après ce trait si particulier à l'Égypte, qui mêle toujours étroitement le présent au passé. »

Saad, maître unique du peuple égyptien et de la jeunesse intellectuelle, avait obtenu plus encore : Égyptiens musulmans et coptes travaillaient avec lui. Jamais, depuis la conquête musulmane, pareil fait ne s'était produit. Désormais, l'Angleterre ne pouvait plus prétendre devant l'Europe que le mouvement égyptien s'appuyait sur le fanatisme musulman.

Sans le concours des Coptes, l'avance du Wafd, mille fois plus hasardeuse, aurait été facilement combattue. Tant que l'Angleterre parvint à maintenir la discorde entre les deux fractions égyptiennes : chrétiens et musulmans, la tâche ne surpassa pas ses forces. L'union, vrai titre de gloire de Saad, fut la véritable base de l'indépendance égyptienne.

L'Égypte a cet avantage de ne compter qu'un seul peuple : le peuple égyptien. Elle a contre elle d'être une plaine; cette fantaisie de la nature la livre à tout envahisseur, mais l'unité ethnique lui permet de se libérer tôt ou tard. Toutes les invasions ont passé sur elle, aucune n'a pu détruire la population autochtone. Elle assimile ses conquérants. L'An-

glo-Saxon, plus que tout autre, paie un tribut terrible au climat : son système nerveux le supporte mal. Aussi, est-ce en Égypte, surtout, que, en politique coloniale, l'élément anglo-levantin l'emporte sur celui de la métropole. Durer, tel est le grand secret dans ce pays aux étés dévorants, et les Anglais de l'Angleterre ne durent pas ici. La continuité du travail les détruit, ce qui compense pour le camp égyptien sa grande nonchalance et son laisser-aller intellectuel, rançon des longs mois torrides.

***

Dans cette lutte étrange et, à première vue, si disproportionnée entre l'Angleterre et le Wafd, après plusieurs semaines d'étude de tous les groupements égyptiens et européens, d'où tant de voix contradictoires s'élèvent, les unes sincères, d'autres moins véridiques, toutes également passionnées, que ressortait-il de tout cela? Plus d'obscurité, certes, que de lumière. L'étranger, quelle que fût son impartialité, pouvait difficilement établir une certitude sur des faits mouvants comme les sables et toujours à demi voilés par la confusion des données contradictoires.

La vérité, celle qui ferait comprendre pourquoi, malgré l'inégalité des forces, l'Angleterre reculait chaque fois qu'elle venait d'avancer, qui la connaissait au Caire en décembre 1924? Un bien petit nombre d'hommes. Peut-être quatre ou cinq à la Résidence, et dans le Wafd un nombre également restreint. L'attaque et la riposte s'effectuaient dans un mystère soigneusement gardé. Parfois, aux instants tragiques, le sens de certains regards, de certains mots jaillissait brièvement, trahissant la violence réelle de la lutte.

Les deux groupements ennemis s'affrontaient avec une âpreté égale, dire férocité ne serait pas excessif. C'est que l'enjeu était grand. Pour l'Angleterre, il s'agissait de l'Empire tout entier. Déjà l'Inde s'inspirait des événements

d'Égypte. Pour celle-là, sa dignité, sa vie ou sa mort dépendaient de l'issue du conflit.

En Orient asiatique ou africain, terres des impondérables, le choc des races et celui des individualités ont des répercussions égales. A force de se débattre contre les peuples orientaux, l'Angleterre s'alourdit de leurs passions et de leurs haines, au détriment de son prestige.

Malgré l'attitude si mesurée, si prudente de l'élément français, dont les préoccupations vont vers tout autre chose que le différend anglo-égyptien, c'est à nous que l'Angleterre attribue obstinément ses déboires, en Égypte, et par tout l'Orient.

Les Égyptiens qui se débattent contre l'Angleterre sortent le plus souvent de nos écoles et sont de formation gréco-latine. Bien qu'ils restent des modérés, et que les quelques extrémistes égyptiens viennent de Cambridge ou de Berlin, ce culte de la logique, cette croyance dans l'invincibilité du droit exaspère tout Anglo-Saxon. « Voyez Saad, disaient triomphalement les Égyptiens, pour rien au monde il n'agirait illégalement même dans les moments du plus grand danger. Il lutte par l'idée et l'oppose à la force. Cela peut paraître puéril ; cependant ce n'est pas l'idée qui a le dessous. »

L'Angleterre ne nous pardonnera jamais d'avoir été les initiateurs du libéralisme que l'Islam entier professe aujourd'hui.

Avec son impérialisme sans atténuation, son impitoyable égoïsme politique et commercial, elle devient pour l'Asie et l'Afrique le tyran qu'il n'est pas impossible de réduire, à condition de le bien savoir observer. Pour cela, tous les moyens seront bons. Déjà, en 1919, les nationalistes turcs déclaraient que la ruse était la meilleure arme à opposer aux entreprises britanniques. Cette leçon n'a pas été perdue.

Les nationalistes orientaux sont férus du droit français et de ses principes, mais ils les appliquent à la lettre plus que dans l'esprit.

Partout, en Orient, ce sont les avocats et les juristes qui

dominent, trouvant dans les constitutions et les statuts organiques récemment appris de quoi confondre leurs maîtres européens. A ce point de vue, comme à tant d'autres, l'Orient se métamorphose. Comment va-t-il résoudre ces anomalies entre des conceptions nouvelles et son idéal si particulier? Ses populations, encore essentiellement plastiques, ont rapidement évolué sous le grand stimulant de l'action politique. Dressées par leurs chefs naturels contre l'envahisseur, tout en le combattant, elles auront appris la façon de se défendre; les hommes modérés qui les mènent actuellement sont conscients du danger que recèlent ces forces obscures, insatiables, qui peuvent d'un jour à l'autre se retourner contre les chefs vénérés aujourd'hui.

Un Lyautey aurait traité avec ces chefs et utilisé leur influence, en collaborant avec eux. Un Cromer également. Un Allenby, un Curzon, ne le pouvaient pas, car ils ignoraient tout de ces hommes.

Au lendemain de la mort du Sirdar, il aurait été possible de négocier utilement avec le leader égyptien. L'Angleterre manqua le coche. Zagloul Pacha, bon musulman, restait fidèle à El-Ahzar, force inappréciable en la circonstance. Il avait donc pour lui, quoi qu'en dirent alors les Anglais, l'appui de la collectivité musulmane, à part quelques vieux oulémas hostiles aux idées nouvelles, et dont l'action, toute didactique, n'exerce plus aucun effet sur les masses.

Peu à peu, de façon continue, El-Ahzar se serrait autour de Saad. Le secret de sa puissance était d'avoir su conquérir la jeunesse; elle ne vivait que pour lui. Lorsque, après sa chute ministérielle, il se trouvait au Mena-House, à demi-prisonnier de l'Angleterre, les étudiants se relayaient jour et nuit pour monter la garde sous ses fenêtre, et la Résidence n'osa pas risquer une arrestation qui aurait déchaîné la tempête révolutionnaire.

Quelques jours auparavant, dans une querelle assez vive avec le roi Fouad, à propos d'un favori du palais dont l'influence venait de nuire gravement au souverain, Saad avait

voulu démissionner. Aussitôt la jeunesse des écoles, massée devant le palais d'Abdine, cria sans arrêt : « Saad ou la révolution. » Le roi céda, mais, dès que la mort du Sirdar permit à l'Angleterre de reprendre l'avantage, il se jeta dans ses bras pour se venger de cette humiliation et sévir à son gré. La popularité du Wafd en fut doublée.

Des défauts, Saad, le grand homme de l'Égypte, n'en manquait pas et ses associés ne lui ménagèrent jamais la critique.

La question n'est pas là. Il suffit, pour gouverner et pour vaincre d'avoir, presque à l'excès, quelques dons fort rares : le rayonnement, la séduction, un désintéressement absolu, un très grand idéal doublé d'une énergie à toute épreuve, une intelligence hors pair. Tous ces dons, Saad Pacha les possédait et comme, après tout, il n'était qu'un homme, il lui arrivait entre temps de se plaindre comme un enfant devant les déceptions inévitables. Alors, il paraissait accablé sous le poids de l'âge et d'une santé fragile. Il gémissait, il s'affaissait, cela durait quelques heures; au moment où les siens désespéraient de lui, d'un seul coup, à leur étonnement toujours renouvelé, il se libérait de sa crise nostalgique et retrouvait cette prodigieuse jeunesse qui galvanisa tous ceux qui l'approchèrent.

Communisme, panislamisme, bolchévisme : que ces mots sonnaient faux, en Égypte, et dans tous les pays islamiques, en cette fin de 1924.

Le panislamisme ne fut jamais qu'un épouvantail imaginé par l'Occident, qui s'est ému ensuite de sa propre invention.

Le communisme et le bolchévisme ne peuvent s'épanouir sur terre musulmane, mais, par contre, le sentiment de la libération possible est vivace et définitif. Il gagne l'Asie et l'Afrique. L'Europe ne le saisit qu'à demi, car elle en ignore l'origine.

L'Égypte est l'un des grands carrefours où viennent s'entrecroiser les routes mondiales. Cette situation lui vaut des grandeurs éphemères et de longues infortunes. Elle est

vraiment « le nombril du monde » depuis le percement du canal de Suez, l'importance de sa situation stratégique s'est encore accrue. Il est donc impossible à une puissance quelconque de l'isoler; la nature en fait le pays international par excellence (1).

Tout imprégnée de civilisation française, dès 1798, elle ne pouvait d'un jour à l'autre devenir anglo-saxonne. Gordon Pacha, assiégé à Khartoum par le Mahadi, écrivait dans son « Journal de Siège », le 23 septembre 1884 : « Je suis entièrement persuadé que nous ne ferons rien de bon et de durable en Égypte qu'avec le concours de la France, qu'il serait facile de s'assurer. »

Ces temps ne sont plus, mais en repoussant pendant si longtemps, et avec quelle passion, toute collaboration avec la France, en Égypte et ailleurs, l'Angleterre a fort ébranlé sa situation orientale. Saper le prestige de la France, c'était détruire le prestige européen et si l'Égypte est encore, dans une certaine mesure, sous l'emprise intellectuelle de l'Occident, l'Europe le doit à Napoléon. L'expédition du jeune officier de fortune qu'était le général Bonaparte, en 1798, n'eut pas militairement le succès qu'il en pouvait attendre, mais ses répercussions furent immenses. L'équipe de savants adjointe à l'armée française défricha intellectuellement la terre égyptienne. Son œuvre est aujourd'hui encore toute vivante : œuvre archéologique, scientifique, universitaire, c'est elle qui nous assure une emprise indiscutable sur les Égyptiens cultivés.

Chercher à nous détruire intellectuellement en Égypte, c'était commettre l'erreur suprême, en la privant de son meilleur élément d'équilibre et de pondération.

L'Orient suit attentivement les épisodes du débat ainsi engagé entre l'Angleterre et nous; depuis le règne de Méhémet-Ali, il vise notre suprématie intellectuelle. Nous la défendons de plus en plus faiblement.

---

(1) *L'Angleterre et l'Égypte*, par Paul OLAGNIER. — *Action Française* du 26 décembre 1921.

En 1922, maître Paul Olagnier, si documenté sur la question égyptienne (1), signalait l'idée directrice de la politique anglaise; elle est restée exactement pareille : « Obtenir par un moyen quelconque la signature d'un traité anglo-égyptien qui, sous les apparences de l'indépendance, laisserait l'Égypte sous le protectorat britannique. »

Voilà ce que Zagloul Pacha repoussa ouvertement dès 1918; lui non plus ne varia jamais. Fort de la thèse du Président Wilson il soutint, avec tout l'Orient, que la victoire des alliés devait consacrer la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes. L'Angleterre chercha en vain, un homme d'État égyptien capable de tenir tête au chef si populaire. Elle ne le trouva pas.

Jamais l'Orient moderne n'aura connu des négociations aussi prolongées, aussi complexes, aussi fastidieuses, que les négociations anglo-égyptiennes. Elles viennent toujours tôt ou tard buter contre un mur : les quatre points réservés par l'Angleterre.

C'est encore chez maître Olagnier que nous en chercherons la définition complète (2).

« A) Sécurité des communications par l'Égypte entre les diverses parties de l'Empire britannique »;

Lisez : Mainmise absolue sur le canal de Suez.

« B) Défense de l'Égypte contre toute agression ou invasion directe ou indirecte »;

Lisez : Bien qu'aucune puissance ne puisse matériellement se livrer à une agression quelconque contre l'Égypte, puisque la flotte anglaise tient la mer, l'Angleterre entend maintenir des garnisons sur tous les points où elle le jugera convenable.

« C) Protection des intérêts étrangers en Égypte et sauvegarde des minorités »;

Lisez : Suppression des capitulations, des tribunaux mix-

(1) *L'Angleterre et l'Égypte*, par Paul OLAGNIER. — *Action Française* du 26 décembre 1922.
(2) *Idem.*

tes et de la caisse de la Dette. Maintien du conseiller judi ciaire et du conseiller financier. Extension considérable de leurs pouvoirs. Faculté d'expulser tout étranger, d'empêcher la nomination de tout fonctionnaire étranger par le Gouvernement égyptien. Juridiction civile et criminelle de magistrats anglais coiffés d'un tarbouche sur tous les étrangers. Contrôle absolu des finances égyptiennes qui ne pourront être employées que suivant le bon plaisir du conseiller financier.

Quant à la sauvegarde des minorités, une seule minorité compte en Égypte : les Coptes. Or, ceux-ci font tellement cause commune avec leurs compatriotes musulmans qu'ils ne veulent, à aucun prix, de la protection de l'Angleterre, et qu'ils ne sont pas les moins ardents à réclamer une indépendance réelle et absolue.

« D) Maintien intégral du *statu quo* au Soudan ».

Lisez : Le Soudan restera une colonie anglaise où il ne sera loisible à aucun étranger de s'installer, de commercer, d'acquérir des propriétés. L'Égypte continuera à fournir des soldats pour la garde du Soudan et à en payer tous les frais d'administration, sans en retirer aucun bénéfice.

Ajoutez enfin : Possibilité de stériliser complètement la vallée du Nil en territoire égyptien, soit en faisant absorber toutes les eaux par des irrigations en territoire soudanais, soit même en dérivant le cours du fleuve, et cela malgré des garanties plus ou moins réelles, le jour où l'Angleterre le jugerait bon.

Cette analyse des quatre points écrite en 1922 comporterait quelques variantes depuis la phase ouverte par la mort violente du Sirdar. Cette fois, l'Angleterre alla plus loin : désespérant de réduire l'Égypte, elle la désagrégea. La prime de départ accordée aux fonctionnaires étrangers fut le premier pas vers la désorganisation administrative. L'Europe n'a ni compris ni protesté, et l'Europe, à ce moment encore, pour l'Orient, c'était l'Angleterre et la France, ou plutôt, depuis 1918, la France derrière l'Angleterre.

Les Gouvernements français qui se sont succédé depuis l'armistice, absorbés par les difficultés intérieures et la frontière de l'est, n'ont guère eu le loisir d'étudier à fond les situations orientales. Ils ont eu des velléités, suivies de promptes abdications devant la volonté anglaise et, comme celle-ci oscillait en tous sens, dans des mouvements désordonnés, depuis que l'unité de direction n'existe plus à Londres, le proche Orient, accoutumé à ce rôle d'arbitre que nous exercions autrefois dans ses conflits avec l'Empire prit note de cette attitude nouvelle, et ne nous pardonna pas une carence inattendue. Ceci, moins apparent en Égypte que partout ailleurs, n'en existe pas moins, là aussi.

L'Angleterre semble avoir concentré toutes ses forces diplomatiques sur notre anéantissement moral en pays musulman, au détriment de ses intérêts les plus pressants

Les peuples orientaux n'ont rien perdu des passes d'armes entre les alliés d'hier. La presse anglaise s'est chargée d'en commenter chaque épisode. Aujourd'hui, l'Orient ne compte plus sur l'aide morale qu'il attendait de nous; mais il s'inquiète de l'emprise régulièrement accrue de l'Angleterre sur tous les actes de notre politique extérieure. Cette abdication est l'une des causes de l'éloignement que l'Orient oppose aujourd'hui à la politique occidentale tout entière. Cette défiance se généralise. C'est, au point de vue européen, le plus grand des dangers. Notre civilisation n'en connut jamais de pire et, si la lutte s'engageait à fond, comment la soutiendrait-elle?

La raison profonde des succès du Wafd est de s'être inspiré du sentiment purement égyptien. Tout imprégnés d'idées françaises que fussent ses dirigeants, ils comprirent la nécessité de s'orientaliser pour les besoins de leur Gouvernement. Ce que les Européens critiquèrent si vivement, pendant les dix mois de son action publique, en 1924, c'est peut-être ce qui séparera à jamais deux façons d'envisager la vie, deux conceptions sociales si différentes qu'elles ne

peuvent se mêler et que, en fin de compte, par tout l'Orient, l'une devra l'emporter sur l'autre.

L'intuition de Zagloul Pacha le servit, cette fois encore, mieux que ne l'aurait fait une science plus parfaite. Il suivit pas à pas les réactions nerveuses de son peuple et n'exigea jamais de lui plus qu'il ne pouvait donner. Un maître étranger se serait fourvoyé et n'aurait pas obtenu la continuité de l'effort.

Lorsque le meurtre du Sirdar remit en question le sort du pays, il sembla, au premier moment, que l'éparpillement du Wafd n'était plus qu'une question de jours. Les colonies étrangères n'en doutèrent pas. Il est curieux de voir, à quel point, les Européens méconnaissent ces réveils orientaux, lorsqu'ils se trouvent au centre de leurs effervescences.

Soit qu'ils en subissent la gêne, soit qu'ils en redoutent l'expansion rapide, ils les nient d'abord, les sous-estiment ensuite, et, comme l'opinion des colonies étrangères, seule source d'information pour le grand public, est faussée à sa source même, l'Europe se trouve ainsi moins documentée sur des événements dont elle est toute proche, que sur des faits infiniment plus complexes et plus éloignés.

Quant à l'Angleterre, si elle les connaît dans toute leur exactitude, elle n'en ignore pas moins les mobiles.

Belle joueuse, elle ne niera pas, dans sa presse, les réalités palpables, mais elle en atténuera la portée dans des commentaires souvent simplistes et toujours tendancieux. Cependant, ainsi que tous les agents de ses offices coloniaux, elle ne peut plus ignorer la gravité de la menace qui vise aujourd'hui ses possessions musulmanes.

CHAPITRE IV

LE CLUB MÉHÉMET-ALI
LE SPORTING — LE VIEUX CAIRE

Il est impossible de s'attarder au Caire sans vouloir y connaître ce Club Méhémet-Ali dont le nom résonne sans cesse aux oreilles. Cercle strictement fermé, trait d'union entre la vieille Égypte et la vieille Turquie, il date de ce temps, déjà lointain, où l'Angleterre comptait, dans les grandes capitales du Levant, une clientèle fidèle autant que soigneusement triée.

Altesses égyptiennes, pachas turcs, s'inféodaient à elle, par goût et par snobisme, lorsqu'elle consentait à les adopter, partiellement tout au moins. La servir leur était un plaisir et une gloire. Puis, quand leurs affaires prenaient une fâcheuse tournure et que les banquiers arméniens, syriens ou juifs se refusaient à continuer leur aide, cette altière suzeraine, toujours vigilante, arrangeait la difficulté.

Évidemment ce n'était pas sans des conditions parfois assez dures. Déjà, dans ce très vieux temps, les patriotismes turc et égyptien existaient et se cabraient contre tant d'exigence. Altesses égyptiennes et pachas turcs avaient vécu leur crise de jeunesse d'après les idées libérales de 1840. La France, les livres français les répandirent par tout l'Orient, mais alors, devant la résignation et l'apathie des populations orientales, il pouvait être permis de penser que la forte protection britannique garantirait perpétuellement ce bonheur relatif dont les peuples, grands et petits, devraient, semble-t-il, se contenter. Ainsi, l'apogée de la puissance anglaise en Orient se prolongea jusqu'en 1918.

Ce qui subsiste de cette époque, mêlé aux principaux notables grecs, syriens, arméniens et juifs qui gèrent aujourd'hui les affaires anglaises, par tout l'Orient, au Caire en particulier, forme le monde anglo-levantin si spécial et si curieux. Il est tout à fait chez lui au Club Méhémet-Ali.

L'un des traits essentiels du Levantin de marque, est de mêler au sens aigu des affaires un goût presque aussi vif pour les lettres et les arts. Ainsi s'est créée une véritable aristocratie très affinée, très évoluée, mais ayant les défaillances du nouveau riche, pour avoir doublé trop vite les étapes, et se le faisant pardonner par son charme, sa bonne grâce et sa passion de l'hospitalité.

Cette aristocratie levantine a été calomniée et ridiculisée à l'excès. Nul n'a proclamé ses vertus. Elle en possède. Elle a le culte de la famille, une intelligence avide de tout connaître, une faculté d'adaptation incroyable à toutes les circonstances de la vie. Sous une apparence frivole, les femmes sont, pour les hommes de leur race, des associées parfaites et diligentes. C'est bien une véritable race orientale qui s'est formée de tant d'amalgames, triturés par des siècles de bonne et de mauvaise fortune.

Elle a ses grandes capitales, ses fiefs réservés, son langage, ses mœurs, sa politique et sa diplomatie. Elle a ses antennes, partout où se traitent les affaires, mais elle en revient toujours à ses origines, à ce Levant méditerranéen dont elle connaît chaque être, chaque particularité ethnique et géographique. Un jour, certainement, elle aura son nationalisme. Pour le moment, elle se contente encore de voguer dans le sillage de l'Angleterre, et d'imiter ardemment, en l'orientalisant, ce qui se fait entre Londres et Bombay et dans tous ces îlots de colonisation dont la Grande-Bretagne jalonne la route des Indes, la fortifiant sans cesse par de nouveaux apports.

Les Anglo-Levantins, véritable armée orientale, au service des intérêts britanniques, comblent les nombreux vides for-

més par les nationalistes dans la forte organisation défensive de l'Angleterre en Orient. Comme le firent autrefois les cohortes du Bas Empire, ils altèrent profondément la lettre et l'esprit de l'ancienne tradition britannique. Ils y mêlent les passions et les haines d'un Orient tout particulier, celui des grands ports méditerranéens, des fortunes cent fois perdues et reconquises, celui du jeu, des intrigues et de l'exploitation intensive du pays, provisoirement adopté, sans le moindre souci du lendemain. Le provisoire qui sévit sur l'Égypte est essentiellement levantin. Une grande partie de la richesse passe aujourd'hui entre les mains levantines, et les Anglo-Saxons, eux-mêmes, seront tôt ou tard complètement dévorés par leurs trop brillants élèves qui vont se multipliant.

Le Club Méhémet-Ali a pour membres les grandes vedettes turques, égyptiennes et autres, amies de l'Angleterre. Dans ce cadre élégant, réservé à ses fidèles, il est fort agréable de revivre pendant quelques heures la vie du vieil Orient et d'oublier les réalités présentes. Tout a été fait pour les exclure de ces vastes pièces fraîches, aérées, meublées à l'anglaise, confortables et discrètes, hermétiquement gardées contre les curiosités et les rumeurs de la rue.

Un déjeuner exquis, des convives charmants égayaient ce jour-là l'une des salles à manger intime et spacieuse, à la fois, suivant la formule du club. Les discussions étaient vives; elles traitaient les questions brûlantes du moment : Qui avait tué le Sirdar? De quelle façon les Saadistes reformeraient-ils leurs organisations détruites par l'Angleterre? Le Wafd était-il mort? Zagloul avait-il perdu sa popularité? Et comme, après avoir écouté silencieusement ces propos habituels aux milieux anglophiles, l'étrangère nouvellement arrivée suggérait que, peut-être, les nationalismes orientaux se renforçaient surtout de l'incompréhension qui leur était opposée, des protestations s'élevèrent. C'était juste ce qu'il fallait dire pour mettre le feu aux poudres et faire exploser les pensées secrètes, celles qui ne se livrent que dans la sur-

prise des contradictions et, sous l'effet du violent désir de confondre le contradicteur.

Alors il est facile de voir comment l'aveuglement vient aux plus perspicaces, dès qu'ils entrent dans la lutte et se croient les plus forts. Ils en arrivent à nier l'évidence. Vu de cette petite forteresse du vieux monde oriental, le nationalisme égyptien semblait le futile effort d'une poignée d'hommes inexistants, effort usé déjà, et dont les quelques partisans ne demandaient qu'à se rendre. Les Anglais s'en exagéraient la portée; la faiblesse de la résistance apparaîtrait aux élections prochaines, Zagloul n'aurait alors pour lui que sa propre voix. Oser s'attaquer à l'Angleterre : quelle folie! quel suicide!

Qui a tué le Sirdar? disait pour la seconde fois une petite voix railleuse et fine, une voix exquisement levantine.

A la répétition indiscrète de ces quelques mots si lourds de sous-entendus, un grand silence s'était fait. Seule une femme, une jeune et jolie femme, pouvait se permettre pareille insistance dans le cercle le plus anglophile qui fût.

En cette fin de décembre, après plus d'un mois d'enquêtes, d'arrestations, de menaces, de soi-disant complots, d'histoires fantastiques lancées un jour, démenties le lendemain, il apparaissait que, pour quelque raison obscure, la Résidence ne voulait pas parler. Elle prétendait savoir d'où venait le coup, mais ajoutait qu'il lui manquait les preuves matérielles et que, ne possédant que les preuves morales, elle ne pouvait en dire plus. L'argument semblait faible pour les gens familiarisés avec les audaces de la politique anglaise sur les terrains orientaux. Cette crainte pudique d'aller trop loin dans les suppositions, ou la demi-certitude, lui ressemblait si peu, qu'elle ouvrait le champ à toutes les hypothèses.

Qui a tué le Sirdar? Une interrogation plus troublante ne pouvait être posée en ce moment; il était curieux que l'idée qui agitait toutes les consciences apparût ici même sous une forme inattendue. L'énoncer, n'était-ce pas conve-

nir qu'il devenait impossible de nier davantage que la question fût posée? L'opinion publique s'en emparait.

Certes, cela n'allait pas se faire avec cette liberté de langage en usage à Paris ou à Londres, dans des cercles pareillement fermés. Même dans ce cénacle consacré à ses fidèles, les mœurs de l'état de siège et les curiosités du palais d'Abdine s'unissaient pour que l'Angleterre, autant que le roi Fouad, eussent l'écho des moindres paroles échangées sur le ton des causeries tout intimes.

Ce fut donc par une série de notations voilées qu'un convive, relevant l'apostrophe, retraça l'exposé des faits qui, du 19 novembre au 23 décembre, venaient d'être attentivement suivis par l'Égypte entière : Sir Lee Stack Pacha grièvement blessé le 19 novembre 1924 par dix jeunes gens, expirait dans la nuit du 20. Le 21, une vingtaine de personnes étaient arrêtées, pour la plupart anciens fonctionnaires égyptiens du Soudan, dont quatre anciens officiers de l'armée égyptienne au Soudan.

A ces premiers jours du drame toutes les suspicions anglaises parurent se porter sur l'association soudanaise secrète de l' « Étendard Blanc » et Zagloul Pacha se trouvait ouvertement accusé par la Résidence d'être l'instigateur du complot.

L'enquête menée au début par les deux grands chefs de la police égyptienne, MM. Keown Boyd et Russell Pacha, ne donna aucun résultat. Ils se heurtèrent de suite assez gravement à leurs subordonnés égyptiens, et se retirèrent pendant quelques jours sous leur tente, à grands fracas, pour reprendre ensuite les recherches.

Dès les premiers instants, le Gouvernement de Zagloul Pacha, — le Wafd, — les étudiants d'El-Ahzar, l'Égypte entière, avaient manifesté leurs regrets et leur réprobation de l'attentat commis. Une sincérité indéniable émanait de ces paroles et de ces actes, protestations écrites, déclarations publiques.

Le 22 au matin, l'enterrement du Sirdar se déroulait avec

une pompe extraordinaire. Sa veuve, qui avait eu le jour du meurtre des mots impressionnants, dont tout le Caire s'était ému, gardait une attitude hostile envers les hauts fonctionnaires britanniques. Elle quitta le Caire immédiatement après les obsèques.

Le 22 à 5 heures de l'après-midi, lord Allenby lisait à Zagloul Pacha le texte de l'ultimatum qui privait l'Égypte de ce qui lui avait été concédé depuis février 1922. La presse anglaise du Caire tonnait, fulminait, chantait l'hymne de guerre et promettait à l'Égypte les pires châtiments. Elle exultait et injuriait tour à tour, annonçait une phase nouvelle de la manière forte, et l'implacable vengeance du peuple britannique.

Un second, puis un troisième ultimatum de la Résidence venaient renforcer le précédent. La corde passée au cou de l'Égypte était fortement resserrée; la victime respirait encore, mais elle se sentait défaillir.

Le 25 novembre, Zagloul Pacha voyant que seule sa démission pouvait apaiser la grande colère anglaise se décidait à l'apporter au roi Fouad. Celui-ci, tout tremblant dans son palais d'Abdine, ne songeait qu'à sauver son trône, sa personne et la cassette royale. Quelques jours auparavant, Zagloul Pacha l'avait vivement attaqué au sujet de son favori Nachaat, dont le moins que l'on pouvait dire était, que ses mœurs et son intégrité ne laissaient place à aucun doute. Le roi s'était violemment rebiffé, la lutte entre les deux puissances égyptiennes éclatait à ciel ouvert : « Je ne céderai pas devant la canaille à Saad. » Ce mot du roi vite propagé, faisant allusion au peuple égyptien, avait déchaîné la tempête; le grand chef populaire démissionnait. Aussitôt la foule du Caire indigène se répandait dans le Caire européen et, encerclant le palais d'Abdine, criait : « Saad ou la révolution », « Vive la canaille à Saad ! » avec ce sens tout égyptien de l'humour qui ne perd jamais une occasion de se manifester.

Terrorisé par cette houle dont les vagues déferlaient tout autour de lui, Fouad avait cédé, la rage au cœur; le favori

sortait du palais où il devait rentrer trois jours après le meurtre du Sirdar, et si jamais le roi Fouad, intelligent et sans scrupules, ayant senti la force du mouvement national, avait eu quelques velléités de marcher avec Zagloul, c'était bien fini. Dorénavant il serait l'agent de l'Angleterre sans réticences, sans rémission, mais avec le déchaînement de ses haines personnelles et toute la violence de ses passions.

Détruire Zagloul, anéantir le Wafd, châtier ce peuple dont il avait l'horreur et la terreur, depuis que ses cris venaient d'évoquer les souvenirs des déchaînements populaires submergeant les palais royaux, ce serait désormais le but de tous les actes du roi et l'idée fixe qui hanterait sa demi-captivité. Fatalité de certaines dynasties étrangères, toujours hostiles aux sentiments de fond qui régissent les peuples qu'elles gouvernent, sans songer à déchiffrer le sens de leurs aspirations.

La Résidence avait saisi la portée de cette querelle entre le grand chef populaire et le souverain. Elle allait soigneusement l'exploiter. Le palais d'Abdine deviendrait ouvertement l'un de ses bureaux; Nachaat, sa créature, y régnerait effectivement; son associée, l'énigmatique informatrice placée en observatrice au Continental, jouerait le grand premier rôle de la tragédie, elle serait à la fois l'inspiratrice, la confidente, le dramaturge et le metteur en scène d'une étrange machination, plus semblable à quelque conte du vieil Orient, qu'aux réalités présentes. Était-ce le Palais qui allait inspirer la Résidence ou la Résidence le Palais? On ne le savait plus très bien, car tout cela tiendrait à la fois du cinéma, du roman feuilleton et des officines politiques où s'élabore aujourd'hui, le « au jour le jour » de ces grandes entreprises qui levantinisent si curieusement l'Angleterre en Orient et, qui sait? peut-être en Occident.

Le 25 novembre, le ministère Ziwar était constitué. Le parlement égyptien se réunissait pour protester contre les mesures imposées à l'Égypte. L'Angleterre avait repris les rênes. L'Égypte réglait d'un seul coup le demi-million de

livres sterling qui devenait le record mondial du prix du sang, et Zagloul Pacha, retrouvait avec sa liberté morale, le prestige du chef allégé du fardeau d'un gouvernement fictif, impossible à mener sous l'occupation étrangère.

Le 26 novembre, la prorogation du Parlement égyptien suivait immédiatement les premières déclarations de Ziwar Pacha. Elle était commentée par la presse anglaise comme l'heureux retour aux saines formules de l'état de siège pur et simple, et le *Morning Post* avisait l'Égypte « qu'elle ferait bien de ne plus éparpiller ses efforts dans cette question du Soudan où la volonté de la Grande-Bretagne serait irréductible ». Tous les journaux conservateurs anglais louaient Ziwar Pacha, « le politicien qui saisit la réalité des choses », ce qui, en clair langage, signifie : le fidèle instrument de la politique anglaise. Elle exaltait le roi Fouad, le discréditant ainsi aux yeux de l'Égypte ; elle injuriait Zagloul, le plaçant ainsi au pinacle, et faisant oublier les critiques assez vives que les siens lui avaient récemment exprimées.

Les 27 et 28 novembre, de nouvelles arrestations sensationnelles opérées par les autorités militaires anglaises et visant les membres les plus en vue du Wafd mettaient Le Caire en rumeur. La Résidence faisait officieusement connaître que ces arrestations, ainsi que les mesures ultérieures qui allaient être prises, se trouvaient motivées par un grand complot menaçant Lord Allenby et tous les ministres du cabinet Ziwar. Des ordres stricts venaient d'être donnés pour que tous les écrits et les discours publiés par le Wafd fussent retrouvés. Ils devaient démontrer sa responsabilité morale et même sa complicité dans l'assassinat du Sirdar. L'enquête et les interrogatoires des inculpés étaient activement poursuivis.

Le 28 novembre, les troupes égyptiennes quittaient Khartoum ; mais auparavant elles avaient offert au Gouvernement égyptien, représenté par Ziwar Pacha, de se laisser massacrer jusqu'au dernier homme pour défendre les droits de leur pays. Le ministère Ziwar Pacha ne voulut pas

accepter ce sacrifice. Il aurait coûté trop cher à l'Angleterre.

Ce même jour, des dépêches Reuter datées de Paris du 26 et du 27 faisaient connaître au Caire que le ton de la presse française, jusque-là peu favorable aux dispositions prises par l'Angleterre en Égypte, à la suite de l'assassinat du Sirdar, se modifiait brusquement, une alliance franco-anglaise pour l'Orient étant envisagée à Paris et à Londres.

Le 3 décembre, le gouvernement Ziwar Pacha acceptait la totalité des exigences anglaises. Il admettait le principe d'indemnités considérables, véritables primes au départ accordées aux fonctionnaires étrangers, c'est-à-dire la démobilisation civile de l'Égypte, premier pas vers l'abandon provisoire du centre des difficultés politiques, pour la mise en exploitation intensive du Soudan. Il admettait le contrôle sur le bureau des fonctionnaires étrangers d'une commission, ayant pour président le conseiller financier britannique, et deux membres, dont un seul égyptien. Il admettait aussi l'autonomie à peu près complète des conseillers judiciaires et financiers qui auraient le droit d'exiger l'obéissance de leurs subordonnés égyptiens. C'était la mise sous tutelle pure et simple, moyen de pression bien plus efficace que le gouvernement direct, car il permettait d'utiliser le fonctionnaire égyptien, et d'obtenir, par son intermédiaire, un rendement intensifié de l'indigène.

La puissance capitulaire se trouvant entre les mains de l'Angleterre la préservait de toute intervention indiscrète. La suppression du condominium anglo-égyptien au Soudan réglait la question essentielle, auprès de laquelle le reste comptait fort peu. Aussitôt après la mort du Sirdar, l'Angleterre s'était adjugé le Soudan et l'eau du Nil, elle avait désorganisé l'Égypte au profit du Soudan, acte considérable pour un événement de second plan, et cet événement tombait si curieusement à point, pour justifier des décisions d'une gravité si grande, qu'il ne pouvait paraître surprenant que l'opinion égyptienne en fût particulièrement émue.

Le 4 décembre, la Résidence faisait publier par ses journaux du Caire un certificat de bonne conduite à l'adresse de Ziwar Pacha et annonçait que, grâce à lui, les douanes d'Alexandrie devraient être rendues à l'Égypte; mais elle n'ajoutait pas que des fonctionnaires anglais y seraient laissés pour rendre compte de ce qui s'y passerait.

L'opinion publique étrangère trouvait ces procédés excessifs; mais l'Angleterre lui faisait savoir : « que le Wafd avait corrompu la nation égyptienne » et que le directeur européen du Bureau de la Sécurité publique, investi du pouvoir exécutif, allait assurer aux intérêts étrangers, et aux personnalités étrangères, cette sécurité qu'elles s'imaginaient posséder, et qui n'était qu'une illusion.

Sur quoi, ces personnalités étrangères ne doutèrent plus que le mystère du meurtre du Sirdar serait instantanément éclairci par le directeur européen du Bureau de la Sécurité publique.

Le 5 décembre, Sir J. Archer était nommé gouverneur général du Soudan en remplacement de Sir Lee Stack Pacha. Le *Morning Post* déclarait que le meurtre du Sirdar « apparaissait comme la conséquence fatale de la politique d'obstination, du ton haineux et des critiques hostiles à l'Angleterre de la part d'un homme d'État responsable, tel que Zagloul pacha. Considéré de la sorte, le meurtre du Sirdar acquérait une signification profonde, menaçait la position de la Grande-Bretagne en Égypte et ébranlait une base vitale du grand édifice de l'Empire.

« Ainsi, malgré les graves reproches et les avertissements encore plus graves adressés par M. Mac Donald à Zagloul Pacha, telle était l'obstination de cet homme d'État égyptien, dont le regard ne peut envisager les réalités évidentes, que ses partisans ne crurent pas devoir cesser leur sinistre campagne qui venait d'aboutir à l'assassinat du Sirdar.

« La Grande-Bretagne n'avait donc, dans des conditions pareilles, qu'à gouverner ou à s'en aller. Aussi le Gouvernement britannique a-t-il solennellement déclaré que l'empire

est une chose qui mérite d'être conservée et préservée, que son honneur est sacré et que ses communications maritimes sont une question de vie ou de mort. »

Au moment où le vieil organe anglais proclamait ainsi la thèse impériale, il attribuait du même coup aux menées bolchévistes la reprise aiguë de la lutte contre l'Angleterre en Égypte et au Soudan. Ce nouveau thème allait être pris et repris, développé à l'infini par toute la presse anglaise, nouvel aliment pour un débat qui menaçait de tourner court.

Le 5 décembre, à Khartoum, trois officiers égyptiens étaient fusillés à l'aube pour leur participation aux troubles récents.

Le 6 décembre, les journaux du Caire lançaient la nouvelle de la grande conspiration ourdie contre le Parlement de Londres et la Résidence au Caire. Lord Allenby en télégraphiait lui-même le détail au Foreign Office. Il apparut tout de suite que cette histoire sensationnelle émanait du *Daily Mail* et du *Daily Express* dont la correspondante zélée continuait à être l'inspiratrice de la Résidence et du palais d'Abdine. Le *Daily Express* écrivait : « Une dépêche du Caire informe que les extrémistes égyptiens sont mêlés à un complot ayant pour but d'assassiner certains ministres britanniques et de détruire certains édifices publics en Angleterre. Il paraît qu'il existe au Caire une association secrète d'extrémistes et que le département des Renseignements secrets est au courant de touts ces machinations. »

D'autres journaux de Londres donnèrent les détails les plus précis sur la date de l'exécution en plein Parlement britannique, sur les perquisitions faites à Londres chez des Égyptiens par les agents de la police secrète. Ils annonçaient l'abondance des renseignements obtenus et l'excitation énorme produite à Londres par ces révélations.

L'*Evening News* insistait sur le fait que Lord Allenby avait lui-même avisé le Gouvernement britannique et qu'il n'était pas homme à agir ainsi sans s'être au préalable assuré

du bien-fondé de son information. Les révélations obtenues au Caire étaient confrontées avec celles qui venaient d'être recueillies à Londres et le complot apparaissait une « chose formidable ». Il était rattaché à l'assassinat du Sirdar et l'on rappelait qu'à Londres, récemment, Zagloul Pacha venait de prendre le thé avec trois cents étudiants égyptiens; des agents de la police secrète britannique avaient participé à la fête et recueilli ainsi de nombreux renseignements. L'utilité de leur présence apparaissait aujourd'hui de façon éclatante.

Tout était connu, dès ce premier jour, jusqu'aux bombes et aux poisons qui devaient être utilisés. L'*Evening News* ajoutait : « cependant les mouvements des Égyptiens en Grande-Bretagne sont soumis à une surveillance des plus étroites depuis le meurtre du Sirdar. On pourrait en un clin d'œil arrêter n'importe quel Égyptien suspect. Une surveillance des plus actives est exercée dans touts les ports. L'*Evening News* signalait que la police surveillait un café où Égyptiens et Hindous se rencontraient. « Toutes les mesures sont prises », déclarait Sir Johnson Hicks, ministre de l'Intérieur, en insistant sur la gravité du nouveau complot, et Londres frémissait d'apprendre que le danger était si grand que la ceinture maritime même ne pouvait plus l'en préserver.

Le 8 décembre, l'organe britannique officieux au Caire écrivait ces paroles solennelles : « Le complot s'épaissit. Après nous être demandé jusqu'où irait l'assassinat en Égypte, nous attendons aujourd'hui de savoir quand le Parlement sautera. Les nouvelles de la conspiration données, dit-on, par Lord Allenby sont suffisamment impressionnantes, mais cependant calmons-nous, l'Angleterre n'est pas un État balkanique; la poignée d'Égyptiens qui ont voulu employer les bombes et le poison contre sa puissance pourraient être déportés en quelques heures bien que le fouet, énergiquement donné, aurait, peut-être, une plus grande efficacité. »

Le sermon écrit, qui visait le Wafd, insistait sur l'incroyable stupidité de vouloir défier la police anglaise. Le bon organe officieux versait quelques larmes sur la sympathie qu'il avait pu ressentir pour le mouvement national égyptien, et stigmatisait ensuite avec humour la nouvelle tentative du Wafd. Après l'ironie, venait la menace de dissoudre le Parlement, car, ou la Grande-Bretagne devrait capituler, et cela n'était pas en question, ou le Parlement égyptien, la Constitution et tout l'édifice de l'indépendance crouleraient une bonne fois pour toutes, ce que la Grande-Bretagne ne désire pas « mais s'il n'y a plus place que pour une politique hystérique menée par des jeunes gens déments, tout argument est inutile et nous avons appris, dès longtemps, qu'avec l'Oriental la dernière chose à faire est de se laisser prendre par un argument ».

Le journal de la Résidence reprenait le ton comminatoire, faisant observer que tout avait été tenté pour amener l'Égypte dans la voie de la raison, et qu'il ne fallait pas oublier que les assassins du défunt Sirdar n'étaient pas encore arrêtés. Dès que ce résultat serait obtenu, un nouvel effort vers la négociation des quatre points demeurés en suspens dans l'accord de février 1922 pourrait être tenté.

Que ressortait-il de tout ce grand tapage? quelque chose d'assez frappant. Depuis que l'ère des complots et des catastrophes était ouverte à nouveau, depuis le 19 novembre, de tous ces ultimatums, arrestations, enquêtes, un fait apparaissait clairement, dès cette fin de décembre 1924, la Grande-Bretagne, après un mois d'efforts surhumains, ne parvenait pas à donner la preuve de ce qu'elle affirmait avec une énergie désespérée, et l'opinion universelle commençait à s'en surprendre.

Pendant ce long résumé, ponctué d'interruptions qu'il serait oiseux de reproduire, les convives du club Méhémet-Ali avaient écouté, chacun suivant son tempérament, les uns avec un amusement visible, d'autres avec un agacement assez vif. Dire leurs noms, ce n'est pas possible, même

pour le plus précis des spectateurs impartiaux. Ils étaient tous intelligents, tous affinés et lettrés, comme le sont si souvent les Orientaux du Levant. Cette faculté de tout comprendre, de tout saisir — jusqu'à ce qu'ils auraient mille fois préféré ne pas écouter — les obligeait à convenir que l'enchaînement était exact et, dans ce milieu où l'habitude de la discussion est une seconde nature, les visages expressifs trahissaient la pensée.

« Alors, qui a tué le Sirdar? » répétait pour la troisième fois la jolie voix moqueuse avec son léger chantonnement.

« Et qu'importe après tout », répondit âprement le plus silencieux des convives, « que le poids de sa mort retombe sur ceux qui en sont les auteurs directs ou indirects ».

« Non, ce n'est pas une formule, je vous assure, ou, du moins, ce n'est plus une formule, elle a fait son temps », ajoutait un pacha turc, apparenté au palais d'Abdine, homme du vieux régime, le plus Parisien des Parisiens d'avant-guerre, infiniment plus familier avec les complexités du boulevard qu'avec celles de l'Égypte, mais possédant toute la finesse et le sens politique de ses pareils. « Comme je le disais à mon cousin X..., aujourd'hui tout finit par se savoir; ce n'est qu'une question de patience. Combien d'hommes en Orient tournent et retournent cette énigme? — Mais, cependant, quelques-uns la connaissent? — Bien entendu et fatalement, un jour ou l'autre, l'un d'entre eux parlera. — Allons, intervint un troisième, nous en sommes restés au 11 décembre, jour où le Wafd a subi sa plus grande défaite. »

« N'exagérons pas, reprit un grand habitué de pareilles controverses; reprenons l'exposé. »

Le 11 décembre, Ziwar Pacha, n'ayant pu donner à l'Angleterre tout ce que celle-ci était en droit d'en exiger, elle lui adjoignit un second qui serait en réalité un premier, possédant la puissance de ceux qui agissent dans l'ombre. Ziwar Pacha avait des convictions personnelles, Sidky Pacha, politicien dans tout le sens du terme, ne possédait que celles

qui lui étaient utiles. Il allait devenir l'homme de la situation, comme il l'avait été déjà auparavant. Il était surtout celui de toutes les combinaisons, son esprit inventif découvrirait celle qui pourrait sauver la face, après le lamentable échec de la conjuration dernière, sur laquelle un voile venait d'être jeté quarante-huit heures à peine après sa divulgation. L'écrasement du Wafd s'imposait. Nul mieux que Sidky Pacha ne pouvait mener à bien cette entreprise délicate.

Le 12 décembre, dans une interview retentissante, il proclamait sa volonté de rétablir l'ordre dans le pays, la discipline dans l'administration et de sauver l'indépendance obtenue en 1922, dont il se disait l'un des principaux artisans.

Souple, adroit comme on ne l'est pas, attaché à l'Angleterre par ces liens du passé qu'elle ne dénoue jamais lorsqu'elle a vraiment jugé l'homme, il avait cependant assez d'envergure pour se faire vigoureusement entendre quand il le jugerait utile. Ainsi son entrée en fonctions débutait le 16 décembre, par la mise en liberté de l'un des membres les plus militants du Wafd, William Mokram bey, et de vingt autres détenus. Il faisait entendre que bientôt les autres accusés seraient également relâchés.

Ce premier geste produisit grand effet au Caire et, pour la première fois depuis la mort du Sirdar, un peu de détente se fit.

Cette personnalité de Sidky Pacha, allait, pendant quelques semaines, devenir la grande vedette du parti pro-anglais, bien persuadé que lutter contre la force anglaise était de la démence, qu'il n'y avait pas de salut en dehors de l'acceptation d'un protectorat anglais, déguisé sous le nom d'alliance, pour apaiser le sentiment nationaliste égyptien.

Sidky Pacha, par son habileté, sa finesse et — fait plus rare en Égypte — par sa puissance de travail, était alors le seul homme dÉtat capable de lutter contre le sentiment na-

tional tout en tempérant l'arbitraire de l'occupation. Le roi Fouad le redoutait comme il redoute toujours ceux qui sont capables de lui tenir tête, mais Sidky Pacha avait en mains de quoi faire taire le palais, ses Nachaat et même ses informatrices au zèle plus compromettant qu'utile. La venue au pouvoir du subtil Égyptien marquait le début d'une phase nouvelle. Le Wafd ne bénéficierait plus des erreurs de l'occupation.

Cependant, il allait manquer au plus brillant agent du parti pro-anglais un facteur essentiel : la confiance. Toute l'Égypte connaissait les épisodes de sa vie mouvementée, son nom même évoquait ce que les meilleurs éléments du Wafd cherchaient à combattre : l'éternelle corruption.

Jusqu'ici les hôtes du club Méhémet-Ali s'étaient bornés en guise de protestation à quelques gestes, à quelques sourires; mais cette fois les amis de Sidky Pacha s'écriaient : « Quelle sévérité ! Que voilà bien l'intransigeance des indépendants qui ne connaissent rien aux obligations des luttes politiques ! »

Le 18 décembre, continuait imperturbablement le metteur au point des événements récents, la *Westminster Gazette* se chargeait d'informer l'Égypte que « le pouvoir des fonctionnaires britanniques chargés de la politique des intérêts étrangers au ministère des Finances, de la Justice et de l'Intérieur seraient établis, désormais, de manière à obliger le Gouvernement égyptien à obéir ». Il était inutile d'insister, personne n'en avait jamais douté.

« Allons, vous avez un mauvais esprit, nous le savons tous », intervenait cette fois avec le plus charmant des sourires un anglophile invétéré. « Si ce que vous tendez à prouver est vrai, si l'Angleterre a ses raisons de cacher ce qu'elle sait du meurtre du Sirdar, la sagesse nous indique, à nous autres Égyptiens, de ne pas insister. Si vraiment Zagloul et le Wafd représentent ce que vous pensez, ils ont ainsi une belle occasion de le prouver. Nous entrons dans la trêve de Noël, et l'Égypte, plus anglicisée que vous ne voulez le

croire, la respectera comme le ferait une Dominion britannique. Après cette trêve, la bataille électorale commencera ; voulez-vous parier qu'elle démontrera la nullité de Zagloul et l'impuissance du Wafd ? »

Immédiatement le pari fut relevé, et puis le calme heureux qui succède aux tempêtes se fit dans cette atmosphère de bien-être qui, malgré tout, s'emparait des plus récalcitrants. Comment ne pas oublier, enfin, la hantise qui étreignait Le Caire, depuis plus d'un mois, dans ce club élégant et discret ? Il aurait pu tout aussi bien être situé à Constantinople, à Londres, à Rome et dans mille autres lieux où l'Angleterre et l'Orient se cherchent et se rejoignent, mais qui donc avait nommé Paris de ce ton nostalgique si spécial au Levant dès qu'il est question de sa ville favorite ? De suite, l'alanguissement léger s'était enfui ; les yeux brillaient, les voix attendries répétaient « Paris », et chacun se hâtait de placer son mot et ses histoires. Le vieux prince X... disait la sienne dans le plus pur accent faubourien. Les visages s'éclairaient. Nul n'aurait osé alors ne pas parler français, même ici dans cette maison plus anglaise encore que la Résidence.

Il n'était plus question de l'âpre politique, mais des livres français, des auteurs français. Chacun montrait son érudition, citait, interrogeait, discutait joyeusement et la France intellectuelle, si vivante et si forte, pénétrait tout entière dans cette enclave anglaise, avec son incroyable rayonnement. Après l'avoir rencontrée déjà dans les milieux nationalistes, c'était un enchantement nouveau que de la retrouver, au cœur même de cette vieille Égypte, lui apportant sa folle prodigalité, ces dons de l'esprit français que les étrangers savourent mieux encore que les Français eux-mêmes, et, comme cette évocation en appelait tout naturellement une autre, celle du passé, quelqu'un rompit le charme en disant : « Si nous allions au Musée ».

***

Le club Méhémet-Ali est le refuge des bien pensants, le « Sporting Club » celui de la vie purement anglaise. Cette création toute britannique, étroitement gardée contre toute invasion locale, est exclusivement réservée à l'épanouissement des joies de ses nationaux, dont l'une des plus vives est celle du silence.

Le Sporting Club s'étend sur un grand espace méthodiquement ordonné, placé, bien entendu, au plus bel endroit de la sortie du Caire, auprès des jardins de Guezireh, l'un des dons les plus charmants du Nil. Les sports favoris de la Grande-Bretagne sont groupés dans ce parc anglais où jeunes filles, officiers et jeunes fonctionnaires britanniques se délassent à heure fixe. Les vieux parents ont leur enclave réservée sous les ombrages. Ils ne gênent pas et sont soigneusement isolés.

Rien n'est plus amusant que de retrouver sous la claire lumière de l'Égypte cette part essentielle de la vieille Angleterre, celle du jeu, aussi régulièrement plantée, aussi méticuleusement élaguée qu'à Oxford, à Cambridge ou dans quelque autre coin de la campagne universitaire anglaise. Ici, pas un « native », pas un teint bistré; la clientèle levantine même n'y compte que de rares échantillons triés sur le volet.

Être du Sporting est un privilège furieusement envié. La diplomatie, quelques fidèles, quelques intimes, quelques hôtes de marque sont seuls admis. Les femmes ont planté là leur club. Jeunes gens et jeunes filles s'y ébattent dans les règles consacrées par l'usage. Ce qui se fait et ne se fait pas, ce qui se dit et ne se dit pas a ses lois strictes. Les enfreindre c'est risquer l'exclusion, du reste nul n'y songe. La discipline apprise dès les premiers pas, la forte empreinte de l'école ont dompté les plus rétifs. Le jeu participe toujours quelque peu d'un exercice religieux, il est grave, le self-control est sa première règle. Jamais l'émotion ne s'extériorise, ce serait un signe de vulgarité. Chacun et chacune s'exprime brièvement, à mi-voix, sans jamais se gêner pour les autres, mais sans empiéter sur leurs droits. Dans ces milieux réser-

vés aux jeunes gens de bonne éducation, les hommes sont doux et les femmes sont rudes. La politesse est une qualité toute masculine qui sied, du reste, fort bien à ces visages d'enfants, posés sur des carrures d'athlète. Ils ne parlent guère plus devant la table à thé que sur les poneys du polo. Le soleil rougit leur teint sans parvenir à le bronzer.

Ils ont laissé, au seuil du « Sporting », toutes leurs préoccupations militaires ou civiles. L'heure du jeu est sacrée et chacun va vers son délassement favori, toujours le même, avec la gravité qui convient. La coutume exige que, pour le plaisir comme pour le travail, chaque être sélectionné par une éducation de choix, se spécialise dès l'adolescence et jusqu'à la vieillesse incluse. Cette emprise de l'habitude évite toute déperdition d'énergie, toute usure inutile. Machinalement, le corps et l'esprit s'assouplissent à cette monotonie implacable. Cultive-t-elle l'ennui? C'est possible, mais elle permet de poursuivre indéfiniment l'effort, et l'ennui n'effraie pas l'Anglo-Saxon.

Que l'Égypte croule ou qu'elle se résigne, qui pourrait s'en apercevoir ici dans cette quiétude parfaite? Les couchers du soleil y sont délicieux, la fraîcheur légère du printemps éternel d'un hiver égyptien baigne les élus, et favorise leurs flâneries ou leurs jeux. Les grands fauteuils de jonc, le sable fin des allées étroites, les fleurs anglaises d'un vrai jardin anglais, s'harmonisent avec ces insulaires aux yeux bleus, au teint avivé par la brise et le soleil.

Vus ainsi chez eux, à leur aise, ils sont tout à leur avantage, car le sens de l'hospitalité convient à leur humeur, et les hommes surtout s'humanisent, mais quel est l'idéal recherché dans cet abri charmant? Oublier le pays qui n'est pas le sien, reconstituer une petite Angleterre avec ses règles étroites et ses préjugés, se retremper ainsi dans l'ambiance native et ne rien perdre de l'armature, grâce à laquelle, partout, l'Anglo-Saxon reste strictement lui-même, sans concéder à ce qui l'entoure une parcelle de son moi. Ceci, les gens de bonne race le font sans effort et sans morgue ; si leur intel-

ligence s'en trouve plus ou moins bien, leurs manières ne le trahissent pas, mais la classe moyenne qui, en Angleterre comme partout, joue aujourd'hui des coudes et s'impose, n'a pas la même dextérité.

Rien n'est plus frappant que de la voir jusque dans un cercle aussi fermé que le « Sporting » s'insinuer peu à peu, et grimper un par un les échelons sociaux. Si elle a les défauts de ses maîtres qu'elle copie servilement, elle n'en possède pas les qualités. En voyant de près cette seconde mouture des fonctionnaires britanniques et leurs familles, il est plus facile de comprendre pourquoi tout change dans l'Orient anglicisé. Chez ce parvenu créé par l'après-guerre, seule la raideur subsiste, mais ce qui faisait la résistance et la solidité de l'ancienne Angleterre s'effrite irrémédiablement.

L'Europe fléchit, l'Orient s'éveille. Sur ce thème aux développements sans fin, le ministre de France laissait, devant une tasse de thé courir sa pensée subtile et prudente, tout en regardant une partie de polo. Nous allions du Caire au Hedjaz, du Maroc à Angora, de Constantinople à Mossoul, de l'Inde et de l'Afghanistan à la Perse et au Caucase, admirant le flegme des joueurs, le vert des gazons, la sérénité des visages. Comme ici, par tout l'Empire, cinq heures marquait l'arrêt des obligations les plus urgentes. Rien ne pouvait troubler ce rythme. La poignée d'hommes qui dominait des millions d'êtres restait indifférente à leur douleur et à leur joie; elle ne tenait compte, dans une certaine mesure, que de leur colère. Cependant, la désaffection grondait partout; les mouvements orientaux finiraient tôt ou tard par se rejoindre et les erreurs accumulées par l'Empire britannique, au cours des trente dernières années, retomberaient de tout leur poids sur le prestige européen, si réduit par les complications de l'après-guerre.

Cependant, ce que les diplomates les plus avisés et les personnalités les plus en vue des colonies étrangères sont condamnés à ne jamais connaître c'est ce que le passant,

lui, si cela l'intéresse, peut saisir dès les premiers jours, jusque sur un terrain qui ne lui est pas familier.

Il vaut mieux ne rien savoir, donc être venu ainsi, préservé de tout parti pris, se promener librement, observer avec la fraîcheur d'esprit que provoque tout lieu nouveau, pour entrevoir le grand ensemble qui se dégage du détail quotidien et le domine. Où que ce soit, les cercles diplomatiques se relient entre eux par des conventions et des liens qui, peu à peu obscurcissent leur vision et puis, tout savoir, c'est souvent ne plus savoir. La vérité, cachée avec soin par les groupements pour lesquels la lutte est une question vitale, ne s'entrevoit guère que sous l'effet de l'intuition ou du hasard. Le plus souvent, ceux qui auraient intérêt à la connaître rejettent avec violence ce qui blesse leurs idées favorites. La plupart du temps, les hommes repoussent l'évidence et se tournent vers une conception fixée une fois pour toutes : la leur. C'est ainsi que les habitués du vieil Orient se montrent d'une inconcevable ignorance devant les événements présents. Ils nient ce qu'ils n'ont plus l'énergie d'envisager à nouveau.

L'Angleterre est le plus bel exemple d'un tel aveuglement. Toutes ses erreurs apparaissent ici : méconnaissance du sentiment national, grâce à son mépris inné des populations de l'Orient, utilisation intensive de l'élément anglo-levantin lié, par ses passions et par ses haines, à des vengeances individuelles et à sa clientèle; éternel complot avec des gens d'un autre âge, ceux qui n'ont pu s'assimiler le présent.

Tout cela mis en action par des procédés souvent puérils, parfois pires, si bien que, après avoir cent fois retrouvé les mêmes fautes, les mêmes abus, tout paraît possible et la réprobation est d'autant plus forte que l'admiration avait été plus grande, et l'illusion plus vive.

Pourquoi les procédés varieraient-ils, puisque les directives viennent de Londres, de ces bureaux dont l'esprit ne pourrait changer que sous le coup d'une catastrophe. Leur action se base sur les rivalités personnelles, et non sur les

réalités de l'heure. La confusion qui sévit par tout l'Orient soumis au contrôle britannique, provient du choc de ces rivalités, les désastres se succèdent sans rien enseigner.

Quant à la France, elle est patiente, très patiente, exagérément patiente, quoi qu'en disent les étrangers qui ne parviennent jamais à vraiment la connaître, parce qu'elle semble si aisée à déchiffrer et, patiemment, elle endure ce qu'elle ne peut modifier.

Le 24 décembre, le roi Fouad, toujours docile à la voix anglaise, déclarait officiellement que le Parlement égyptien était dissous. D'autre part, l'Angleterre annonçait son refus de soumettre le différend anglo-égyptien à la Société des Nations. Évidemment, n'était-il pas plus simple d'agir directement? A quoi bon un intermédiaire même sympathique et fortement influencé? Mr. Spencer disait à l'Égypte dans la *Westminster Gazette* : « Certes, je comprends que le patriote zélé souffre de voir son pays dans une situation qui fait le but des convoitises de l'Europe. Mais la faute en est à la nature, à la géographie. Et si l'Égyptien a, d'une part, de quoi se plaindre, il recueille, d'autre part, les avantages fort considérables que cette situation lui procure. Ces avantages se traduisent par une richesse et une prospérité sans pareilles. Le commencement et la fin de la politique égyptienne doit donc être une solution acceptable lui donnant son entière liberté intérieure et nous assurant les garanties dont ne peut se passer le salut de l'Empire. »

De tels mots qui, lus en Europe, paraissent si raisonnables, perdent leur sens sur place, en bordure de bataille. « Richesse, prospérité sans pareilles », cela est vite dit, mais sonnait faux lorsque, à trois pas du « Sporting », les troupes anglaises, l'artillerie de campagne, les tanks et les autos blindées balayaient de part en part les grandes voies du Caire, lorsque l'état de siège pesait sur l'Égypte avec toutes ses menaces. Quel est l'essor économique possible en pareille circonstance? N'était-il pas évident que la plupart des riches Égyptiens, sachant comment l'Angleterre paie ses frais d'oc-

cupation, mettaient leur fortune à l'abri? Le demi-million de livres sterling exigé de l'Égypte pour la mort du Sirdar, ne l'exonérait pas de nouvelles taxes arbitraires. Elle avait payé pendant la guerre, payé après, elle paierait toujours et le misérable état de ses villages et de ses villes indigènes n'évoquaient pas une « richesse et une prospérité sans pareilles ». Si le fellah, ce réaliste sentimental, se soulevait contre l'occupation étrangère, c'est qu'il avait pour celà mille raisons probantes.



L'un des plus frappants contrastes de l'Orient accoutumé au choc perpétuel des invasions, et aux débats interminables entre l'envahi et l'envahisseur, est de voir la vie de chaque jour continuer imperturbablement, quoi qu'il arrive. Les pauvres gens, qui ont si peu à perdre, parce qu'ils ne possèdent rien, ne peuvent s'offrir le luxe des flâneries inquiètes. Chaque jour impose ses mêmes exigences, aussi le vieux Caire est-il immuable. Mosquées et médressés, sont à demi dépouillés; souvent le squelette apparaît sous les revêtements arrachés, mais, telles que, elles témoignent encore d'un art charmant, affiné et parfois somptueux. Les petits métiers se serrent tout autour des sanctuaires islamiques, utilisant chaque anfractuosité, chaque angle des ruelles. Cette ville indigène surpeuplée à l'extrême est le domaine des artisans, ils pullulent dans un désordre apparent, sous lequel se découvre une organisation réelle. Cependant, que de misères dans ces vieux quartiers indifférents aux lois les plus élémentaires de l'hygiène.

Les porteurs d'eau chargés de la peau de bouc suintante, qui les transperce peu à peu, crient leur marchandise. Les Anglais n'ont jamais songé à établir les quelques canalisations indispensables à la vie d'une agglomération si dense, qu'il semble impossible qu'elle le soit davantage. L'air surchargé de poussière est irrespirable.

Qui pourrait parler ici de nonchalance orientale, de rêverie? Les petits artisans penchés sur leur établi travaillent intensément et de jour et de nuit, sous la chaleur torride des étés comme dans la fraîcheur exquise des merveilleux hivers. Ils se hâtent, sans trêve, pour payer l'usurier juif ou le collecteur de l'impôt. Ce n'est pas pour eux que le coton fleurit. Résignés, mais assombris, ils ont perdu la joie des temps faciles. Aucune haine ne les agite. L'étranger, même européen, circule parmi eux et gêne leur activité sans qu'aucun reproche ne leur échappe. Ils font place, tout simplement.

Dans les mosquées, les gardiens enturbannés remplissent consciencieusement leur office de guides, sans paraître offensés de l'habituelle rudesse du barbare d'Occident, toujours nerveux, toujours pressé. Leur courtoisie s'efforce de le contenter, et ce n'est certes pas pour les quelques piécettes qui leur seront données, mais parce qu'il s'agit de remplir le devoir sacré, le premier de tous, celui de contenter l'hôte si rude, si mal appris soit-il, car cet hôte, c'est Dieu qui l'envoie.

Dignes et calmes, les porteurs de turbans accomplissent méthodiquement leur fonction, et signalent au passage la marche branlante ou la pierre qui menace de se détacher du chapiteau d'une colonne. Au dehors, un groupe d'étudiants échelonnés sur l'escalier de marbre causent, en regardant sortir les touristes et cherchent sur leurs visages ce qu'ils viennent de ressentir, devant les merveilles de l'art arabe. Jamais un mot malsonnant, un geste de colère lorsque, sans le vouloir, l'étranger dérange un éventaire ou un établi, au moment même où les forces militaires anglaises viennent de tout mettre sens dessus dessous dans l'artère populeuse.

La patience orientale est, aux yeux de l'Occident, une vertu ou une faiblesse que rien ne peut altérer. Il oublie que la réplique aura son heure : fatalement, inéluctablement, elle sonnera. L'Orient sait attendre.

L'autobus populaire surchargé passe en trombe, creusant son sillon dans cette houle humaine; l'activité de la four-

milière cesse momentanément; elle s'éparpille dans les moindres coins et recoins des rues et des ruelles, et puis la vie reprend son cours. Quatre planches isolent les souffleurs de verre de la foule; leurs instruments primitifs n'ont pas changé depuis les Pharaons. Adroitement, ils façonnent les veilleuses bleues, rouges, jaunes ou blanches des grands lustres des mosquées, et se brûlent les yeux en fixant la barre de fer incandescente.

Partout des ruines merveilleuses sortent des débris informes. Richesse et pauvreté se coudoient sans aucune gêne. C'est encore l'Orient des *Mille et une Nuits*, appauvri, misérable, mais doré par la lumière, exalté par elle. La mule de l'important notable s'arrête devant le fakir accroupi, que rien ne distraira de son rêve. Çà et là, le khan (entrepôt commercial) de quelque négociant pénètre fort avant dans la ruche. Un homme se glisse silencieusement par la porte étroite. Encore les *Mille et une Nuits* et quelque riche marchand de Bagdad qui, incognito, s'introduit chez un parent. Dans la grande mosquée qui surgit, magnifique et froide, des masures informes et des échoppes, quelques étudiants suivent un cours libre de mathématiques. Ce sont des élèves d'El-Ahzar. Le vieil Islam évolue.

Plus un Européen; les derniers événements du Caire leur font craindre de s'égarer dans ces vieux quartiers musulmans. « Tout ce qu'il y a de plus dangereux », ont dit les Anglais. Le mot d'ordre est écouté. Les remparts de la citadelle marquent la limite de la vie. Au delà, de suite, le sable commence. Un vieux gardien, si vieux qu'il semble ne plus tenir à l'existence que par un fil ténu, attend sous l'immense porte, les deux étrangers que ses yeux perçants ont dès longtemps repérés. Il les accueille et leur fait gravir les degrés branlants d'un escalier sans fin, à demi détruit qui, étage par étage, conduit jusqu'au sommet des remparts. C'est tout un voyage, et non des plus faciles. D'anciens puits, d'anciennes oubliettes, mille embûches, animent le trajet. En arabe, le vieil hadji conte de longues histoires du temps

des Mamelouks, indiquant l'entrée des souterrains qui conduisaient au centre de la vieille ville.

Tout à coup apparaît une simple plaque de marbre, commémorant, dans le style sobre du temps, le passage de Bonaparte et celui des armées de la République. Elles avaient d'ici bombardé le Caire.

Encore quelques marches et c'est le sommet, dans l'embrasement subit du couchant. En quelques minutes brèves, le ciel devient un monde prodigieux, formé de nuées d'or et de feu. A l'horizon, des barres sombres, couleur d'encre, soulignent les amoncellements de métaux en fusion, de villes féeriques créées pour la folle prodigalité de ces quelques instants d'infini. A peine fixée, la vision s'anéantit dans une splendeur exaspérée; puis les roses, les bleus, les verts froids comme un voile mortuaire éteignent la lumière, et la nuit, l'admirable nuit d'Égypte, s'affirme et règne. En quelques secondes, un monde est né, a vécu.

Lentement, maladroitement, le vieil imam allumait sa lanterne pour la descente. Cela semblait durer toute une éternité, tandis que les étoiles éclairaient la citadelle et le Mokatam, seuls maîtres de la terre.

Les mille petites lumières de la ville indigène scintillaient irrégulièrement. Tout en bas, dans la grande cour, le tambour égyptien résonnait, scandant un chant arabe. Une centaine d'enfants coiffés du fez, fils de notables, évoluaient, au commandement bref du maître de gymnastique. Ce rythme étrange et puissant, ces exercices de culture physique, d'après les méthodes les plus modernes, n'était-ce pas toute l'adaptation si rapide de l'Orient a une formule civilisatrice qu'il finit toujours par modeler suivant son idéal si particulier?

Il y avait dissonnance, certes, mais les petits élèves enthousiasmés se grisaient de leur effort, et le tambour précipitait la cadence, pris de vertige devant la splendeur nocturne et la fierté de son rôle. C'était la grande séance des boys-scouts égyptiens.

CHAPITRE V

LES FEMMES ÉGYPTIENNES

Femmes entre les plus femmes, les Égyptiennes, qu'elles soient sœurs des Pharaons ou descendantes de Méhémet-Ali, qu'elles soient Coptes ou Musulmanes, ont toutes les passions de l'Égypte, tous ses instincts et toutes ses divinations.

Élevées en Europe ou dans leur pays natal, filles des grandes tentes bédouines ou des riches notables, possesseurs des champs de coton, dont la récolte vaut son poids d'or, elles possèdent le charme, la grâce, la vivacité d'esprit de leur sexe intensifiés encore par le climat d'Égypte et la violence de ses passions.

C'est qu'ici rien ne peut être quelconque, tout s'y amplifie étrangement. Les limites que l'Europe impose chez elle aux plus excessifs sont abolies. La merveilleuse lumière d'Égypte, les effluves du sol, la ligne parfaite du paysage, les hivers délicieux, les étés brûlants, le décor prodigieux des nuits, tout décuple les facultés et les sens. Il est impossible d'aimer, de haïr, de vivre enfin, là-bas, suivant les lois des pays nordiques.

L'exaltation de l'être se fait dans la douleur et dans la joie; il va constamment de l'une à l'autre. Plus le cadre est somptueux et paradisiaque, plus la sensibilité nerveuse s'avive. Qui a pu dire que l'Égyptien était amorphe et indifférent?

Chez les hommes, broyés par les affaires et leurs responsabilités, un peu d'anglicisation s'est faite. Ils se contrôlent et perdent ainsi de l'impulsivité, mais les femmes égyp-

tiennes, à demi émancipées, tout en bénéficiant encore de l'entière protection masculine, traversent une phase curieuse de leur évolution.

Elles peuvent tout oser, tout entreprendre, tout dire et tout penser. Elles n'ont pas encore de frein, mais elles ne sont plus prisonnières, et leurs intelligences toutes fraîches, toutes rieuses, enivrées des premières douceurs de la liberté, ne connaissent pas la fatigue des efforts continus.

Femmes-enfants débordantes d'idéal et de vie, possédées par l'illusion, si jeunes dans leur apostolat qu'elles n'admettent aucun obstacle, elles ont, avec leur foi de néophytes et leur dévouement irraisonné, édifié de toutes pièces le nationalisme égyptien, pareilles en cela, comme en bien d'autres traits, à leurs sœurs turques.

Turques et Égyptiennes ont créé par tout l'Orient méditerranéen la résistance contre laquelle est venue buter la force anglaise. Elle a mis longtemps à s'en apercevoir, lorsqu'elle a compris le danger, il était trop tard, et si les Anglais, après avoir été vaincus en Turquie, le seront peut-être en Égypte, ce sera certainement du fait de cette action féminine, parfois inconsistante, tout au moins en apparence, mais tenace de telle manière qu'elle brise tôt ou tard qui s'oppose à elle. Entre toutes les erreurs anglaises, la plus grave fut de méconnaître cette force secrète qui, dans chaque foyer, stimule les courages masculins, et enseigne aux enfants la haine de l'envahisseur.

Autrefois, sur le Bosphore, vers la fin du règne d'Abdul-Hamid, juin ramenait avec lui les princesses égyptiennes. Elles possédaient sur la côte d'Europe ou sur celle d'Asie les plus beaux yalis de ces temps somptueux. Jour et nuit, leurs caïques glissaient d'un palais à l'autre. Ils étaient célèbres par l'élégance des rameurs autant que par la beauté des jeunes femmes, légèrement voilées, et si joliment mises que le vieil Islam, alors vivace, s'en indignait à voix haute; elles allaient et venaient, vives comme des hirondelles, capricieuses comme le destin.

Pendant ces étés longs et magnifiques, elles étaient vraiment la joie et l'âme des harems turcs, et la terreur des pachas inquiets. Les idées subversives se glissaient dans leur sillage. Abdul-Hamid les craignait et les détestait également. C'est par elles que le mouvement dont il fut victime, se propagea en Turquie, et que les femmes turques d'alors se dirent désenchantées. Les princesses égyptiennes, déjà en contact étroit avec l'Europe, entraînées aux voyages, avaient une forte avance sur les autres femmes de l'Orient.

Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. En trente années de lutte ardente, les Turques ont brûlé les étapes; elles sont aujourd'hui les plus évoluées. Les Égyptiennes ne tarderont pas à les rejoindre, si ce n'est à les dépasser, car elles ont toujours pour elles le voisinage de l'Europe, et ce prestigieux champ d'expériences qu'est Le Caire, sillonné par l'Orient et l'Occident.

Il est vrai que les Anglais font tout pour isoler les femmes égyptiennes et que, n'ayant ni su ni voulu les conquérir, ils ont appris à les redouter. Une organisation spéciale veille sur le touriste dès son entrée en Égypte. Des équipes féminines recrutées dans les milieux occidentaux guettent l'Européen et surtout l'Américain des deux sexes. Il trouvera sur son chemin des femmes dévouées, adroits agents anglais, qui lui enseigneront ce qu'il faut faire et ne pas faire. Il apprendra ainsi quelles sanctions mondaines guettent l'étranger séduit par le charme des foyers égyptiens. Des histoires extraordinaires lui seront racontées, mais cette propagande spéciale finit par s'émousser assez vite, comme toutes les propagandes. Quelques curieux, quelques curieuses bravent la consigne et s'aventurent en zone interdite. Ils rapportent de ces explorations un vif enthousiasme pour l'« indigène », une vive indignation contre ses diffamateurs. Le contraste entre ce qui leur a été dit, et ce qu'ils ont vu ouvre leurs yeux sur d'autres vérités moins faciles à saisir au vol. Il arrive, ainsi, que « trop de zèle nuit. »

Mme Zagloul Pacha, leader discret du mouvement fémi-

nin, collaborait avec son mari d'après les quelques principes fort simples fixés par lui, entr'autres, l'union des éléments coptes et musulmans.

Sa douceur, sa grâce, ce charme que certaines femmes exercent inconsciemment, et dont cette inconscience même est l'incomparable force, lui donnaient la toute-puissance. « Son cœur est son génie », disait son mari. Ce mot si juste la définissait tout entière. Elle possède aussi la beauté sans laquelle il n'est pas, en Orient, de séduction parfaite. Sous la claire lumière de certains ciels, elle acquiert tout son prix.

Lorsque Zagloul Pacha fut déporté aux Seychelles, son exquise compagne tint sa place avec le tact parfait et le délicat doigté d'une vraie femme du monde. Dès qu'il fut rentré sous les acclamations de son peuple, elle s'effaça tout aussi simplement reprenant sa vraie tâche : l'apaisement des rivalités féminines.

En cette fin de décembre 1924, après quelques semaines passées au Mena-House, le maître unique de l'Égypte venait à peine de retrouver sa maison du Caire et ce jour-là, sa charmante femme recevait les notabilités féminines du Wafd. L'union tenait bon envers et contre les différences de religions et de classes.

Une princesse d'Égypte, proche parente du roi Fouad, venait d'entrer. Accoutumée par la fortune et la naissance à régner plus qu'à s'adapter, elle ne s'en était pas moins assise auprès d'une jeune femme copte d'assez simple origine. Souriante et affable, la princesse s'efforçait d'être à l'unisson de Mme Zagloul et de sa bonne grâce.

Les unes après les autres, jeunes filles et jeunes femmes arrivaient avec ce charme des Orientales et ces jolies formules de respect qui subsistent encore là-bas, malgré les idées nouvelles. Elles se groupaient à leur gré. Une fois chapeaux et voiles enlevés, il était vraiment impossible de reconnaître les musulmanes des chrétiennes. Même façon de traiter les mêmes préoccupations et, des deux parts, cette

solidarité venue de l'action en commun et d'une lutte publique si contraire à leurs vraies natures.

Il était difficile d'imaginer ces Orientales fines, sensibilisées à l'extrême, accoutumées à une protection qui écarte de leurs pieds délicats les pierres et les ronces du chemin, se mêlant aux foules, les haranguant à visage découvert comme venait de le faire Mme Zagloul Pacha, conduisant elles-mêmes le boycottage des marchandises anglaises, faisant enfin la rude besogne des meneurs révolutionnaires.

Elles-mêmes ne le comprenaient pas. Chaque fois, pour agir ainsi, il avait fallu l'excitation du danger et le coup de fouet du mépris britannique, autant que cette haine farouche qui naît au cœur des femmes lorsque le foyer est attaqué. Maris, pères, frères, avaient été déportés ou emprisonnés à plusieurs reprises. Elles étaient riches, mais leurs biens et leur sécurité dépendaient du bon plaisir de l'occupation.

A ce moment, déjà, leur venue chez le leader égyptien venait d'être signalée à la Résidence. La durée plus ou moins longue de leur visite serait notée et, quelques jours plus tard, leurs maris ou leurs pères en subiraient le contre-coup sous une forme toujours inattendue.

Elles le savaient, quand même elles étaient là. Soulevant légèrement un rideau de mousseline, Mme Zagloul Pacha montrait en souriant les agents secrets de l'Angleterre postés devant sa maison. Cela ne l'empêchait pas de recevoir en toute sérénité, sans négliger le joli cérémonial des intérieurs orientaux. Le contraste entre cette fragilité féminine et la puissance de son action était l'un des plus étranges, des plus impressionnants de cette Égypte, terre de tous les contrastes, de toutes les métamorphoses.

Le lendemain soir, la plupart de ces militantes dînaient à Guizeh dans la belle maison de..., dame turque de Constantinople installée au Caire, femme du vieux régime, conquise aux idées nouvelles, presque contre son gré, par le simple effet de ce qu'elle avait observé.

Veuve et en possession d'une grosse fortune gagnée par son mari dans le coton égyptien, elle la mettait tout entière au service de la cause nationale, lui donnant également son courage et son intelligence. Elle avait accompli de véritables prouesses, aux heures des grands combats menés par les femmes. Son auto criblée de balles, pendant qu'elle brandissait l'étendard nationaliste, était restée quand même au premier rang des manifestants. Qui l'eût dit ce soir, en la voyant recevoir, avec une grâce toute mondaine, ses invités de marque.

L'une après l'autre, les voitures pénétraient dans le grand jardin mystérieux, touffu, chargé d'arbres immenses et de buissons odorants. Sous le clair de lune, les fleurs pourpres des massifs éblouissaient comme elles l'auraient fait au soleil. Des domestiques de confiance veillaient aux portes. Silencieusement, glissant sur le sable rouge, équipages et autos faisaient halte devant l'escalier de marbre, et dans le hall très vaste, ce patio de toutes les demeures de l'Orient, la maîtresse de maison entourée de sa famille, de ses suivantes, accueillait ses hôtes.

La nuit de décembre tiède et lumineuse s'insinuait à l'intérieur de la maison, avec ses effluves pénétrants et le cri des oiseaux nocturnes. L'humidité légère des jardins montait de tous côtés. Dans le grand salon, un brasier de sarments de vigne pétillait, éclairant des épaules frileuses. Filles ou jeunes femmes, en toilette du soir, causaient et riaient.

Les meubles étaient ceux des vieux yalis du Bosphore, de lourdes soies brochées aux tons pâles recouvraient les fenêtres. Il émanait de ce cadre archaïque et délicieux, un confort tout spécial, celui de l'ancienne vie orientale, avec son luxe ingénieusement conçu pour tous les menus délassements des heures lentes, mais douces. C'est bien à l'Orient que les Anglais ont pris le sens du home, afin d'en faire un paradis de l'oubli, au seuil duquel, les ennuis de l'existence se volatilisent instantanément.

Cependant, ce n'étaient certes pas les louanges de l'Angleterre que célébraient ce soir-là, après un vrai dîner turc, aux mets savoureux et délicats, de très jeunes et jolies femmes dans leurs discussions passionnées. Les teints légèrement bistrés s'animaient, les grands yeux s'élargissaient. Tous les conseils d'apaisement ne faisaient qu'exalter les révoltes.

Rien n'est plus terrible, plus implacable, que les haines de femmes en Orient. Elles ne connaissent ni frein ni notion des responsabilités. Les entraves des affaires, les nécessités politiques, ces entraves masculines, tout cela, pour elles, ce sont des mots vains, pareils à ceux que l'on dit aux enfants, pour calmer de brèves colères. Accoutumées encore à la vie facile, elles renoncent, sans peine, à ce dont elles ne connaissent pas le prix et puis, pour elles, un idéal ne saurait admettre aucune atténuation. Elles sont entières dans leurs idées et leurs passions. La violence de ce sentiment féminin est pour l'occupation anglaise le danger quotidien.

« Nous leur rendons mépris pour mépris, haine pour haine », disait la plus jolie, la plus jeune, que son mari s'efforçait en vain d'apaiser, puis se tournant vers lui avec vivacité, elle lui reprochait son peu d'énergie : « Pourquoi pactiser avec un adversaire résolu à nous détruire? Négocier avec lui, c'est se mettre à sa merci. Combien de fois lui laisserons-nous jouer ce jeu éternel? »

Une autre reprenait avec gravité : « Ils ont pris prétexte de l'assassinat du Sirdar, cet étrange assassinat dont les vrais coupables ne sont pas dans notre camp, pour nous enlever le Soudan et l'eau du Nil. L'Europe n'a pas protesté. Elle doit vraiment être bien malade pour opposer une telle inertie aux événements de l'Orient. Si nous l'avions voulu, ces jours derniers, le Soudan devenait le tombeau des Anglais qui sont censés le gouverner. Un ordre aurait suffi. S'il ne fut pas donné, c'est que les Égyptiens veulent triompher par le droit et non par la violence. Quels que soient les efforts tentés pour compromettre les Européens qui se trouvent en

Égypte et les solidariser ainsi étroitement avec l'Angleterre, nous continuerons à démontrer que nous sommes heureux d'accueillir les étrangers de toutes nationalités, même anglaise, lorsqu'ils n'interviendront pas dans nos affaires privées. »

« Le Comité Saadiste » des dames était largement représenté dans cette maison protégée par toute une équipe de serviteurs fidèles. Femmes turques, égyptiennes ou coptes, filles de grands cheiks, princesses d'Égypte faisaient effort pour oublier les dissentiments religieux et les querelles de race. Après avoir longuement parlé de la cause égyptienne, il était question de la Turquie, du mouvement national turc, et, naturellement, de Moustapha Kémal aussi populaire en Égypte qu'en Anatolie.

Il avait déjà sa légende; elle continuait celle d'Antar. Il était facile de voir comment elle allait se fixer dans l'imagination orientale, en quelques traits simplifiés, élargis, plus vrais encore que la réalité, car ils deviennent la synthèse parfaite de ce que l'humanité, à certains moments, peut attendre d'un homme. Certainement, pour ceux qu'exaltent ainsi de jeunes imaginations, il ne doit pas y avoir d'encens plus doux à respirer que celui de ces hommages lointains, dont l'écho assourdi leur parvient presque toujours.

C'est en pénétrant, par hasard, dans l'intimité de l'Orient que l'on saisit le mieux la portée du mouvement turc et son influence toujours croissante sur l'évolution politique des pays islamiques.

Cependant, l'Angleterre s'obstine à imposer ses créatures, lorsqu'elle sait que tout homme choisi par elle, est désigné ainsi à la vindicte de l'Islam. Londres feint d'ignorer ce qui le gêne. Quant à Paris, tout cela s'y confond avec la multitude des notions imprécises dominées par des réalités plus pressantes. C'est aux conférences de Lausanne que le fléchissement de notre politique en Orient s'est affirmé. Depuis, la France cesse de réagir, sur ses anciens terrains d'influence. Les nationalismes orientaux en deviennent plus

âpres, plus irritables. Ils se détournent de leurs notions premières prises dans nos livres et notre tradition. La grande force d'équilibre du rayonnement français étant momentanément affaiblie, les nouvelles formules de l'Orient ne seront pas ce qu'elles auraient été si nous avions participé plus intimement à l'initiation politique des groupements nouveaux. La première victime de notre diminution d'influence sera l'Angleterre, elle-même, ses organismes coloniaux le comprendront trop tard.

Malgré tout, malgré les émotions de la lutte et l'attente anxieuse, les jeunes femmes de l'Orient gardent la fraîcheur de l'enfance devant les joies imprévues qui viennent rompre l'austérité de la vie. Cette nuit-là, nuit de pleine lune, ayant abandonné leur auto devant les Pyramides, quelques-unes d'entre elles, enchantées de l'escapade, allaient vers le Sphinx bravement, courageusement. Leurs tout petits pieds, chaussés d'une apparence de souliers, affrontaient les pierres tranchantes semées dans le sable aux grains lourds et perfides. Elles riaient de souffrir un peu. L'âpre vent du désert aveuglait, et pourtant ces yeux d'Égypte s'ouvraient avidement devant le paysage étrange qui ne rassasie jamais.

Dans la nuit scintillante et glacée se mouvaient des ondes lumineuses, les unes se déversaient du ciel, toutes bleues, noyant la clarté lunaire, d'autres s'élevaient du sol. Celles-là étaient d'un or éclatant, semblable à celui des bijoux de Dahchour, et les deux faisceaux lumineux finissaient par se joindre dans un éblouissement que le regard soutenait avec effort.

Sous l'effet de cette lumière nocturne les pyramides s'idéalisaient magnifiquement. Un rayon de lune touchait le front du Sphinx.

L'Égypte est le royaume de la nuit. Elle enrichit à l'infini les simples lignes de ces paysages où se confondent sans cesse la mort et la vie. Des détails charmants, que le jour noie de son éclat trop vif, ressortent sous la clarté nocturne avec une précision délicate.

Tout s'avive, tout s'éveille dans un frémissement continu, dans un renouvellement incessant. A peine la vision s'est-elle fixée qu'elle va disparaître, car tout se meut avec une rapidité qui donne le vertige, dans ce ciel surpeuplé d'étoiles. La gravitation des mondes devient perceptible dans une atmosphère si fluide, si sèche que le mot « terrestre » perd ici tout son sens. Cela, c'est la séduction de l'Égypte, celle qui se fixe à jamais dans le souvenir, avec toute l'intensité du scintillement venu de l'invisible.

Les longues et fines silhouettes arabes se détachaient sur le clair obscur. Les Bédouins, sortis d'un campement tout proche, regardaient et méditaient. Les drogmans du village des Pyramides glissaient doucement sur le sable et se rapprochaient lentement. Quel silence! Les voix claires des jeunes femmes ne résonnaient plus, la magie de la nuit opérait, mais des officiers anglais en civil venaient d'apparaître. La région était surveillée et l'ombre descendait sur les jolis visages aux profils aigus. Les grands yeux sombres s'éteignaient, la hantise habituelle s'imposait de nouveau.

Saisies devant cette apparition soudaine, par un geste tout instinctif, les promeneuses s'enfuyaient vers les propylées de Khêphren et disparaissaient dans les profondeurs du sanctuaire. « Vous voyez, disaient-elles, même ici nous ne sommes pas chez nous. Ils sont toujours là, toujours ils observent; nos gestes les plus simples ne sont plus à nous. Ils prennent notre voix, notre air, notre lumière. Rentrons. »

Lassées tout à coup, elles gravissaient péniblement la colline de sable, serrées les unes contre les autres, et toutes surprises de sentir les pierres qui blessaient leurs pieds délicats. Les jeunes officiers anglais regardaient cette scène, ils semblaient gênés devant une aversion qu'ils ne pouvaient tenter de dissiper. Venant de ces femmes élégantes et belles, si dignes dans leur réprobation muette, elle leur était visiblement pénible.

Dans la nuit claire, une mince ligne d'un vert éclatant apparaissait toute proche, c'était l'oasis du village des Py-

ramides. Le glapissement des chiens à demi-sauvages s'élevait offensant le silence.

Auprès des tombes des géants, le kiosque minuscule du roi Fouad semblait une image frappante du présent. Drogmans et Bédouins, drapés dans leurs gandourahs et leurs burnous, causaient à voix basse, assis sur le sable, sans paraître songer qu'il était deux heures du matin, l'œil aussi vif qu'au réveil, indifférents, en apparence, à la nervosité visible des officiers anglais.

Comment venir à bout de l'hostilité latente de toute une population, lorsque la méfiance s'étend du haut en bas de l'échelle sociale, et que le grain de sable est délicatement posé dans chaque rouage de l'organisme étranger? Il y a des situations irrémédiables, parce qu'elles sont le résultat d'erreurs lentement accumulées. L'Orient est patient, formé de masses longues à s'émouvoir, mais, une fois l'impulsion donnée, rien ne l'arrête. Une force aveugle se dégage de ces foules ignorantes, instinctives et intuitives, comme les femmes qui en sont l'élément agissant.

Pour elles, que ce soient de simples villageoises ou les plus évoluées des filles de haute classe, les arguties du droit ne comptent pas. Un sentiment irraisonné de ce qui est juste et injuste les mène et s'allie curieusement au culte du foyer. Souvent, leur illogisme les guide plus sûrement que la prudence masculine. En regardant la lutte présente, il est facile d'imaginer comment l'Égypte se dégagea toujours de l'emprise étrangère, et de comprendre pourquoi le conquérant ne peut s'y implanter solidement.

Peut-être, jadis, les aïeules des Égyptiennes d'aujourd'hui soumises à la domination persanne, écrivaient-elles à Artaxerxès les lettres ouvertes que leurs descendantes adressent à l'Angleterre. Les arguments doivent être pareils et l'ironie aussi.

C'est l'Angleterre qui est censée parler : « Quelle curieuse chose que ces « natives » ne soient jamais satisfaits. Je leur ai donné cependant des écoles avec des règlements précis.

Ils y reçoivent une instruction limitée, juste de quoi leur suffire. Ces gens ne sont que des outils créés pour les emplois inférieurs, mais leur pays, quelle merveille! Quelle terre de rêve et de profits! Imaginez ces « gypsies » au teint cuivré exigeant leur indépendance. Imaginez-les, gouvernant ici, eux qui ne peuvent se tenir debout sans appui. J'écraserai leur révolte. Leur nationalisme n'existe pas. Une main de fer, voilà ce qu'il leur faut. »

L'auteur de ces lignes est une jeune Égyptienne. Vingt-cinq ans, un mari prudent et sage, des enfants, de la fortune, elle a tout ce qu'il faut pour vivre sans souci, mais la voici au plein de la mêlée. Elle attaque, elle forme des recrues, elle harcèle les autorités anglaises, organise des meetings, se multiplie et riposte dans l'anglais le plus pur aux démentis qui lui sont donnés. Ne va-t-elle pas aller en Amérique pour y répandre, suivant les méthodes apprises à l'école américaine, la thèse du nationalisme égyptien?

Son mari paiera les amendes, mais elle continuera son action avec cet acharnement des femmes que tient une idée, et la terrible amertume des êtres jeunes devant l'injustice qui les a frappés.

Les arguments apportés d'Europe sont pauvres devant de tels enthousiasmes et comment insister? Que sont les conventions diplomatiques, les nécessités du moment auprès de ces exaltations? Il semble que les femmes orientales, si longtemps privées de toute vie extérieure, aient une grande revanche à prendre sur le passé. Tant d'efforts assez incohérents les développent rapidement. Les hommes laissent faire. En Égypte, cet éveil n'a pas encore sérieusement modifié l'ancien statut familial.

Ce n'est pas contre l'autorité du mari ou du père que se fait cette mise au point qui gagne tout l'Orient musulman.

Les Anglais, par leur mépris du « native » et de sa vie intime, par la méconnaissance volontaire de ce qui n'est pas eux, ont précipité les événements. Si leurs femmes, au lieu de s'abstraire de ce qui les entoure, avaient eu quelque cu-

riosité pour ce monde inconnu, il aurait été possible de s'entendre. Aujourd'hui, le malentendu s'aggrave de tout ce qui pouvait, hier encore, l'apaiser. L'ignorance est souvent dans le camp britannique. Le mot de la femme d'un haut fonctionnaire de la Résidence croyant plaire à une jeune Copte, en l'informant que son petit garçon priait chaque jour pour l'anéantissement des Musulmans, venait de faire rapidement le tour du Caire égyptien.

« Nous sommes donc des parias? » disaient, les larmes aux yeux, d'élégantes Égyptiennes qui rentraient d'Europe toutes désolées de se trouver à l'index des colonies étrangères.

Grâce à nos écoles, au dévouement des religieuses françaises, l'élite des Égyptiennes coptes et musulmanes est de formation toute française. Il en est de même pour les Turques d'Égypte, si fidèles à leurs deux pays et si passionnément égyptiennes. C'est par nos écoles religieuses, et par l'École de Droit, que nous conservons encore en Égypte notre prédominance intellectuelle. Elle est incontestée. La concurrence tentée par l'école américaine est jusqu'ici toute superficielle. Parler français, avec élégance est, dans le proche Orient, le signe d'une éducation raffinée.

L'Anglais reste la langue des affaires anglaises, rien de plus. Lorsque, le 20 novembre 1924, le maréchal Allenby lut en anglais à Zagloul Pacha les clauses de l'ultimatum britannique qui ouvraient une nouvelle phase de la question d'Égypte, il lui fit remettre sur-le-champ une copie en français, seconde langue du Proche-Orient, et rien ne marqua plus nettement l'étrange situation de l'occupation britannique.

Elle n'a même pas implanté son langage, comment aurait-elle implanté ses idées?

Dans tout cet Orient méditerranéen, l'Égypte paraît la plus orientale et la plus frondeuse des possessions britanniques. Elle a, depuis des milliers d'années, préservé tous les traits de son peuple enfant, vieux comme le monde, et doué comme lui d'un renouvellement éternel. Un rien

l'apaise, un mot, un sourire le pacifient, mais il a pour observer ses maîtres et les combattre le prodigieux instinct que nos civilisations émoussent. Pour lui, le fait ne compte pas, seule l'idée l'enchante. Le réalisme anglo-saxon se heurte à ces imaginations plastiques. Elles se rient de ses colères et guettent ses défaillances.

Qu'y a-t-il de plus opposé au rationalisme — conception pour pays froids — que cette vie débordante des terres du soleil? En Égypte, plus qu'ailleurs, la magnifique synthèse de l'Orient s'opère en quelques traits dépouillés de toute surcharge, un paysage allégé, immatérialisé, l'oasis élégante et fine comme une silhouette égyptienne, tout auprès le désert, varié à l'infini, royaume de la lumière, vaste comme l'océan, mystérieux comme lui, comme lui séduisant et perfide.

Le contraste perpétuel des cultures et de ces sables que l'imagination humaine peuple de mirages qui surpassent toutes les réalités, est un incessant enchantement. Pour comprendre l'Oriental, son mysticisme latent, son dégoût de nos égoïsmes, il faut avoir vécu cette vie si particulière avec ses aspirations brèves, ses longs engourdissements et ses réveils magnifiques.

Certes, l'homme est loin d'y être parfait, mais, tel que, il se crée un bonheur à son image. Après avoir cru que les gens d'Occident lui apporteraient une formule meilleure, il se tourne à nouveau vers ses origines. Ce sentiment des humbles, les privilégiés le partagent.

Un déjeuner venait de grouper ce que l'on pourrait appeler : l'état-major des dames égyptiennes. Avec son tact charmant, Mme Saad Pacha, si jeune sous ses cheveux argentés qui avivaient encore un admirable teint de Circassienne, cherchait à s'effacer en faisant parler ses compagnes.

Tous les éléments féminins du combat se retrouvaient ici, jusqu'à deux Françaises, une Américaine et une Turque devenues par leur mariage plus ardemment Égyptiennes encore que les femmes d'Égypte. La causerie était intime, con-

fiante, sans aucune gêne, tour à tour chacune s'exprimait, et il ressortait de cette liberté d'allures et de paroles une grande énergie, beaucoup de modération, un solide bon sens ainsi qu'une notion très précise de la situation.

D'un tel entretien les Anglais auraient eu tout à apprendre, mais ils étaient certainement les derniers à penser qu'autant de sérieux uni à un jugement si sûr se trouvât si près de leurs postes d'écoute.

CHAPITRE VI

LES DEUX CAMPS AUX PRISES

En février 1925, la situation égyptienne se présentait ainsi :

Au Caire, à la Résidence, fonctionnait encore l'équipe usée qui portait vis-à-vis de Londres, le poids des erreurs commises.

Mr. Nevil Henderson, le dernier envoyé du Foreign Office, l'un de ses agents les plus brillants, était, depuis six semaines, le curateur d'une liquidation difficile. Il avait pour mission de sauver le prestige si durement atteint et s'en tirerait avec sa dextérité habituelle. Les bureaux de Londres rappelleraient les grands et petits coupables de l'imbroglio égyptien. Le premier frappé serait un Anglo-Levantin de marque, celui auquel l'opinion égyptienne attribuait la série noire des trois dernières années.

Une plus haute tête était visée, celle de Lord Allenby, Londres hésitait encore devant le sacrifice. Le maréchal avait de forts appuis soit à la Cour, soit dans les bureaux de la métropole. La lutte serait vive, huit fois, dix fois il l'emporterait avant de succomber. Ces péripéties trahiraient l'âpreté des querelles entre les différents organismes coloniaux et la violence de leurs luttes.

Les réputations acquises résistent longtemps aux effets de leurs errements. Pour beaucoup de gens encore, l'Angleterre gardait la maîtrise incontestée d'une belle formule coloniale lorsque, depuis longtemps déjà, elle subissait et ne dirigeait plus. Si l'attentat dont Sir Lee Stack venait d'être victime soulevait des suspicions difficiles à exprimer,

c'est qu'il se trouvait alors, autour de la Résidence, des hommes capables de tout envisager pour sortir leur pays d'une impasse.

La vérité serait-elle connue? Déjà le monde musulman travaillait à la découvrir. Les cercles orientaux de Rome disaient connaître le «Moustapha Saguir» qui remplaçait l'Hindou pendu à Angora en 1922. L'Angleterre a toujours pour l'accomplissement de ses besognes délicates un homme semblable à celui-là. Un sens réaliste, si curieusement allié au romantisme le plus aigu, lui vaut ce culte de l'agent mystérieux et du sombre complot. Cette fois, après avoir vivement poussé leurs avantages, les Anglais hésitaient. De nouveau, ils ménageaient, dans une certaine mesure, le Wafd, qu'ils ne parvenaient pas à détruire. Pourquoi, bien que l'état de siège, non avoué, régnât dans toute sa rigueur, n'allaient-ils pas jusqu'au terme de l'action engagée? La résistance égyptienne était-elle donc plus puissante que le Wafd lui-même ne voulait en convenir?

Cependant, malgré le sentiment très net du danger, l'Angleterre continuait à traiter ses difficultés égyptiennes comme une partie de polo, vivant au jour le jour en pays hostile, toujours prête à évacuer, mais n'y songeant que le moins possible, s'amusant à traquer l'Égyptien des hautes classes comme elle aurait conduit une chasse au renard.

Toute à ce combat quotidien, malgré la fertilité du sol, l'Égypte retournait à la vie primitive; routes, agglomérations urbaines et rurales tombaient en pleine régression. La petite industrie qui les faisait vivre, les filatures de coton venaient d'être délibérément ruinées par la puissance occupante. Un droit prohibitif frappait les cotonnades dont Manchester n'était pas le lieu d'origine.

Devant de tels faits, le Wafd n'avait aucune peine à persuader au fellah que tous ses malheurs lui venaient de l'occupation britannique.

En février 1925, celle-ci reprenait son allure de « veille d'évacuation ». Elle recommençait à camper sans vergogne,

entravant avec soin tout effort de relèvement et ne permettant au villageois que la culture stricte de son champ.

L'Angleterre opposait de plus en plus durement une indifférence voulue à ce qui concernait l'artisan et le fellah, aussi bien que l'Égyptien des hautes classes. Elle concentrait visiblement ses efforts sur le Soudan, et, bien que celui-ci fût garanti par une triple barrière de tout contact avec le centre des mécontentements, de fâcheuses rumeurs voyageaient entre Khartoum et Le Caire. Les Soudanais ne se bornaient pas à la résistance passive; ils harcelaient les forces britanniques.

Le 25 janvier 1925, lorsque Lady Geoffrey Archer, femme du nouveau Sirdar, embarqua à l'improviste sur la *Cordilière*, à dix heures du soir, en rade d'Alexandrie, le bruit courait que son mari venait d'échapper à la mort et que la situation au Soudan devenait tout à fait critique.

Tenir par la force pure et simple, en les maintenant strictement séparés, l'Égypte et le Soudan, deux pays agricoles qui ne peuvent vivre sans échanger leurs produits, cela paraissait, après une expérience de quelques semaines, impossible et absurde.

Peu après, les élections démontreraient l'impossibilité de gouverner l'Égypte contre les Égyptiens. Il devenait de moins en moins facile de vaincre les résistances narquoises de ces douze millions d'hommes, mais l'Angleterre ne parle pas de ce qui la blesse. Elle feint d'ignorer les attaques, et oppose une complète ignorance aux sentiments qui lui sont hostiles lorsque, en réalité, sa mémoire est implacable. La consigne du silence était strictement observée.

Quant aux nationalistes égyptiens, loin d'exagérer leurs moyens d'action, ils les cachent de leur mieux. « Nous ne comptons que sur nous-mêmes », c'est le mot souvent redit.

Par tout l'Orient, la question des indépendances a deux faces, l'une extérieure, l'autre intérieure. A l'extérieur, il s'agit souvent de s'entendre avec les partis d'avant-garde et non avec les partis modérés, favorables à l'Angleterre.

A l'intérieur, le mot d'ordre est de préserver les populations de toute contamination communiste.

Cette double tactique, c'est toute la difficulté, plus qu'ailleurs en Égypte, pays essentiellement vulnérable. Les Égyptiens comptent extraire un jour du Soudan l'indispensable appoint militaire. Sans le Soudan, ils ne sont rien, car l'Égypte isolée du Soudan n'est plus qu'une création toute artificielle. Quelques années de paix relative ont doublé le chiffre de la population. Encore six ou sept années pareilles, et il passera de douze à quatorze millions. Alors le fellah devra émigrer. Le Soudan dépeuplé sera le débouché normal; l'Égyptien s'y retrouvera chez lui. Sans le Soudan, prolongement naturel de l'Égypte, elle est assurée de dépérir rapidement.

Les Égyptiens y pensent à tout instant. Leur lutte a pour enjeu le Soudan autant que l'Égypte elle-même. L'infiltration égyptienne au Soudan, est l'une des activités les plus intensives du Wafd. Il s'en défend d'autant mieux qu'il y attache plus d'importance.

En observant longuement, sur place, les armes respectives des deux adversaires, la lutte semble infiniment moins inégale qu'au premier regard.

Du côté anglais, la force, le matériel de guerre, la technique occidentale, mais aussi l'absence d'un but précis, l'incompréhension, l'épuisement rapide, effet du climat.

L'Égyptien, lui, Musulman ou Copte est l'homme du sol. Il a peu de nerfs dans son état normal, peu de réactions superflues. Lorsque la nécessité l'y oblige, il travaille en toutes saisons. C'est un excellent artisan, un agriculteur adroit, un fonctionnaire intelligent très discipliné.

Évidemment, considérés du point de vue occidental, coutumes, idées, buts sont très différents des nôtres. La façon de gouverner d'un Zagloul surprend comme celle de tous les chefs orientaux, mais leurs populations respectives n'envisagent pas la question sous le même angle. Elles s'accommodent parfaitement de ces hommes dont tout les rappro-

che et qui trouvent au moment voulu le geste qui entraîne. Enfin, ils ne sont pas l' « étranger ».

La plupart des Égyptiens détestent aussi cordialement les pachas d'origine turque, cette aristocratie de la conquête, que les Anglais eux-mêmes. « L'Égypte aux Égyptiens » est un terme aussi précis que « la Turquie aux Turcs ». Le nationalisme, l'idée de patrie prennent forme, avec le désir de posséder sa terre et de vivre à l'orientale sans subir la règle de l'Européen. Le coup d'œil du fellah ou du bédouin, juché sur son chameau, au passage d'une caravane de touristes, marque bien cet état d'esprit. Tant pis si les profits diminuent, les drogmans eux-mêmes vous en informent.

Tout Oriental porte aujourd'hui en lui la certitude de valoir l'homme de l'Occident. Tous cherchent à acquérir la technique occidentale, mais n'en acceptent les idées et les coutumes que partiellement, et sous bénéfice d'un incessant inventaire.

Partout le désir est de limiter, dans toute la mesure du possible, le nombre des étrangers. Sur tous ces sujets dangereux, il faut des circonstances bien particulières pour qu'un Égyptien parle quelque peu ouvertement à qui n'est pas de son clan. Encore n'ira-t-il pas très avant dans la voie des confidences. Cette réserve est l'une des forces de l'Orient.

L'Angleterre, en Égypte, est encerclée de toutes parts, épiée, contrecarrée. Lorsqu'elle donne un coup de poing dans la fourmilière, tout rentre dans le rang pour quelques jours ou quelques semaines, et puis la résistance reprend. L'Européen s'use vite dans cette lutte sans terme et sans gloire. L'indigène, lui, ne se lasse pas. Le temps et l'échec comptent peu. Son imagination se grise de la beauté d'une entreprise téméraire et s'en alimente.

L'Angleterre a souvent envisagé l'évacuation de l'Égypte, jamais celle du Soudan.

En Égypte, que resterait-il de son règne? Peu de chose en réalité. Sa trace se perdrait plus vite et plus sûrement que

celle des dominations qui la précédèrent. Les sables du désert l'effaceraient sans aucune peine. C'est qu'elle n'a vraiment rien mis d'elle-même dans son œuvre égyptienne, si ce n'est le perfectionnement intensif du vieux système des irrigations, devenu ainsi un organisme compliqué, délicat, infiniment fragile.

L'esprit de caste anglais a déterminé l'expansion de l'esprit démocratique en Orient. Le Wafd choie le peuple des petits fonctionnaires et le fellah. Par le télégraphe et le téléphone, il envoie ses ordres en langage convenu jusque dans les villages les plus éloignés. Des agents secrets les transmettent ensuite jusqu'aux premières agglomérations bédouines. De là, directives et nouvelles feront leur route vers des régions moins accessibles, comme le firent autrefois les courriers des Pharaons. L'idée orientale est autre aujourd'hui, mais l'esprit et les moyens d'action restent les mêmes, et c'est vraiment un bien curieux duel que ce combat anglo-égyptien sans commencement ni fin, sans logique apparente, du côté anglais tout au moins. Le fonctionnaire anglais réagit mal contre le danger caché, menace latente apparaissant toujours là où il s'y attend le moins.

Lorsque Mr. Nevil Henderson, envoyé par Londres, peu après l'assassinat du Sirdar, pour reprendre en mains les bureaux de la Résidence et clarifier leur grand désordre, choisit Ismaïl Sidky comme le premier de ses agents exécutifs, il ignorait peut-être encore — n'étant pas alors familiarisé avec les dessous de la question — à quel point ce collaborateur resterait, malgré tout, égyptien. Cependant, sur un terrain de toute importance, celui des élections, le nouvel élu servirait avec zèle les intérêts de la Résidence, par haine personnelle contre Zagloul Pacha.

A peine la trêve de fin d'année était-elle close que la lutte s'organisait et le régime de la loi martiale — toujours appliqué sans qu'il fût officiellement reconnu — favorisait de telle sorte le clan anglo-égyptien qu'il paraissait fou de mettre en doute son triomphe définitif.

La loi électorale totalement modifiée, les circonscriptions bouleversées sans aucune autre nécessité que de disperser les partisans de Zagloul — au mépris de toute considération géographique — les petits fonctionnaires attachés au Wafd mis à l'écart, les nouveaux subventionnés par la Résidence, les notables des villages obstinément fidèles au Wafd arrêtés, ce n'étaient là que quelques actes apparents. D'autres plus graves encore, allaient viser directement le parti populaire et se préparaient dans l'ombre.

Toute une campagne d'accusations et de menaces était menée contre le groupement nationaliste. Il y avait des défections; la force anglaise, la crainte des représailles impressionnaient les indécis ou les timides. Ils lâchaient pied.

Sidky Pacha parvenait à former un parti de l'Union, groupé autour du roi Fouad. Silencieusement le Wafd continuait son action patiente. Le peuple égyptien gardait une attitude prudente. Il observait, se taisait.

L'un des militants du Wafd, le plus fin, le plus audacieux, écrivait du Caire, le 6 mars 1925, en réponse à quelques questions et à quelques critiques qui venaient de lui être adressées de Paris :

« Un proverbe arabe, dont j'ai éprouvé la sagesse, assure qu'entre deux cœurs amis vont et viennent des messagers invisibles. Vos objections mêmes sont encourageantes, car elles témoignent de l'intérêt qu'on porte à la question. Qui objecte de bonne foi est disposé à comprendre. Et tout ce que nous demandons, c'est d'être compris. Le reste viendra en son temps.

« J'accueille toujours avec sympathie, vous le savez, les critiques raisonnables qui nous sont faites. Il y a eu des fautes commises, j'en conviens le premier; mais il resterait à savoir si, étant données les prémisses, la conclusion aurait pu être autre.

« Le Gouvernement saadiste était le prisonnier de son passé, le Gouvernement anglais celui de « ses intérêts vitaux ». D'un côté, indépendance, de l'autre, servitude.

« Fallait-il couper la poire en deux et nous contenter d'une demi-indépendance? Si l'opération est sage, on est toujours à temps pour la tenter, ... mais... que d'autres s'en chargent!

« C'est la lutte éternelle entre le bon sens établi et les aspirations rénovatrices. Et il est parfois sage de violenter la sagesse convenue pour établir un équilibre plus juste et plus stable.

« Restons intransigeants tant que dure la bataille; l'heure de la réconciliation amènera inévitablement des concessions. Mais cette heure-là n'a pas encore sonné, et elle n'est malheureusement pas près de sonner.

« Les Anglais ont un but bien défini : garder l'Égypte. Ils ont la force — ils voudraient avoir un titre. Tous les moyens leur sont bons pour nous arracher un accord. Tantôt ils se montrent aimables et conciliants, tantôt ils mobilisent leur grande flotte et font parader dans les rues du Caire leurs canons et leurs gaz asphyxiants. Tantôt ils nous persuadent qu'ils nous défendront contre les autres puissances méditerranéennes, et tantôt ils s'entendent avec ces mêmes puissances pour nous isoler et nous démontrer l'inanité de nos efforts.

« C'est pourquoi leur politique égyptienne, qui est fixe, semble désordonnée et incohérente. De notre côté, faibles comme nous sommes nous avons des périodes d'entêtement héroïque et des périodes de lassitude et de résignation. De part et d'autre, on est aux aguets et on est réduit à faire de la politique à la petite semaine.

« Évidemment, cela peut durer longtemps. Le tout est de se faire un allié du temps, en nourrissant le sentiment national, en redressant les caractères, en instruisant les masses... Programme de longue haleine et qui suppose une abnégation et une persévérance peu communes. Mais celui qui sème a hâte de récolter et les politiciens glaneurs sont toujours prêts à arracher le blé en herbe... La nature humaine est partout la même, hélas! Mais le Destin est le plus fort et l'Égypte ne peut faillir à sa destinée.

« L'évacuation totale amènera notre ruine économique, dites-vous. Comment nous protégerons-nous contre l'extérieur?

« Les objections sont sérieuses; leur gravité ne nous a pas échappé. Mais il sera facile d'y remédier pour peu qu'on nous y aide.

« Quant à la persuasion que les nationalismes orientaux se fédéralisent sous l'influence de Moscou, *actuellement* elle ne repose sur rien. Mais la chose n'a rien d'impossible dans un avenir plus ou moins proche et quand les différentes nationalités se seront rendu compte, ou auront été persuadées que c'est pour elles le seul moyen de salut.

« Qu'entendez-vous par « la question islamique »? Si c'est le califat, c'est d'un intérêt historique; personne ici ne s'en occupe activement, du moins pour le moment.

« Vous me demandez des nouvelles? Rien de bien saillant. L'enquête pour le meurtre du Sirdar se poursuit dans le plus grand mystère. Les Wafdistes arrêtés au début ont été relâchés, les uns après un mois, les autres après trois mois de prison. Ils ne savent pas encore de quoi on les accusait et pourquoi on les a incarcérés si longtemps.

« La campagne électorale se poursuit avec la volonté arrêtée d'obtenir une majorité anti-saadiste. Le Gouvernement use de corruption, de dol, de fraude et de violence. Tous les moyens lui sont bons; pour faire oublier une illégalité, il en commet aussitôt plusieurs autres. Et le pays résiste.

« Le résultat de la consultation ne fait de doute pour personne; le résultat qui sera *proclamé*, non plus. Il y aura une chambre gouvernementale et une opinion publique unanimement Zaglouliste. Dans un autre pays, les conséquences d'une pareille situation seraient faciles à prévoir. Ici, on ne sait pas!... »

Ce ton ferme et tranquille, cette sagesse patiente et assurée d'elle-même, c'était bien cette volonté inflexible, cachée sous les apparences les plus douces, que j'avais rencontrée

souvent dans l'intimité d'une belle et charmante maison du Caire.

Les vrais Orientaux parlent avec une modération parfaite de ce qui leur tient le plus à cœur. Il faut être une femme, là-bas, pour avoir ce cri d'allégresse poussé le 12 mars 1925 au soir, par la plus charmante des Égyptiennes, dès les premiers résultats de la bataille électorale : « Quel spectacle pour un cœur généreux. Dès 8 heures du soir, alors que les listes ont commencé à être connues, le peuple, qui jusque-là avait été haletant d'angoisse, a laissé déborder sa foi touchante, innocente.

« Dans le quartier de Saïda-Zeynab, la circonscription de Saad Pacha, on n'a pas dormi de la nuit et les pauvres demeures n'étaient que danses et chants ! Alors qu'au Palais, paraît-il, ce n'était qu'affolement et déception. »

Le 24 mars, le résultat des élections, faussé par les autorités britanniques, apparaissait dans son ensemble malgré leurs efforts au moment même où le roi Fouad ouvrait le nouveau Parlement. Sur son passage, la foule maintenue par les troupes britanniques venait de crier : « Vive Zagloul » à perdre haleine.

En vain le Roi, dès les premiers mots de son discours, exprima-t-il son horreur et « l'horreur de tous les Égyptiens » envers le crime commis sur le Sirdar, en vain fit-il appel à la modération des nouveaux élus, l'Assemblée lui répondit par une véritable déclaration de guerre, en nommant Zagloul Pacha président de la Chambre et deux zagloulistes, entre les plus ardents, vice-présidents.

Le Roi ordonna la dissolution immédiate. Le nouveau Parlement avait duré dix heures.

Les journaux officieux de la Résidence se bornèrent à enregistrer ce résultat sensationnel de la bataille électorale qui, depuis trois mois, absorbait toute l'Égypte. Aucun commentaire anglais ne souligna l'importance de la nouvelle défaite subie par les forces d'occupation, échec moral d'une incroyable portée.

Avoir donné le maximum de l'effort, avoir dépensé tant d'or pour en arriver à souligner de telle manière la puissance cachée de l'Égypte. C'était grave.

Pour la trentième fois tout au moins, le bruit du départ de Lord Allenby avait couru.

Le 5 mai 1925, un télégramme Reuter annonçait qu'à la veille du procès des dix individus accusés de l'assassinat du Sirdar Sir Lee Stack, des révélations sensationnelles venaient d'être faites par l'un des inculpés, Chéfi-Mansour. Elles visaient trois membres en vue du Wafd, notamment Barakat Pacha, ministre de l'Intérieur dans le cabinet Zagloul Pacha, et trésorier du comité central du Wafd.

Les audiences allaient se succéder dans une confusion si grande qu'il allait être impossible, à distance, d'en suivre les développements.

Lorsque, le 8 juin 1925, le jugement fut rendu, les condamnés protestèrent frénétiquement, comme si leurs aveux devaient avoir pour contre-partie un résultat tout autre et le tumulte devint tel qu'il fallut emmener les récalcitrants et suspendre l'audience. Elle fut reprise plus tard à huis clos.

Ces longs et fastidieux débats gardèrent le silence sur le point essentiel : qui avait armé ces jeunes gens?

A cela, un juriste français passionnément curieux de tout ce qui touche à l'Orient répondait par le parallèle suivant entre la mort de Sir Lee Stack et celle de Gordon :

« Le Sirdar Lee Stack allait partir en congé; il fut retenu inutilement au Caire pendant trois jours. Cette circonstance décida de son sort.

« Il est impossible de ne pas faire un rapprochement entre sa mort et celle de Gordon le 26 janvier 1885, à Khartoum, que Lord Wolesley s'apprêtait à délivrer avec une sage lenteur.

« Gordon s'y était enfermé le 18 février 1884.

« Pendant onze mois il avait clamé sa détresse. Il ne demandait pourtant que 200 hommes de troupes britanniques pour tenir. Sir Evelyn Baring les lui refusa obstinément...

Mais, il allait être secouru par un corps expéditionnaire de 20.000 hommes, dont l'avant-garde se présentait devant Khartoum le 28 janvier : Gordon avait été massacré deux jours auparavant.

« Lord Granville et Sir Evelyn Baring pouvaient dormir tranquilles.

« Certes, ils n'avaient pas fait tuer Gordon : ils l'avaient laissé tuer. Certes, les chefs anglais de la police égyptienne n'ont pas fait tuer le Sirdar : ils l'ont laissé tuer.

« Pauvres grands et loyaux soldats sacrifiés à la politique des diplomates ! Ceux-ci n'estiment-ils pas que les officiers servent surtout à être tués ? Ne sont-ils pas payés pour cela ? Voilà la grande tradition du Foreign Office.

« Alors comme aujourd'hui, la question du Soudan dominait la question d'Égypte. Les instructions données à Lord Wolesley disaient en effet ceci : « Quant au futur gouver-
« nement du Soudan et particulièrement indépendant de
« Khartoum, on voudrait le voir entièrement indépendant
« de l'Égypte en ce qui concerne les questions d'administra-
« tion intérieure. »

« La mort de Gordon était destinée à faire perdre le Soudan à l'Égypte. La mort de Lee Stack doit le transférer à l'Angleterre.

« Pour combien de temps ?... »

Que ce parallèle entre la mort de Stack Pacha et celle de Gordon ait pu être fait à Paris, en juin 1925, avant que le verdict de culpabilité des assassins du Sirdar fût connu, par un juriste de haute compétence et de froid jugement, cela ne démontre-t-il pas à quel point les actes de l'Angleterre en Égypte, depuis le 21 novembre 1924, semblaient curieusement incohérents.

L'exploitation intensive d'un attentat qui tombait si à point pour la cause britannique avait soulevé partout les pires suspicions. Cependant le procès dont la première phase seule venait d'être close, démontrait que le Sirdar était bien la victime de l'association secrète qui, depuis trois ans, ter-

rorisait l'occupation, en abattant l'un après l'autre ses plus brillants fonctionnaires.

« Mais, répliquait à cela le juriste français, cette association était connue des autorités anglaises : pourquoi l'ont-elles laissé subsister, sinon pour que l'ordre ne pût pas renaître en Égypte et pour que de nouveaux crimes fussent le prétexte de dures répressions ? »

CHAPITRE VII

L'ANGLETERRE EN ÉGYPTE ET AU SOUDAN

Lorsqu'il arrive d'entendre pour la première fois, au Caire, des Égyptiens déclarer que l'Égypte ne peut vivre sans le Soudan, ni le Soudan sans l'Égypte, cette affirmation semble un paradoxe. Le nouveau venu proteste, mais il s'apercevra que tout, en Égypte, se relie à la question de l'eau.

Tenir le Soudan, c'est tenir l'Égypte. Quoique, ethniquement, les deux pays soient si différents, cependant leur histoire, la loi des échanges, la langue et la religion les unissent. Jusqu'à la grande guerre, il était possible d'opposer les unes aux autres les rivalités de famille et de clans. Aujourd'hui, elles font place à ce fait dominant : l'impatience du joug étranger.

En Égypte, l'Angleterre ne sait plus comment détourner ce courant . Au Soudan, les difficultés sont égales, car elle y retrouve l'influence égyptienne.

Le réalisme britannique ne proteste jamais devant une partie perdue. Il la reprend ailleurs, voilà tout. C'est pourquoi, dès 1925, les organismes coloniaux qui ont pour tâche de recoller les précieux morceaux de l'Empire, voyant que l'entreprise égyptienne ne paie plus s'attelèrent à l'exploitation intensive du Soudan.

Les célèbres cotonniers de Manchester, y préparèrent l'exploitation de grand style du coton soudanais. Cette entreprise extraordinaire de hardiesse, avec ses barrages formidables et ses réservoirs d'eau les plus vastes du monde, est à la veille d'aboutir.

Le coton du Soudan doit prospérer aux dépens du coton

égyptien. Déjà le fellah saisit le sens de la menace, déjà l'eau nécessaire pour irriguer largement ses champs diminue jour et nuit; au temps des cultures, lui, son chameau, son buffle, son âne, sa vache, son bœuf et ses enfants, tournent la noria primitive qui, goutte à goutte, dispense l'eau, dans le grincement douloureux d'un effort incessant. Dès que ce chant du bois et des pots d'argile s'arrête, la famille s'émeut. La question de l'eau est la question vitale, et l'eau vient du Soudan.

La crue du Nil, la distribution régulière de son apport, le bon fonctionnement des mille artères du système des irrigations : voilà pour l'Égypte la question vitale. La clé de tous ces biens se trouve au Soudan et en Abyssinie. Depuis qu'elle occupe l'Égypte, l'Angleterre ne cesse d'y penser. Entre elle et le Wafd, l'enjeu de la lutte est le Soudan égyptien ou Soudan oriental.

Quatre fois et demie plus grand que la France, ce vaste territoire comprend la presque totalité du bassin supérieur du Nil. Nil blanc, Nil bleu, unissent leurs eaux dans un lit dont la seconde moitié est l'Égypte elle-même et l'estuaire, le Delta égyptien (1). Pays d'étrange destin. Ouvert à la civilisation presque au même moment que la vallée du Nil, puis envahi par une demi-barbarie, il fut de 1885 à 1896, entièrement retranché et isolé du monde civilisé. En 1900, l'Angleterre le rattacha de nouveau à l'Égypte.

La vie du Soudan est strictement liée à son hydrographie. Chaque été les pluies torrentielles de l'Afrique Équatoriale accumulent d'énormes masses liquides. Elles se fraient tant bien que mal une route vers la Méditerranée. La crue annuelle qui fertilise l'Égypte tient à la régularité de cette saison des pluies.

Suivant qu'il est plus ou moins largement irrigué, le territoire du Soudan se compose de déserts stériles, terrains

---

(1) *Le Soudan Égyptien*, par Pierre ARMINJON — *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1915.

de minerais, de marais ou de terres fertiles. Le Soudan a sur l'Égypte cette supériorité de ne pas dépendre exclusivement de la crue du Nil. Les régions arrosées par les pluies sont les plus fécondes. Toute la faune terrestre les peuple, c'est le paradis des chasseurs.

La Ghézireh (l'île), immense plaine d'alluvions dont les Anglais ont fait le centre de leur industrie cotonnière, est d'une fertilité prodigieuse. Nil blanc et Nil bleu s'y rencontrent, et l'aire de ce triangle pourrait fournir du coton au marché mondial tout entier. L'effort anglais s'y concentre, mais les Soudanais musulmans sont en rapports étroits avec les nationalistes égyptiens et, si le Wafd évite soigneusement, en Égypte, de stimuler le sentiment musulman, elle agit au Soudan tout à l'opposé. Là c'est au nom de l'Islam que la propagande égyptienne travaille et acquiert de fervents adeptes.

En mars 1896, le Gouvernement égyptien entreprit, à l'instigation du Gouvernement britannique, de reconquérir le Soudan. L'opération s'accomplit en trois années sous le commandement en chef du général Kitchener. Le 2 septembre 1898, les Anglo-Égyptiens entraient à Omdurman après avoir exterminé l'armée soudanaise.

Le 24 novembre 1899, le Madhi, chef religieux de la résistance, et ses partisans, tombaient sous les balles de la colonne Wingate.

Aujourd'hui, le mouvement madhiste est anéanti, mais il est bien difficile à un Européen de se rendre compte du sens exact de ce qui se passe actuellement au Soudan. Les Anglais en tiennent toutes les issues; cependant, quelques rumeurs filtrent malgré tout. Peut-être les Égyptiens sont-ils mieux renseignés qu'ils ne veulent en convenir sur l'état d'esprit des populations soudanaises. Leurs informateurs et leurs agents de propagande travaillent adroitement; parfois, les Anglais conviennent des graves difficultés qu'ils rencontrent au Soudan.

A la suite du meurtre de Sir Lee Stack Pacha, l'Angleterre

ayant mis fin au condominium anglo-égyptien pour l'administration du Soudan, signé le 19 janvier 1899, exigea le retrait immédiat des troupes égyptiennes et des fonctionnaires installés au Soudan. Elle allait, peu après, découvrir l'impossibilité de gouverner sans leur aide. Officiers et fonctionnaires égyptiens sont l'intermédiaire indispensable entre les fonctionnaires anglais et les Soudanais musulmans. Ceux-ci se refusent obstinément à traiter directement avec les agents anglais. Le Gouvernement britannique ne tarda pas à faire rentrer troupes et fonctionnaires égyptiens au Soudan.

L'armée égyptienne est tout entière nationaliste, fait des plus graves. Les Anglais ne peuvent donc compter sur l'obéissance des troupes indigènes, ni en Égypte, ni au Soudan, en cas de conflit avec les nationalistes égyptiens.

Pour la culture des cotonnières de la Guézireh, l'Angleterre dépend de la main-d'œuvre égyptienne. La main-d'œuvre soudanaise est des plus réduites; toutes les calamités se sont abattues sur le Soudan au cours des cinquante dernières années et, seul, le fellah égyptien est en mesure de fournir l'appoint indispensable à l'expansion du coton.

Ainsi, de quelque côté que ce soit, il apparaît qu'Égypte et Soudan sont liés par des liens économiques et politiques impossibles à rompre. Garder l'un sans l'autre ne se peut concevoir et, pour une Égypte autonome, vivre sans le Soudan serait paradoxal.

Toute l'acuité du problème égyptien tient dans ce dilemme. L'Angleterre s'efforce de n'y pas trop penser. Elle vit au jour le jour avec des moyens de fortune, mais peu à peu le cercle se resserre et son humeur s'en aigrit. Les formidables travaux des irrigations soudanaises préparent l'avenir.

« Le Soudan égyptien comprend la Nubie, le Darfour, le Kordofan et le Senaar, c'est-à-dire des territoires dix fois grands comme l'Angleterre. Avec un peu d'entraînement, leurs populations feraient une guerre de partisans, auprès de laquelle celle des Boers n'aurait été qu'un simple exercice sportif. »

« Pour réprimer ce soulèvement, l'Angleterre pourrait-elle compter sur le concours de l'armée et des finances égyptiennes? Certes non, même si Zagloul Pacha disparaissait » écrivait maître Olagnier, en 1924.

« Peut-être le Foreign Office s'est-il fait illusion sur ce point (1). Alors il faudrait supprimer le Parlement égyptien, car jamais, même après une dissolution et de nouvelles élections, celui-ci n'accorderait ni un homme ni une livre pour cette besogne, et le remplaçant de Zagloul aurait nécessairement la même attitude que Zagloul.

« Or, supprimer le Parlement égyptien est maintenant une impossibilité.

« Alors l'Angleterre serait réduite à conquérir et à apaiser le Soudan avec ses seules forces. Si elle a cinquante mille hommes à y entretenir pendant plusieurs années, et quelques millions de livres à consacrer à cette tâche, pour le seul profit de quelques sociétés cotonnières, elle y parviendra peut-être. Sinon, elle devra évacuer le Soudan, car elle ne peut pas plus le gouverner sans le concours des Égyptiens qu'elle ne pourrait gouverner l'Égypte elle-même. »

Ces mots écrits en juillet 1924 ont gardé toute leur force et leur vérité. Ils résument clairement une situation que les événements récents ont encore soulignée. Le coup d'audace tenté par l'Angleterre après l'attentat de novembre 1924 a démontré :

1° Qu'elle n'a pas cinquante mille hommes à mettre en Égypte et au Soudan; les trouverait-elle, ses effectifs fondraient l'été avec une rapidité terrible;

2° Que le sort des Égyptiens nationalistes ne dépend plus aujourd'hui de celui d'un homme, fût-il Zagloul Pacha, pas plus que celui du nationalisme turc ne dépend de Moustapha Kemal. Il vient une heure où de telles figures sortent de la foule pour tenir l'étendard de la libération. Lors-

---

(1) *Les difficultés de l'Angleterre en Égypte et au Soudan*, par Paul OLAGNIER — *L'Écho du Rhin*, 20 juillet 1927.

qu'elles ont accompli leur œuvre et répondu ainsi à l'attente du sentiment populaire, elles disparaissent, d'autres sortent du rang et prennent la place.

La grande erreur psychologique anglaise est de se figurer que les difficultés peuvent toujours se résoudre, en pays musulman, par un retour à la tradition ancienne. C'est inexact ; là-bas, comme chez nous, rien ne se fixe à jamais.

Il est curieux d'observer sur place le travail de lente désagrégation accompli par le nationalisme égyptien sur l'occupation britannique.

Quelques Anglais mis par hasard ou par les affaires, en contact étroit avec les milieux indigènes, jugent clairement la situation, mais ils se brisent contre les préjugés de la bureaucratie anglaise. Elle est inexorable envers tout Anglais qui se mêle de penser par lui-même et de pratiquer l'individualisme « à la française ». Le boycottage mené contre lui le sera de façon si habile, qu'il ne pourra s'en plaindre et devra le subir jusqu'au moment où il s'avouera vaincu. Est-il de trempe à ne pas céder ? Alors il devra quitter ses fonctions ou ses affaires. Taxé à jamais d'originalité, ce qui en Angleterre est synonyme de folie, il sera mis à l'index. La Grande-Bretagne ne plaisante pas en pareille occurrence. Elle a des cadres rigides, isolés les uns des autres et maintenus, les uns par les autres, sous la plus stricte discipline.

Jusqu'ici, dans son ensemble, le système fonctionnait heureusement. Aujourd'hui, partout, les rouages grincent.

Cependant, le splendide isolement est rigoureusement maintenu et si la Grande-Bretagne ne coopère pas avec le « native », elle ne s'allie pas davantage à l'Européen, à moins qu'il ne consente à jouer le rôle de subordonné. Les Italiens dans une certaine mesure, les Grecs en toute soumission, les populations levantines de la Méditerranée en tout enthousiasme, se sont pliés à ces exigences contre des avantages probants. Jusqu'ici la France résista, spasmodiquement il est vrai, mais elle protesta. Chaque fois qu'elle parut céder, il se trouva quelque Français d'humeur intransigeante

pour en parler autour de lui. Si peu nombreux que fussent ces gêneurs, leur intervention produisait son effet, et c'était toute une histoire de recommencer chaque fois, à frais nouveaux, le travail de mise au point sur l'opinion française.

Il y a des vérités qu'il faut répéter souvent pour les faire entendre : l'Angleterre est intimement persuadée que toutes ses infortunes coloniales sont d'origine française. Cette conviction date du XVIIIe siècle et lui valut dès lors un objectif invariable; neutraliser cette influence rivale qui « consciemment ou inconsciemment », dit-elle, détruit au fur et à mesure l'œuvre britannique en Orient. La grande guerre elle-même n'a en aucune manière modifié les directives données aux offices coloniaux anglais, elles restent le principe essentiel de leur action. Il y a les phases aiguës, les phases latentes, quelques répits. Tout Français familiarisé avec l'Orient connaît les oscillations de cette lutte. Les Orientaux n'en ignorent aucun épisode. N'est-ce pas, en Orient méditerranéen tout au moins, le baromètre sur lequel ils régleront leur action politique?

Une alliance coloniale anglo-française ne peut avoir pour l'Angleterre d'autre signification qu'une alliance anglo-italienne, anglo-grecque, anglo-égyptienne, anglo-turque, c'est-à-dire la soumission parfaite du partenaire promu au rang d'associé, pour les besoins de la cause britannique. C'est ce que les Anglais qui, dans les discussions particulières, parlent presque toujours loyalement, appellent « agir seuls ». Plutôt que d'agir autrement, ils préfèrent perdre le jeu.

Chaque fois que, depuis 1918, la France a voulu tenir tête sur ce terrain réservé à l'Angleterre, elle a subi quelque diminution de sa situation occidentale. Il serait particulièrement intéressant de relever la série de nos velléités de résistance, inéluctablement suivies d'un nouveau renoncement, mais sur le terrain égyptien, il n'y a pas eu de compétition. La France est demeurée strictement fidèle aux accords de 1904; que l'Angleterre ait fait de même ou non, au Maroc et en Syrie, c'est une autre question.

La lutte sourde entre les deux grandes puissances coloniales dans tous les autres pays méditerranéens favorisa l'éclosion des indépendances. L'Angleterre le comprit trop tard pour ses intérêts particuliers. L'Égypte, si proche de l'Europe, qu'elle en peut suivre, aujourd'hui, heure par heure, les perturbations les plus secrètes, sait exactement ce qu'elle doit craindre ou espérer.

Sitôt après les décisions prises au lendemain de la mort du Sirdar Sir Lee Stack Pacha, les « forces de défense du Soudan » durent être augmentées. En janvier 1925, l'Angleterre comptait entre l'Égypte et le Soudan 1.000 officiers anglais et 16.000 hommes de troupe anglais, chiffres officiels anglais, qui confondent exprès les forces du Soudan et celles de l'Égypte. Elles étaient, en Égypte, de 14.000 hommes avant le meurtre du Sirdar. Étant donné l'état d'esprit en Palestine, en Irak, en Turquie et aux Indes, il paraissait difficile que la Grande-Bretagne augmentât sérieusement ses effectifs dans la vallée du Nil.

L'Égypte ne cesse en toute circonstance de revendiquer sa souveraineté sur le Soudan. « Nécessité absolue du Soudan pour l'Égypte », le Soudan est la vie même de l'Égypte, voilà ce qui se lit dans tous les documents officiels égyptiens, dès qu'il est question du Soudan.

Les Égyptiens ne manquent pas de citer un rapport de lord Cromer, celui de 1904 : « Le Soudan est une possession inestimable pour l'Égypte... ». « Il était toujours suffisamment clair que la puissance qui tiendrait les eaux maîtresses du Nil commanderait l'approvisionnement en eau de l'Égypte... En conséquence, contester la valeur du Soudan pour l'Égypte serait vouloir ne pas regarder en face des faits n'admettant aucune espèce de doute. »

C'est encore lord Cromer qui écrivait en 1905 à son Gouvernement : « La principale utilité du Soudan, pour autant du moins qu'il s'agit de l'Égypte, ne dépend certainement pas de sa capacité locale de développement. Elle dérive du fait que le Nil traverse le pays et que le contrôle absolu de

ce fleuve tout le long de son cours est une question d'importance vitale pour les Égyptiens ».

Lord Milner a tout aussi énergiquement plaidé pour l'adjonction du Soudan à l'Égypte : « En dehors du Nil qui constitue un lien vital entre les deux pays, d'autres considérations d'ordre économique rattachent le Soudan à l'Égypte. »

« D'une part, le Soudan est un pays encore vierge, son commerce est destiné à se développer, ses produits à augmenter d'une façon rapide, grâce à l'étendue et à la fertilité de son sol. Bien qu'il possède pour écouler ses marchandises la voie de Port-Soudan, ce port ne pourra, à lui seul, draîner tout le commerce du pays, même quand il aura reçu un grand développement. Une bonne partie des marchandises du Soudan passera toujours par l'Égypte, surtout lorsque la concurrence se produira dans le commerce de ce pays, et préférera la route la plus rapide. La plus grande partie du commerce du Soudan se fait aujourd'hui et se fera toujours avec l'Égypte. »

Lord Milner fait encore observer que le peuple égyptien est l'un des plus prolifiques du monde. Déjà en 1922, son sol ne suffisait plus à le nourrir; dans quelques années la question deviendra tout à fait aiguë et le déversoir naturel sera le Soudan qui seul pourra utiliser le trop plein de l'Égypte.

Ces vérités, si simples, n'ont pas changé et ne peuvent changer. Chaque fois qu'elle voulut les combattre, l'Angleterre échoua. Cette fois encore, elle venait de promettre, par la voix de ses plus hauts fonctionnaires, ce qu'elle démentait le lendemain. Le *Daily Telegraph*, organe officieux des conservateurs, déclarait en février 1925 que « l'Égypte n'aurait même pas l'ombre d'un droit à la possession du Soudan ».

Les Soudanais sont soldats dans l'âme. Il suffit de flâner quelque peu dans les musées du Caire et dans ls hypoegées de la vallée des Rois, de la vallée des Reines, dans le Deir-el-Bahri ou le Ramesseum, pour comprendre quel incompa-

rable appoint militaire ils ont fourni aux Pharaons. Si l'Égypte ne peut vivre sans l'eau du Nil, elle ne peut davantage se passer du guerrier soudanais. Ainsi, les deux contrées que le fleuve relie, demeurent tributaires l'une de l'autre et subissent les répercussions directes des lois de voisinage et d'échange.

Le mouvement pour l'indépendance égyptienne se joue également dans les deux pays, mais tandis que l'Égypte demeure ouverte aux étrangers de toutes nationalités, parce qu'il ne peut décemment en être autrement, le Soudan, considéré par les Anglais comme un territoire à l'état sauvage, est strictement isolé.

Pour le parcourir, il faut, en plus de l'autorisation des hauts fonctionnaires britanniques, consentir à ne voir que ce qu'ils vous permettront de regarder et n'écouter que ce qu'ils vous autoriseront à entendre. Ces barrières gênent l'Européen, elles ne sont pas un obstacle pour l'Asiatique ou l'Africain. Ils ont l'un et l'autre la longue pratique de telles difficultés. Rien ne leur est caché. Quelles que soient les précautions prises par les autorités anglaises, l'échange des nouvelles, des mots d'ordre, enfin de tout ce qui constitue la vie des organisations secrètes s'opère avec une rapidité et une précision parfaites. L'Orient est mille fois plus habile dans la diffusion de ces idées qui, de temps à autre, le secouent de fond en comble, que lorsqu'il s'agit d'en fixer les résultats obtenus. Il n'a de patience et d'énergie profonde que sous le choc de l'adversité, et perd avec la victoire le sens de l'association. Alors le ressort se détend, l'indifférence politique gagne de nouveau les masses et ceux qui les dirigent. C'est le cycle éternel de l'histoire orientale.

Aujourd'hui, Égypte et Soudan frémissent d'un même cœur, à chaque épisode des luttes asiatiques et africaines. Au Soudan, la gazette parlée se transmet de bouche en bouche. En Égypte, le journal propage les nouvelles. Le rail facilite merveilleusement la tâche de ces groupements politiques qui façonnent les masses, en leur donnant sans arrêt

la pâture de l'événement quotidien, grand stimulant des imaginations les plus paresseuses.

Le poème des libérations orientales remplace peu à peu les anciennes légendes, les épisodes essentiels en sont fixés. Sur cette trame, il est facile de broder à l'infini, les rôles européens sont donnés, les personnages en font triste figure, toute la gloire est pour l'Orient, l'Orient innocent et persécuté. Sa renommée s'étend, rayonne, dans un nouvel infini peuplé de ses prouesses. L'Occidental brusquement transplanté dans un milieu si différent du sien aperçoit sous un tout autre angle, ce qu'il a coutume d'envisager de façon exclusive et strictement personnelle.

Au début, dans cette ambiance où tout surprend, la confusion des idées est complète, et puis l'adaptation se fait. C'est alors, seulement, que l'on pénètre ce monde étrange, plus confus, mais mille fois plus vaste que le nôtre, où la rigidité de nos vues et de nos opinions semble un anachronisme; monde dans lequel il devient facile de se mouvoir sans se heurter aux obstacles qui nous cachent souvent des vérités fort simples. C'est un nouvel univers où, parfois, l'idéal l'emporte sur les préoccupations individuelles, où, parfois, le sens pratique domine tout autre sentiment. Il a ses penseurs, ses hommes d'affaires, ses politiciens, tantôt silencieux et secrets, tout à coup saisis de la frénésie d'agir et de s'expliquer; idéal, apostolat, voilà ce que le réalisme anglo-saxon poursuit sans pitié. Ce ne sont pas vraiment ses actes matériels que ses adversaires lui reprochent le plus vivement, mais le terrorisme qu'il exerce sur ce qui s'oppose à lui par la pensée.

Sous l'effet des fausses manœuvres et du zèle des propagandes, une grande confusion s'est répandue partout, soit en Orient, soit en Occident sur les questions les plus simples. Les nationalismes se sont repliés sur eux-mêmes, persuadés que la France avait perdu sa faculté de divination, comme les Anglais avaient perdu la suite dans les idées et la conception d'un plan bien défini.

Un jour, qu'impatientée de ne pouvoir saisir ce qui se passait réellement au Caire, sous le calme par trop voulu des vrais chefs de l'Égypte, je le demandais à l'un des plus fins et des plus habiles, il répondit avec un léger éclair du regard: « Rien en apparence. »

Le mot était exact et contenait ce qu'il était utile de comprendre.

CHAPITRE VIII

LE FELLAH

Le Caire est déjà le seuil magnifique d'un monde fait pour la simple joie d'exister, Louqsor en est l'âme épanouie.

Au sortir du train empoussiéré, après douze heures de sleeping et de lutte agaçante contre l'instable équilibre, ouvrir les yeux sur tant d'immortelle beauté est une joie merveilleuse.

C'est toute la synthèse de l'Égypte, avec ce qui caractérise le paysage de la vallée du Nil, fixé soudain dans son expression la plus pure. Quelques lignes fines, précises, juste ce qu'il faut pour un destin épuré de toute surcharge, schéma réaliste et délicat, affiné par une lumière précieuse, faite des gemmes les plus rares. De l'aube à la nuit, avec une régularité absolue, elle déverse ses trésors. Sa perfection suit un cours immuable et l'assurance de retrouver, le lendemain, heure après heure, cette plénitude de vie que le soleil apporte chaque jour dans son premier rayon, exalte l'être et lui prête une faculté presque surhumaine de tout assimiler. Le fellah l'éprouve plus fortement encore que l'Européen, car jamais on ne le voit quitter de plein gré son village ou ses champs, si réduits soient-ils.

A Louqsor, le Winter Palace, telle une dahabieh ancrée sur la rive, domine le Nil et participe à son mouvement continu. Des fenêtres du grand caravansérail européen, il est aisé d'imaginer qu'entre l'eau et lui, rien ne s'interpose; d'oublier le quai fleuri, les voitures, la foule indigène et toute la bimbeloterie qui enchante le touriste, soit au cou des chameaux et des petits ânes, soit sur les frêles éventaires, ou dans les

boutiques à peine plus grandes que les étalages en plein vent.

Qu'importent les antiquités vraies ou truquées, l'incessant bavardage du drogman, les mouches et la poussière? Ce sont les quelques ombres du paradis terrestre. Le reste est une incroyable perfection, décuplée par un air aussi grisant que celui de l'altitude, « intoxicating », comme disent les Anglais, et, cette fois, ils ont raison. Dans cette atmosphère si pure, lorsque le khamsin ne l'enfièvre pas, tout prend un saisissant relief; instinctivement, hommes, bêtes et plantes s'y redressent de toute leur taille.

A peine la chaîne libyque s'éclaire-t-elle du rose le plus délicat, à peine la dernière étoile s'est-elle éteinte que la vie commence sur l'eau et sur la terre. Des pèlerins passionnés traversent le fleuve et vont déjà vers Thèbes aux cent portes. Le fellah frissonne au premier souffle du matin, les caravanes se forment. Le chameau, le buffle, le bœuf, l'âne et la chèvre s'éveillent et fraternisent. Entre les parois désertiques, la double ligne de l'oasis ondule tout au long du fleuve et la prodigieuse féerie des mois frais se déroule, comme un conte oriental qui n'aboutit jamais, et charme l'imagination la plus rétive par ses mirages perpétuels. Le moindre acte de la vie devient un incident merveilleux.

Ce 24 décembre, les hauts fonctionnaires britanniques civils et militaires du Caire, venaient fêter le « Christmas Eve » au Winter Palace. Déjà, dans le train, ils avaient dépouillé toute gravité et pris leur figure de vacances, avec la légère turbulence qui convient. Femmes, jeunes gens, enfants, étaient de la fête. L'allégresse se dosait suivant les âges, les plus vieux se montraient les plus bruyants, sous le blâme imperceptible des générations nouvelles.

L'invasion du Winter Palace s'accomplissait suivant le rite annuel. Curieusement, les riches natifs de Louqsor en suivaient chaque épisode. La foule indigène s'y intéressait prodigieusement. Gymkanas, courses d'ânes, de chameaux, plaisirs divers allaient se dérouler, mais cette fois l'ambiance

du mécontentement latent ne fêtait pas, elle, la trêve de Noël. Le fellah ne souriait pas.

Cependant, cette première journée se passait dans la préparation du grand événement de l'année : Christmas Eve.

La joie des joies pour un véritable Anglais d'Angleterre est alors de se costumer, de rejeter pour un instant le personnage habituel, celui sur lequel pèse d'un poids si lourd un nombre si considérable de préjugés et de règles, armature rigide, inexorable.

Ce soir-là, ce seul soir, tout était permis. Lorsque l'élite de l'occupation britannique, formant cortège, fit son entrée dans la salle à manger du Winter Palace, officiers et fonctionnaires, devenus bohémiens, arabes, cuisiniers, chefs bédouins, héros de Shakespeare, paysans anglais ou voleurs de grand chemin, ne gardaient plus rien de leur moi véritable. Deux jeunes aspirants de marine, métamorphosés en jeunes filles exquises, avaient un succès fou. Les grandes dames étaient des servantes. Dans ce monde renversé, au son des mirlitons et des tambourins, une grande liesse commençait à régner. Les domestiques nubiens servaient gravement, aveugles en apparence, muets, corrects, sans un sourire. Un vrai clergyman, assez grincheux, s'acharnait à les réprimander, levant les bras au ciel devant tant d'incompréhension.

Quelques Égyptiens magnifiquement costumés en rajahs, venaient, par extraordinaire, de se mêler à ces réjouissances.

Le menu était pantagruélique et fort bon ; les vins généreux, le whisky, le champagne, commençaient à produire leur effet. Les vieilles têtes s'échauffaient, les jeunes gardaient encore leur flegme, les toasts succédaient aux toasts, et les individualités secrètes sortaient de leur coquille, avec le vieil humour anglais, si particulier, un peu rude, mais savoureux. Il se donnait enfin libre cours. Dans la nuit de Noël tout n'est-il pas admis ? Le tapage gagnait de place en place, les orateurs montaient sur les tables pour mieux se

faire entendre; personne n'écoutait, le grand déchaînement commençait.

Le directeur de l'hôtel, en costume palestinien, s'avançait discrètement pour remettre un peu d'ordre dans ce désordre. En un tour de main, il se trouvait enlevé dans les airs, puis déposé sur une rallonge arrachée à la table centrale. Recouvert d'un châle indien, il était ainsi promené par les longs corridors et jusque dans le hall, au chant funéraire des enterrements musulmans. Pâles de rage, les Égyptiens sortaient avec ostentation, la parodie continuait.

C'est par de telles erreurs que se perdent les empires.

Le matin suivant, calme, principes, tout était rétabli. L'Angleterre ne songeait plus qu'à l'acquisition des cartes postales. Les vieux messieurs assagis lisaient, sur la terrasse ensoleillée, le livre qui convient à la récréation des jours de repos. Les beaux drogmans, aux longues robes de soie, se glissaient entre les fauteuils et choisissaient le client, celui qui deviendrait leur proie, jusqu'à la seconde même où le train du départ le libérerait de cette étreinte. En attendant, pour tous, la vie serait douce.

De longs débats commençaient sur l'emploi du temps. Les jeunes filles riaient à leur flirt, les femmes étaient de mauvaise humeur. Jusque dans le hall, la brise et le soleil jouaient avec les robes blanches et les écharpes légères.

25 décembre, un jour de juin, un ciel de saphir, l'appel si proche du désert, le bruissement léger du Nil, la gaieté des bateaux Cook amarrés à quai. L'Amérique donnait le mauvais exemple, organisait ses caravanes, pour un grand tour dans la nécropole thébaine; d'autres dirigeaient leur ânes vers Karnak et, gagnée par la contagion de cette nouvelle ivresse, la vieille Angleterre, discrètement d'abord, puis avec une hâte inattendue, prenait d'assaut les voitures, les ânes, les chameaux. La foule étrangère courait en tous sens vers le Nil et vers les sables.

Quelques jours après, le calme délicieux des demi-solitudes régnait à nouveau sur Louqsor, sur Thèbes et sur Kar-

nak. Vraiment, il n'était pas au monde de lieux plus parfaits, plus évocateurs. Le passé s'animait, le présent s'effaçait. Le grand confort de l'hôtel, le luxe des équipages, des drogmans, tout cela semblait issu de la floraison de ce sol. C'était l'accompagnement naturel du beau conte oriental, encore intact. Rien ne venait plus l'altérer. Du matin au soir, du soir au matin, la suite des heures en renouvelait l'enchantement. Il se poursuivait jusque dans le sommeil. Par les fenêtres grandes ouvertes sur le Nil, la vie nocturne pénétrait avec son doux bruissement, les cris des oiseaux de proie, la rumeur étouffée des fauves, errant sur l'autre rive, et la magie du ciel démesurément élargi.

Des sons étranges, incompréhensibles s'élevaient de la nécropole. Les ondes sonores résonnaient si larges, si pénétrantes qu'un frémissement passait sur les êtres à peine engourdis par le léger sommeil de l'Orient. Ils gémissaient. Hommes ou bêtes? Comment le deviner? La nuit les confondait. Aucune tristesse dans ce monde indéfinissable, de la souffrance parfois, mais de suite confondue dans cette grande vague de béatitude si fraîche, si reposante dont les plus humbles avaient leur part, et le jour renaissait, les premières touches carminées barraient l'horizon.

L'instant divin commençait, mais, sur la terrasse de l'hôtel, la toux discrète du drogman disait « hâtez-vous » et il était délicieux, après une toilette hâtive, de frissonner dans l'air subitement refroidi, tandis que les bateliers tendaient leurs voiles et voguaient lentement vers la plage de sable où les petits ânes attendaient. Ils partaient de suite, au galop, à travers les cultures et par les champs de cannes à sucre. Le peuple des fellahs s'affairait. Partout, au long des sentiers étroits, les Bédouins assis sur leurs chameaux, les faisceaux de la récolte en travers de leurs selles, bousculaient chacun au passage, à l'indignation des âniers qui, tant bien que mal, protégeaient leurs clients. De temps à autre, quelque chef de grande tente s'offrait la joie d'éblouir le vulgaire en lançant sa bête droit sur quelque obstacle.

Superbes, impassibles, les gens du désert passaient; presque aussi fièrement, les fellahs se balançaient sur leur monture, âne ou chameau. Les colosses de Memnon sortaient des cultures, prodigieusement humains et familiers comme des dieux lares. Devenu muet par la bêtise des hommes, Memnon ne saluait plus sa mère l'Aurore et la rosée du matin en était tarie, disait le fellah.

Déjà, les merveilles encore toutes vivantes apparaissaient, se détachant sur le sable jaune d'ocre, puis la zone des cultures était dépassée. Médinet-el-Habou à gauche, le Ramesseum à droite s'offraient à l'étranger, mais il allait plus loin et, après avoir hésité entre les tombeaux des Rois et les tombeaux des Reines, entre Deir-el Bahri, Deir-el-Médine, il s'engageait dans la vallée des Rois.

Parmi les touristes, se trouvent les fanatiques des temples, et ceux des tombeaux. Le plus souvent, les nouveaux venus commencent par la grande voie royale qui mène aujourd'hui tout droit chez Tout-An-Khamon, gardé par les soldats égyptiens, l'arme au poing. Un peu plus loin, ce sont les Thoutmosis, les Aménophis, les Ramsès, grandes vedettes de ce nouvel empire qui, de 1580 à 1090 avant Jésus-Christ, marqua l'apogée de la puissance égyptienne.

Cette civilisation, patiemment exhumée par les savants de l'Occident et venue jusqu'à nous, grâce aux sables du désert séduit même les plus ignorants.

Il faut oublier les noms, les dates, lire à livre ouvert sur les murs, avec l'âme de l'enfant qui regarde des images merveilleuses, pour vraiment s'imprégner de cette vie si proche, dans l'oubli total de tout ce qui encombre nos mémoires.

Il faut aussi du temps, rêver, s'orienter, chercher par soi-même, lasser son guide et, lorsque, enfin, il s'est tu, désespérant de raccourcir la longue journée dans les sables, il faut aller des tombeaux au sommet de la montagne, revenir par les sentiers abrupts qui descendent sur les temples, et recréer, seul avec soi-même, ce monde aux trois quarts consumé,

dont il reste cependant de quoi charmer l'imagination la plus exigeante.

De toutes les civilisations méditerranéennes, celle-ci est la plus étrange et, cependant, par bien des côtés, son modernisme vaut le nôtre. Ses élégances, ses raffinements, ses cruautés mêmes ne nous surprennent pas. A tout instant, l'impression du déjà vu, du déjà vécu s'affirme avec une intensité qui ne fera que s'accroître. C'est un véritable arrachement que de se dire, tout à coup, un jour : « Je ne reviendrai pas demain. »

Il faut ainsi s'imprégner tout à loisir de la Haute-Égypte, goûter lentement sa magie pour comprendre l'Égyptien et sa plasticité apparente sur un fond immuable. Ce sens réaliste s'alliant à l'ingénuité d'un poète, cet enfantillage voulu, cachant une volonté que rien ne pourra vaincre, ne les connaissons-nous pas déjà?

Ce qui attache si vite le Français à l'âme orientale, que les autres Européens s'efforcent en vain de déchiffrer, c'est une parenté obscure, inexplicable entre elle et nous. Pour la saisir, il faut vivre, en Égypte, comme partout ailleurs, loin des agglomérations étrangères.

Après la vallée des Rois, c'est la vallée des Reines et la brusque révélation de ce que furent certaines femmes des civilisations anciennes, telles que la reine Hatshepsout du temple de Deir-el-Bahri, sœur, épouse et associée de Thoutmosis III, telles que la reine Titi, la reine Néfreterré et tant d'autres. Elles surent fixer, pour des milliers d'années, leur figure et leur œuvre, les sauvant de l'oubli et de la lumière dévorante.

Tout cela s'imprime ici à jamais dans la mémoire, dans ce rayonnement fulgurant, sous la brûlure du soleil africain, au trot obstiné des petits ânes, entre la morsure du sable et l'âpre souffle du vent chaud. Sans un peu de souffrance et un patient effort, la sensation ne se fixe pas. Celles que la nécropole thébaine suscite sont d'une richesse folle. C'est que la grande magicienne, la lumière, se délecte tout parti-

culièrement à parer cette pensée sobre et précise, sœur de son rayonnement.

Les retours au couchant, à travers l'oasis baignée par un air purifié, l'embrasement des deux grandes falaises désertiques, la libyque, l'arabique, qui avive encore le vert des champs, cette symphonie exaspérée des coloris les plus audacieux reflétés par le Nil changeant comme l'Égyptien lui-même, c'était la fin parfaite de ces heures que l'on s'imagine pouvoir toujours revivre dans leur plénitude éternelle et qui échappent, à jamais, avec une soudaincté déconcertante.

Ah ! que la politique et ses embûches paraissent lointaines insignifiantes même ! Et cependant, non. Sur les sentiers de l'oasis, le fellah cheminait, rentrant vers sa chaumière ; seul rejeton humain de ce paradis. Lui seul en possédait la clé, mais qu'étaient devenus sa gaieté, son sourire, son chant ? Où était cette joie enfantine qu'il opposait autrefois à la bonne comme à la mauvaise fortune ? Elle paraissait détruite, pourquoi ? Quelle étrange impression de retrouver jusqu'ici la sourde angoisse de l'Occident ? Et pourtant, la vie biblique se déroulait dans son uniformité apaisante. Sous le ciel du soir, le buffle, le bœuf, la vache, le chameau, l'âne et le mouton, serrés les uns contre les autres, par petits groupes familiaux, paissaient les herbes gonflées de sève. Les femmes portaient sur leur tête le fruit des récoltes et se hâtaient vers le village. Les premiers feux s'allumaient.

Dans le hall du Winter Palace, quelques Égyptiens, membres militants du Wafd, échangeaient leurs impressions. Ils rentraient d'une tournée électorale dans leurs circonscriptions respectives.

Ils étaient satisfaits de leurs électeurs, de leur mordant, de leur courage. Déjà la lutte s'échauffait, Sidky Pacha venait de rallier à son parti, le parti pro-anglais, les deux groupements égyptiens opposés au Wafd. C'était l'union faite contre Zagloul par ce que l'Égypte contenait de plus évolué. Le Wafd perdait, jour après jour, ces éléments flottants qui vont vers le plus fort, mais il avait pour lui le fellah.

Les quatre jeunes gens venaient de discuter passionnément entre eux quelques épisodes du combat éternel; interrompus par l'étrangère, ils lui disaient : « Comment voulez-vous qu'il soit possible de travailler ainsi? Nos affaires vont comme elles peuvent, nous en sommes tous au même point. C'est, à plus ou moins brève échéance, l'arrêt économique du pays. Croyez-vous que nous puissions vivre longtemps de telle sorte? Peu à peu nos fortunes s'amoindrissent, nous devenons des candidats à la ruine, malgré la prospérité des cultures. »

Ce n'était pas la première fois que pareille plainte s'exprimait. Elle semblait, cependant, assez inattendue dans cette province, la plus fertile de l'Égypte, après le Delta. Celui qui parlait ainsi possédait l'un des célèbres « jardins » de la région. Pendant des heures, il pouvait explorer son domaine sans en apercevoir les limites. Tout un peuple le cultivait. Quatre moteurs toujours en action faisaient monter l'eau du Nil et la répandaient dans les bois d'orangers. Ses « feddans » étaient innombrables et chargés de tous les produits de cette terre noire, gorgée d'eau. Quatre récoltes par an, des serviteurs zélés, des intendants fidèles, le Nil docile à ses pieds, la fortune et la jeunesse. Ce privilégié ne s'en disait, pas moins, profondément malheureux.

A tout moment, l'un de ses gens approchait, lui tendait une dépêche. Nerveusement, il la lisait et la déchirait. Le soir même il allait disparaître. Peu après, quelqu'un l'apercevrait au Caire, ou ailleurs. A l'improviste, il rentrerait, harassé, méconnaissable et muet. A quelle organisation appartenait-il corps et âme? Nul ne le savait, mais il était visible que sa vie secrète l'absorbait tout entier. Vie dangereuse certainement, dont le mystère devait être quelque association politique.

Tout cela paraissait ici plus étrange encore qu'en plein Caire; il semblait impossible, dans cette paix divine, que les forces de violence fussent les plus ardentes. Cependant là, comme par toute l'Égypte, la résistance active se concentrait

sur trois éléments : le fellah, la jeunesse riche, les intellectuels, et, pour ces deux derniers, le fait d'être si impitoyablement tenus à l'écart par tout ce qui de loin ou de près se reliait à l'Angleterre, était pour beaucoup dans la virulence de leur haine, idée dominante, maîtresse toute-puissante de leurs actes et de leurs esprits.

« L'Égypte sait attendre comme elle sait se souvenir », disent les Égyptiens. Mot si vrai !

En Orient, les halls des grands hôtels sont toujours des centres de conspiration contre le Gouvernement du jour. Ils permettent de s'isoler à trois ou quatre sous le prétexte d'une tasse de thé ou d'un verre de porto. Le tumulte de l'orchestre noie le sens des paroles.

Guérit-on jamais de ce genre de fièvre ? C'est peu probable, mais elle stimule extraordinairement l'intelligence et aiguise toutes les facultés.



Une route praticable jusqu'à Karnak, et qui devient ensuite une sorte de piste, conduit jusqu'aux confins extrêmes de l'oasis, où se dressent les premières tentes des nomades. Le fellah et le bédouin la parcourent sans cesse ainsi que les moindres sentiers des cultures. Nuit et jour, eux et leurs bêtes, vont et viennent, les femmes trottent à pied, balayant la poussière de leurs longs voiles noirs effrangés. Les nomades et leurs chameaux sont les grands seigneurs de la route, le fellah et son âne ses humbles occupants, mais, comme le disait fièrement le cocher soudanais juché sur son siège, et tenant d'une main négligente les rênes de ses chevaux qui allaient à leur gré, « tout ceci c'est le fellah qui l'a fait ; tout, le chemin, les champs, Karnak, tout vient du fellah ». Il riait de bon cœur, complétant par sa mimique ce que son langage n'exprimait qu'imparfaitement à des oreilles européennes. De temps à autre, il reprenait sa thèse. Combien elle paraissait exacte dans cette adorable campagne d'une fertilité souriante et fine, harmonieuse comme un

début de la création. La chaîne désertique barrait l'horizon et marquait le terme de la vie. Encadrée par l'aridité du désert, la zone des humains se déroulait dans ses verts éblouissants, entre des limites assez étroites, avec la plantureuse innocence des temps bénis.

Partout, le fellah travaillait. Sous ses doigts agiles, les champs s'épanouissaient et, imitant son compagnon le chameau, une vache agenouillée sur ses pattes de devant tendait le cou jusqu'à l'extrême limite du possible, pour atteindre les herbes cachées dans un ravin.

Tout cela, ces êtres, ces plantes, ces arbres légers et doux, c'était de la vie presque immatérielle, tant elle avait de perfection délicate. Il fallait voir ici, dans son élément véritable, le fellah grave et diligent pour apprendre à le connaître. A demi-nu, vivant comme aux premiers temps du monde, il était l'enfant du Nil, ignorant, autant que le premier homme, des entraves de la civilisation. Pourtant, ce primitif avait, hier, laissé son champ et son bétail pour venir voter à Louqsor, pas un ne manquait l'appel et, sur la place du marché, cette multitude était si compacte, que tenter de la traverser n'avait pas été possible.

Le fellah prenait donc au sérieux ses devoirs politiques; il lui arrivait de les prendre au tragique. Les agglomérations bédouines, elles-mêmes, avaient voté. Les premiers résultats des élections démontraient que le Wafd demeurait le plus fort, et que cette force venait tout entière du fellah. Celui-ci savait parfaitement, dès que cela était utile, prendre le train quotidien et aller converser avec ses chefs pour s'entendre avec eux. Ce jour-là, il endossait sa gandourah neuve et le chamelier, l'agriculteur ou même l'ânier, se métamorphosaient en hommes de quelque importance, sans la moindre difficulté.



Le Titan de ce monde enchanté est Karnak. Après l'aridité merveilleuse de Thèbes, reine des sables, le plus grand

temple de l'Orient méditerranéen semble la floraison naturelle de l'oasis. Il en a fixé la séduction étrange, il a capté sa grâce et sa force. Le sanctuaire d'Amon et de la déesse Maut a trois instants vraiment divins : l'aurore, le couchant, certaines heures des nuits de lune, lorsque les rayons de l'astre nocturne tombent droit sur la salle hypostyle, si gravement menacée actuellement par les infiltrations du Nil et les travaux de déblaiement qui en ont exhumé les colonnes géantes.

Successivement, les Pharaons du Nouvel Empire ont posé leur sceau sur cette enceinte aussi grande qu'une ville antique. C'est là que l'on revient toujours, inlassablement, aux heures parfaites, après s'être à demi calciné de l'aurore au couchant sur les collines désertiques. Thèbes et Karnak se complètent ; leurs oppositions, ce sont toujours ces deux faces de l'Égypte dont on ne sait jamais laquelle vous satisfait le mieux, dont l'une repose de l'autre, chassant ainsi la satiété qu'un paysage unique, si prenant soit-il, finit par provoquer.

Les fouilles de Karnak, œuvre toute française, contiennent certainement ce qu'il y a de plus surprenant dans la grande symphonie de la vieille Égypte. Elles ont une cohésion unique. C'est bien la plus belle leçon d'histoire qu'il soit possible de recueillir, sur place, sans autre peine que celle de regarder.

La terrible menace de l'effondrement qui pèse sur la salle hypostyle la rend plus émouvante qu'elle ne le serait, peut-être, dans l'assurance d'une durée éternelle. L'œil suit avec effroi l'inclinaison des chapiteaux formidables qui ne tiennent plus qu'à un fil, les prodigieuses perspectives du sanctuaire géant s'élargissent encore du danger qui plane sur lui.

Il faut avoir eu le privilège de vivre avec M. Pillet dans l'intimité du champ des ruines, pour reconstituer sans effort l'ensemble de cette civilisation thébaine et retrouver, dans ce qui reste du temple du Moyen Empire, les premiers travaux des adorateurs d'Ammon. Plus loin, c'est l'exaltation

de son culte par les Thoutmosis, les Aménophis, les Ramsès dont, quelques heures auparavant, il avait été possible d'évoquer la puissance et la richesse dans la nécropole thébaine. Ici, la marque de leur intelligence est encore intacte. Ils ont inspiré aux sculpteurs les colosses, ces statues si vivantes qu'elles retiennent le passant et lui imposent encore leur prestige. Partout la richesse et la perfection du détail, les coloris délicats, les surprises des rencontres inattendues sont telles, qu'il est chaque fois tout aussi difficile d'arriver jusqu'au terme de l'exploration, car l'attention est, à chaque pas, retenue par l'imprévu et le mystère.

M. Pillet lui-même, après quatre ans de fouilles et de relèvements n'était pas saturé de son colossal domaine. Il y faisait chaque jour des découvertes et, tout en inspectant, mesurait les fissures, corrigeait la pose de quelque échafaudage, stimulait ouvriers et chefs de chantiers.

A peine était-il signalé, que les chants rythmés du travail s'accéléraient et se renforçaient, fébrilement. Hélas! dès qu'il s'éloignait, le rythme ralenti indiquait le fléchissement des équipes.

Ainsi Ammon dévore silencieusement le talent et l'ardeur des jeunes savants français, comme il dévorait autrefois ses adorateurs égyptiens. Il transperce cruellement de ses rayons les chercheurs d'énigmes lorsque, négligeant les traîtrises du combat, ceux-ci s'acharnent à vouloir déblayer en quelques années l'œuvre des siècles. Le soir, quand la déesse Maut éclaire son propre temple que le lac sacré entoure, la force du sortilège s'accroît encore, les ruines revivent, un frémissement léger court dans leurs artères. Tout bruit. Les mutilations s'effacent, les colonnes se redressent. Ombres et lumières sont si vives, à minuit, lorsque la lune est à son apogée, que le fantastique devient le réel, l'illusion la réalité,

Ah! qu'il est aisé alors de comprendre l'Égypte et son peuple. Les gardiens des pierres ressuscitées errent silencieusement, ombres veillant sur des ombres. Cette fois, le passé. le présent ne sont plus deux oppositions; ils se fondent, les

deux forces n'en forment plus qu'une. La stérilité magnifique des sables, la douceur de l'oasis mêlent leurs souffles. Le renouvellement éternel de l'Égypte s'affirme, dans cette sérénité vivante de la nuit, mieux que dans les éblouissements du jour.

Quelques cris d'oiseaux nocturnes. Il n'en faut pas davantage, ici, pour frissonner inconsciemment. Nous venions de convenir, sans aucune fausse honte, que pas un d'entre nous n'aurait volontiers attendu l'aube, seul auprès des colonnes de Ramsès II.

Le lendemain matin, la chaîne libyque n'en rosissait pas moins intensément, avant les premiers rayons du soleil; après la féerie nocturne, la féerie diurne commençait. Les gens de l'Occident couraient déjà vers l'autre rive, sur les barques dont l'aile blanche ployait tout entière sous l'appel du vent. La vie du fleuve reprenait dans son frémissement continu. Un grand bateau Cook appareillait pour le départ, la cohorte des drogmans ondoyait en tous sens, le peuple des âniers s'affairait. En face, dans les sables, le chant du travail scandait quelque effort particulièrement dur, car le rythme était lourd et les voix s'élevaient dans un long gémissement. On ne sait pourquoi ceci rappelait, tout à coup, que jamais un rire, un vrai rire ne sortait de cette foule; sa gravité finissait par gagner les Européens.

Le fellah silencieux regardait l'étranger; celui-ci éprouvait une gêne imprécise devant la fixité de ce regard. Évidemment, entre le luxe du tourisme, de ses hôtels, de ses plaisirs et le dénuement de cette masse, la disproportion était frappante. L'élégance des quelques villas coptes et turques n'en diminuait pas la portée.

A cela, les Égyptiens répondaient que, n'étant pas maîtres chez eux, ils ne pouvaient améliorer la condition des masses, et que les Anglais se gardaient d'esquisser le moindre effort d'œuvre civilisatrice.

En dehors des éléments essentiels au tourisme, rien, et encore, pour le tourisme même, le strict nécessaire : une

route dans chaque sens, entretenue devant les hôtels, devenant ensuite une simple piste; des agglomérations villageoises privées de tout, et toujours, dans ce pays aux riches cultures, la misère du fellah.

Pour trouver un peu d'aise chez les humbles, il faillait aller jusque dans les jardins des gros propriétaires égyptiens, à quelques kilomètres en amont de Louqsor. Dans chacun de ces domaines, tout un peuple travaille de l'aube au couchant, avec cet ordre et cette hiérarchie qui sont les traits essentiels du fellah. Les surveillants font déjà figure de grand seigneur et reçoivent le maître avec dignité. Un déjeuner improvisé dans les bois d'orangers est l'une des haltes les plus attrayantes des promenades en Haute-Égypte.

Le petit yacht a stoppé légèrement au pied des cultures, les gardiens font la chaîne tout au long de l'escalier de terre noire et grasse qui conduit jusqu'au seuil. A peine le maître a-t-il répondu aux saluts, que réclamations et demandes commencent. Respectueusement, mais fermement, intendants, serviteurs exposent leurs griefs. Cette scène familiale reproduit les peintures de la nécropole thébaine.

Le maître égyptien écoute gravement ses gens; pour lui, le plaisir de cette belle journée a fui. Partout difficultés et déceptions sont les mêmes pour ceux qui possèdent. Le fellah acquiert une notion très précise de son droit; il est d'autant plus âpre au gain que la vie est plus dure. « Nous aurons bientôt notre crise agraire », disent les maîtres de ce paradis. « Aujourd'hui la lutte contre l'étranger absorbe l'Égypte, ensuite, d'autres revendications se poseront. Le communisme ne peut s'implanter sur terre musulmane, mais l'affranchissement de la glèbe, la disparition des grands propriétaires terriens n'en sont pas moins certains à brève échéance. »

Aussi, comme devant tout ce qui doit bientôt finir, la douceur, les parfums, l'épanouissement de ces vergers chargés de fleurs et de fruits émeuvent, derniers sourires du vieux monde partout si profondément atteint.

Je me souvenais des jardins de Marakech et de Meknès

aussi plantureux que ceux-ci, des jasmins et des roses de Bou-Jeloud, à Fez, des enclos de Moulay-Idriss où, comme ici, la fragilité de pareilles éclosions se dissimule sous l'illusion d'une sérénité éternelle.

« Plaignez-nous », me disait l'Égyptien attentif aux exigences de ses fellahs. « A peine sortons nous pour quelques heures de nos luttes politiques, qu'il faut reprendre contact avec d'autres difficultés. Ah ! quand connaîtrons-nous encore la joie de vivre? Je ne vois plus le soleil, je ne respire plus la nature. Nous traversons tous ici un véritable cauchemar avec l'impression d'être emportés, malgré nous, dans l'orbite de vos querelles. L'Occident nous étreint, nous dévore et n'est même plus capable de nous rien donner en retour. »

CHAPITRE IX

LA GRANDE TRISTESSE DE L'ÉGYPTE

En juin 1925, l'Angleterre informa l'Égypte, que la nomination d'un nouveau Résident marquerait un profond changement de la politique anglaise. Elle renoncerait à isoler le Soudan par la force. Cette province, administrée comme l'Égypte, serait de nouveau reliée à elle sous le régime du condominium.

Cette déclaration n'émut guère l'opinion égyptienne, blasée, depuis 1918, sur l'alternance des menaces et des promesses. Elle pensa tout simplement, avec un sourire : « Saad a su se débrouiller. »

Malgré l'effort anglais, Ibni-Séoud, chef des Wahabites, devenait déjà le maître de l'Arabie. Lui et la Turquie menaçaient l'Irak. Défaite arabe, défaite persane, défaite afghane, défaite turque, difficultés égyptiennes, événements de l'Inde, l'Orient suivait attentivement ces développements heureux de son duel avec l'Angleterre.

Autrefois, celle-ci lui paraissait l'incarnation de la force. L'attaquer, c'était attirer la foudre. Aujourd'hui, ce dogme s'affaiblissait, emportant avec lui l'omnipotence et l'omniscience de l'Occident.

De 1840 à 1914, l'Orient musulman méditerranéen, travaillé par les idées libérales, cherchait sa formule individuelle en s'efforçant d'opposer, les unes aux autres, les grandes puissances de l'Occident. Ce fut toute sa diplomatie. La Turquie en fixa la formule, comme elle fixe aujourd'hui celle d'une démocratie toute orientale, groupée autour d'un chef élu par elle.

De 1914 à 1918, la guerre européenne détruisit en Orient plus d'une illusion. Aujourd'hui, persuadé du déclin de l'Europe, se croyant à la seconde même d'un merveilleux réveil, le monde oriental ne voit plus que les erreurs de ceux qu'il admirait, hier encore, aveuglément.

Dans sa lutte contre l'Angleterre, l'Égypte a perdu peu à peu sa sérénité et cette joie toute instinctive qui était son attrait le plus vif. Elle souffre d'une angoisse imprécise, c'est le pire des maux. Les concessions, plus apparentes que réelles, qui lui furent accordées, depuis 1918, ont été interprétées comme un témoignage de faiblesse et de mauvaise foi. Le rationalisme y a puisé les éléments de sa croissance ininterrompue.

Alors que l'Angleterre estimait faire acte de générosité en consentant, sous la pression des événements, à restituer une légère part de ce qu'elle détenait, l'Égypte chaque fois criait, plus haut et plus fort, son droit à la plénitude de sa souveraineté. Laissons parler une voix égyptienne entre les plus autorisées :

« C'est que le peuple égyptien a fini par prendre pleinement conscience de sa destinée et de ses droits. Il exige le respect de l'une et la reconnaissance de l'autre. Il entend que son honneur reste sauf, qu'on ne le traite plus en inférieur mais en égal, et qu'on ait pour lui les égards dus à un passé glorieux, à un présent fait de nobles aspirations, et de sacrifices généreusement consentis, à un avenir illuminé de splendides espoirs.

« L'Égypte n'oublie pas qu'elle est la « mère de la civili- « sation », que, sous Méhémet-Ali, elle faisait figure de grande puissance et que, sous Ismaïl, elle entendait constituer à son profit un empire africain. A cet orgueil national est venu s'ajouter, chez le fellah, la conviction profonde, et malheureusement fondée, que le maître européen était désormais déchu de sa primauté; qu'il n'était plus le surhomme invincible, ayant en partage la force, l'esprit de justice et la générosité, voulant le bien pour le bien et cherchant à améliorer

la condition morale et matérielle des peuples encore mineurs, dont il avait pris bénévolement la défense et la tutelle.

« La grande guerre, en mêlant les peuples face à la mort, leur apprit qu'ils étaient tous égaux, avec des qualités individuelles d'énergie, de courage, d'endurance, mais sans vertus spéciales de race, de couleur ou de religion. L'Égypte eut, par surcroît, d'autres leçons et d'autres exemples.

« Elle a vu, durant la guerre, ses récoltes durement réquisitionnées, ses bêtes de somme enlevées, ses notables maltraités, ses paysans incorporés de force dans le Labour Corps. Elle a vu les soldats de Sa Majesté Britannique bassement se dégrader dans l'alcool et la débauche, voler, saccager, incendier, commettre impunément les pires excès. Elle a vu, quand elle eut poussé son cri de révolte en 1919, ces mêmes soldats protecteurs, ces chevaliers du droit ravager les moissons, mettre à sac et brûler des villages entiers et, pour faire un exemple, massacrer froidement des hommes désarmés, innocents ou coupables d'avoir osé demander justice. La paix ne leur fut guère plus clémente. Pour les récompenser d'avoir prêté assistance aux Alliés, et contribué à la victoire commune, les Puissances alliées et associées la reconnurent « pays de protectorat » et l'adjugèrent au Lion britannique. Son histoire depuis lors est un long et douloureux calvaire. Abandonnée de tous, elle continue cependant d'espérer, tant est profonde et vivace sa confiance en la justice de sa cause, et en la toute-puissance de son droit.

« Déjà l'Égypte a constaté et enregistré la faillite de la politique anglaise et son immoralité. Aux 62 promesses solennelles d'évacuation sont venus s'ajouter d'autres manquements à la parole donnée. Car l'Angleterre promet toujours, mais elle oublie souvent ses promesses; et quand, pressée, elle fait le geste de donner, d'instinct elle retient d'une main ce qu'elle offrait de l'autre. Les Égyptiens ayant manifesté leur horreur du protectorat qui leur avait été imposé et réclamé leur indépendance, « simple question

« de mots », disent les Anglais, « nous allons arranger cela et « tout le monde sera content ».

« Et, de fait, ils déclarent que le protectorat est aboli et que l'Égypte est indépendante, avec cette réserve, toutefois, que, pour toutes les affaires extérieures ou intérieures, et jusqu'à nouvel ordre, l'Égypte continuera à dépendre de la Couronne britannique. Les Égyptiens avancent-ils que semblable déclaration ne constitue pas l'indépendance, mais qu'elle crée plutôt une situation pire que le protectorat, une annexion à peine déguisée, les Anglais prennent aussitôt le monde à témoin de l'ignorance et de l'outrecuidance de ces « natives ».

« Les Égyptiens prennent-ils au sérieux la déclaration du 28 février et essaient-ils, le protectorat étant aboli, d'exercer partie de leur souveraineté reconnue, les Anglais proclament : « Ces enfants, parce que, en manière de plaisan« terie, on leur a dit qu'ils étaient des hommes, se sont pris « au sérieux et prétendent marcher comme des grandes per« sonnes. Peut-on être plus ridicules, plus stupides. »

« L'Anglais, en Égypte, est dans le sentiment du possesseur de longue date, qui oublie sciemment que sa possession est issue d'un titre injuste, et qui se trouve gêné et troublé devant ce qu'il estime l'exercice de son droit, par le véritable propriétaire, au moment même où il espérait que la prescription allait enfin légitimer son usurpation. On comprend qu'il en soit fâché, mais on comprend moins que sa colère puisse constituer un titre opposable aux ayants droit. A ce sentiment de dépossession, il faut ajouter, d'une part, l'orgueil britannique qui ne saurait admettre qu'un peuple domestiqué veuille se proclamer maître chez soi, et, d'autre part, ce « sentiment » de tout Anglais que l'évacuation de l'Égypte doive entraîner la désagrégation de l'Empire britannique.

« L'Égyptien, lui, réclame simplement son droit naturel à l'indépendance. Il entend disposer de lui-même librement selon le principe wilsonien et ne plus constituer « l'un de

« ces troupeaux que l'on vend sur le marché de la politique « européenne. »

« Il constate, du reste, que l'Anglais qui s'est imposé à lui ne lui est pas supérieur, et qu'il lui a été funeste.

« Qu'a-t-il fait pour le développement social, intellectuel ou moral du pays ? On compte en Égypte, après plus de quarante ans d'occupation anglaise, 90 % d'illettrés. L'hygiène est au même niveau qu'en 1882 ; le paysan habite avec sa femme, ses enfants et son bœuf une hutte de terre misérable dont un fermier anglais ne voudrait certainement pas pour ses pourceaux. La corruption partout, l'injustice, l'illégalité, la tyrannie administrative partout encouragées quand elles ont pour but d'entraver le progrès du mouvement, ou le progrès tout court ; l'argent gaspillé, soit pour payer des fonctionnaires incapables et rapaces, soit pour « entretenir » le Soudan, afin de lui permettre de devenir une colonie anglaise...

« Cependant, protectorat, projet Milner, projet Curzon, déclaration du 28 février 1922, ultimatum de novembre 1924, dissolution de la Chambre en décembre, et dissolution de la nouvelle Chambre en mars 1925, moins de dix heures après son ouverture solennelle, ce sont autant de pages — et non pas même de chapitres — du duel engagé pour l'asservissement ou l'indépendance de l'Égypte. Car, après toutes ces tentatives d'accord forcé, ou de solutions imposées, la question demeure entière. Aujourd'hui comme hier, l'Angleterre est en Égypte sans titre, et sa possession précaire est toujours menacée.

« Nous allons assister à de nouvelles tractations et nous allons connaître probablement des phases successives de tranquillité apparente et de violence, disent les Égyptiens. Chaque haut commissaire britannique et tout chef du Foreign Office cherchera tour à tour, dans le cycle déjà parcouru par ses devanciers, une formule de fortune qu'il s'efforcera d'appliquer. Aucune ne réussira, tant que l'Angleterre ne se sera pas persuadée que la question d'Égypte n'est pas

une question de formules et de mots, que le peuple égyptien est un peuple évolué et qu'il faut s'entendre avec lui, sans arrière-pensée, loyalement, sur la base de la reconnaissance de tous ses droits.

Par la force, par la trahison ou la veulerie de certains politiciens égyptiens, par l'intrigue, par la ruse, la division des partis, l'Angleterre réussira peut-être à chloroformer le mouvement national et à l'endormir, mais ce ne sera jamais que pour un temps. Les idées font leur chemin.

« Désormais ma voix peut se taire », disait Saad Pacha dans l'un de ses manifestes au peuple, « le chant de l'indépendance remplit tous les cœurs ».

« Ce chant viendrait-il à expirer sur les lèvres du peuple égyptien que son refrain puissant, entonné par tous les opprimés de la terre, en quête de liberté, de justice sociale ou internationale, de bien-être et de progrès, ferait résonner de nouveau la satue de Memnon et réveillerait pour l'indépendance les enfants de Misr-aïm.

« Tôt ou tard, mais fatalement, l'Égypte sera indépendante. Elle va à la liberté du pas et dans le chemin fixé par la destinée. La question est de savoir si elle atteindra le but d'accord avec l'Angleterre ou contre elle? »



Quelques années ont passé sur ces paroles ; les récents événements leur donnent encore une autorité plus grande. La question d'Égypte se posait à cette fin de 1925 avec une acuité nouvelle. N'en est-il pas de même aujourd'hui?

CHAPITRE X

LE DRAME ORIENTAL ET L'ÉGYPTE

Mars 1927.

L'Égypte, point stratégique de tout premier ordre sur l'échiquier oriental et centre nationaliste des plus remuants, reste aujourd'hui, comme par le passé, impénétrable, énigmatique autant qu'incompréhensible pour tout autre que l'Égyptien.

Le mystère dont se voileront toujours ses origines enveloppe également sa pensée. L'âme égyptienne — si ce terme peut s'appliquer au fluide étrange qui émane du peuple égyptien — est pour tout étranger, qu'il soit de l'Orient ou de l'Occident, impossible à définir, encore moins à analyser.

Les Égyptiens diffèrent du reste des humains. Tout en eux surprend, actions et réactions, jeu des idées, de la sensibilité, passions, atonies profondes, brusques réveils, tout vient à l'improviste, envers et contre toute logique apparente.

Pour pressentir ces engourdissements et ces effervescences, il faut être Égyptien. Voilà ce qui sépare l'Égypte du reste de l'Orient méditerranéen.

Sur cette ligne étroite des cultures que trace le Nil, entre Ouadi-Halfa et l'épanouissement du Delta, il semble qu'un phénomène de génération spontanée ait fait sortir ce peuple de l'humus qu'il cultive, comme à ses premiers jours.

Nulle part, le fellah du proche Orient ne donne à ce point la sensation d'être incorporé à son sol, et de ne pouvoir en être dissocié. Il est l'enfant du Nil, de ses inondations périodiques, fugaces, mais éternelles. Il en a reçu cette double empreinte et son insouciance a des allures d'immortalité.

Lui, son fleuve, ses récoltes, tel est son univers. Le reste lui demeure étranger, donc hostile. Il se défie tout aussi bien de l'Oriental que de l'Occidental. Tous lui sont également indifférents, et de tous, il n'attend que du mal.

Il est donc impossible d'être, par tempérament, plus essentiellement nationaliste que l'Égyptien copte ou musulman. Le monde s'arrête, pour lui, d'une part à Alexandrie, de l'autre au désert arabique et au désert libyque. Au sud, il déplorera toujours ces frontières incertaines qui lui valurent l'éternelle invasion, autre loi inéluctable de son destin. Il est donc enclin à s'incorporer le Soudan; cette ambition, comme tout le reste, remonte à ses plus lointaines origines.

L'eau du Nil vient à l'Égypte du Soudan, raison plus directe encore pour elle de vouloir refouler là-bas le trop plein de sa population, mais son maître actuel, le maître britannique tient entre ses mains le Soudan et le robinet d'eau du Nil.

Tel se pose, dans l'ensemble du drame oriental, le cas particulier du drame égyptien. Il s'agit essentiellement, de la lutte pour l'eau. A chaque phase aiguë de la poussée nationaliste, l'Empire britannique intensifie l'irrigation du Soudan aux dépens des cultures égyptiennes. C'est la punition du boycottage, celle des grèves, des manifestations politiques et des élections toujours contraires à la volonté du maître étranger. Alors l'Égypte entière souffre et gémit. L'occupation britannique fait la sourde oreille. Elle espère s'arranger fort bien d'une Égypte aux cultures insensiblement réduites, pour le plus grand bénéfice d'un Soudan anglais de mieux en mieux irrigué.

Tel est le duel engagé depuis le jour où les armées britanniques, en 1882, s'installèrent en Égypte, sans autre forme de procès.

D'une part, l'Angleterre avec ses moyens illimités, ses hommes, son or. De l'autre, la résistance égyptienne, tantôt sourde, tantôt violente, fugace et éternelle comme le Nil et le fellah, méprisant la hâte de l'Européen, sachant que le

temps travaille pour elle, posant adroitement le grain de sable dans chacun des rouages de l'occupation, s'arrêtant, reprenant, guettant l'occasion qui, en Orient, s'appelle « votre chance ». Pour l'Égypte, « sa chance » est le Soudan.

Cette lutte actuelle n'est qu'un épisode d'une histoire millénaire. Le maître étranger sera vaincu tôt ou tard. Le climat égyptien désagrège assez rapidement l'envahisseur. Il faut savoir attendre. En 1927, l'Égypte silencieuse se repliait sur elle-même. Elle attendait.

L'inéluctable issue de ce duel ne le rend que plus saisissant; mais quand les circonstances auront servi l'autochtone, réduit à ses propres ressources, il en pâtira. La loi du climat, les conditions géographiques bien plus encore, font de l'Égypte une proie sans défense contre de puissants voisins : Yemen, Hedjaz, foyers du monde arabe. L'Angleterre leur a inoculé la fièvre nationaliste et l'idée d'une grande patrie arabe : politique des réalités immédiates, lourde d'inconnu pour cet avenir qui, aujourd'hui, ne se dénombre plus par siècles, mais par années, quelquefois même par mois.

Ibni-Séoud, roi du Hedjaz, est une impressionnante figure. Son travail secret passait inaperçu, en 1927, dans un moment où l'Extrême-Orient retenait tous les regards. Jamais temps ne servirent mieux un homme adroit et hardi, un chef comme il en surgit aujourd'hui sur tous les points du continent asiatique.

Hostile à l'Extrême-Orient, dont il redoute la poussée vers l'ouest, Ibni-Séoud prend la tête du nouvel Islam et cherche à le grouper autour de lui. Sa capitale, La Mecque, redevient le cœur et le cerveau du monde islamique, aujourd'hui si modernisé. Tout cela se passe aux portes de l'Égypte et tout près de ces créations factices de l'Angleterre : Irak, Transjordanie, que les roitelets hashimites, abhorrés d'Ibni-Séoud, gouvernent spasmodiquement, terrorisés par le destin qui les menace, incapables de le prévenir.

*
* *

Le Caire, l'un des plus grands centres intellectuels de l'Orient, reste pour l'Égypte une force incomparable. Grâce à cette véritable capitale, reine d'un passé splendide, consciente du présent, assurée de l'avenir, l'Égypte se trouve en contact permanent avec tout l'univers. Tourisme, science, affaires, lettres, artistes affluent vers elle, pendant ces quelques mois de paradis terrestre, qui sont un enchantement perpétuel.

De novembre à mai, il n'est pas de centre politique, diplomatique et mondain plus brillant que cette ville noble et charmante, douée d'une vitalité si profonde, d'une originalité si vive que tous les occupants de la terre ne peuvent en altérer l'harmonie. Le Caire est Le Caire, une sorte de creuset où se précipitent des éléments disparates, impressionnés à tel point par le climat, le sol fluide et l'eau du Nil qu'ils perdent ici, bien malgré eux, leurs angles et leurs aspérités.

Un seul tient bon envers et contre tout, l'élément britannique, hautainement indifférent à ce qui n'est pas lui, exclusivement. Ce trait fut autrefois sa force, il devient sa faiblesse. Peut-être, aujourd'hui, ses hauts fonctionnaires s'arrangeraient-ils de relations moins strictement impersonnelles avec l'élite égyptienne, mais c'est elle, cette fois, qui maintient les distances, et se refuse à toute intimité.

Ayant cessé d'admirer, elle juge. Le mystère ne magnifie plus les méthodes intellectuelles et scientifiques de l'Occident. Un grand scepticisme vient à l'Égyptien, initié par les écoles européennes à ce qui, de loin, lui paraissait la clef du bonheur. Déçu, mais ne pouvant plus se déprendre de cette civilisation dont les joies et les idéals ne sont pas les siens, il se flatte d'en retenir la substance, tout en lui incorporant, pour son usage particulier, la sève et la mystique de l'Orient.

Tel est le rêve intellectuel du nationalisme égyptien. Il s'y ajoute l'autre aspect de sa nature, ce sens réaliste aigu, cette avidité de bien vivre et d'assurer aux siens toutes les satisfactions matérielles, et cela, non pas comme nous, Occiden-

taux, l'entendons, mais à l'orientale, en savourant longuement les joies exquises de la nature, en travaillant aussi, quand il le faut, avec une assiduité que les gens d'Europe saisissent mal et plaisantent à la légère. Elle est si différente de la leur.

Comme tout centre de vie intensive, Le Caire reflète l'humeur de la foule autochtone. Après huit années d'effervescence, en mars 1927 cette foule se reposait, momentanément apaisée par ses chefs que le Haut Commissaire actuel, Lord George Lloyd, tenait sous sa tutelle ferme et adroite, en apparence, tout au moins.

Angleterre, Égypte, disposaient alors, l'une et l'autre ici, pour mener le combat anglo-égyptien, de deux personnalités frappantes qui possédaient avec une plénitude égale, la volonté tenace et l'assouplissement du lutteur entraîné à la lutte.

Lord Lloyd était jeune, son partenaire Zagloul Pacha était vieux; mais, comment qualifier ainsi une telle jeunesse d'esprit, une ardeur si vive qu'elles se riaient du temps et des lois de l'âge, y puisant sans cesse des forces nouvelles.

L'Angleterre avait su mettre au Caire, pour l'y représenter, « the right man in the right place », parce que les circonstances l'imposaient. Le futur vice-roi des Indes jouait ici sa grosse partie, avec un brio, une sûreté qui faisaient de lui un nouveau Cromer. Il avait repris la grande tradition.

Certes, il serait puéril de prétendre, comme nous le faisons si volontiers, que la suspicion envers tout ce qui dépasse une honnête moyenne soit un travers exclusivement français. Partout hommes et foules sont pareils. L'Angleterre a, comme nous, l'ingratitude facile. Ses candidats à la gloire n'y sont guère mieux traités que les nôtres. Ce n'est donc pas sans débats aigus avec Londres que le Haut-Commissaire britannique — malgré la pleine initiative et les pleins pouvoirs qui lui avaient été donnés à ses risques et périls — s'efforçait, en 1927, de vaincre la routine et les répugnances de ses subordonnés. Depuis la dernière guerre, pour mille

raisons, entre autres la raréfaction des hommes et de l'or, le recrutement des fonctionnaires civils n'est plus de premier ordre. Il se levantinise dangereusement, et cela, au moment même où l'autochtone cesse d'admirer, et aiguise chaque jour sa critique.

Lord Lloyd ne craignait pas les difficultés. Lorsque, pour la première fois, il se rendit au Parlement égyptien, sitôt après la réouverture, il fut abondamment hué, sur tout le parcours, par la foule égyptienne. A peine rentré chez lui, il fit appeler Zagloul Pacha, seul maître de cette foule, et lui posa l'ultimatum suivant : destruction de l'Égypte et des Égyptiens, ou abdication totale devant l'Empire britannique. Son discours n'était pas aussi précis, mais voilà ce qu'il voulait dire. Le Haut-Commissaire britannique laissa entendre au leader égyptien, son penchant pour la répression immédiate, ajoutant qu'elle serait sans pitié.

Ce dernier n'en douta pas. Depuis ce jour et jusqu'à sa mort en juillet 1927, il se fit l'homme de cette tâche ingrate : travailler avec l'adversaire, attendre, pactiser sans perdre son incroyable emprise sur l'Égypte.

Ce premier succès obtenu, Lord Lloyd se mit à gouverner. Il s'inspira du plus grand de ses prédécesseurs, Lord Cromer, et reprit ses méthodes administratives, en essayant de collaborer avec ces quelques Égyptiens de souche turque, assez portés vers l'Angleterre, bien que d'esprit résolument nationaliste, comme tous les Orientaux du temps présent.

Collaborer, des deux parts, ce n'était pas facile, et Lord Lloyd héritait d'une série d'énormes méprises. Il s'inspirait d'idées très personnelles, et de nombreuses expériences, toutes également heureuses jusqu'ici. Il était déjà passé maître en l'art d'organiser et d'administrer. Doué du brio celte et de la ténacité britannique, impulsif parfois, mais sitôt après reprenant son calme, comme son intuition le lui indiquait, il utilisait jusqu'à ses erreurs, curieux de tout, jugeant chacun, partial et sensitif, possédant enfin le premier des dons, une splendide faculté de travail, et le plus

précieux de tous les défauts, un orgueil infiniment perfectionné, force sans pareille qui, détruisant tout doute de soi-même, permet à l'Empire britannique d'aller jusqu'au terme de ses conceptions les plus vastes, grâce à quelques hommes de cette trempe, pour lesquels il n'est plus de limites matérielles ou morales, dès qu'il s'agit de servir leur pays et de se tailler de la gloire.

« Je connais bien l'Orient », disait-il, ce jour-là, dans son grand bureau de la Résidence. « Voici vingt ans que nous luttons ensemble. »

C'était cinq heures, l'heure du thé. « Je suis seul », ajoutait-il, en riant de son rire jeune. « Ils m'ont laissé tout le travail. C'est souvent le cas. L'un est au tennis, l'autre au polo ou au golf. Le troisième dort. » Et d'un mouvement souple d'homme entraîné à tous les sports, il redressait sa haute taille et se racontait avec grâce.

Ce qui caractérise une individualité hors pair se découvre dans le regard. C'est là qu'il faut viser pour comprendre le sens des paroles et découvrir ce qu'elles vont taire, volontairement. Ce regard d'un bleu dur, comme l'azur de l'Orient, était vraiment d'une parfaite éloquence. Il aimait à plaire, mais plus encore à dominer. Quand il s'animait à fond, la vérité en jaillissait, rien n'était plus aisé, alors, que de suivre le jeu de la pensée si finement intelligente.

L'action commence tôt pour les jeunes hommes de cette sorte, dans l'Empire britannique. Dès leur vingtième année, si leur ambition les y porte, ils sont déjà spécialisés et maîtres de leur initiative. C'est ainsi que Lord Lloyd pouvait, sans exagération aucune, se vanter de bien connaître l'Orient.

Il avait, avec son intime ami, le colonel Lawrence — un homme d'Oxford comme lui — pénétré à fond la secrète Arabie, et découvert les bases de cet Empire arabe, dont l'incapacité des Hashimites a retardé l'éclosion. Elle reprenait aujourd'hui, avec le roi Ibni-Séoud; sa force dépassait de beaucoup ce que l'Angleterre pouvait admettre, un nouveau duel s'engageait.

Lord Lloyd avait aussi longuement étudié l'Inde, préparant là-bas un avenir suivant ses vues et ses volontés.

Il connaissait l'Asie-Mineure dans ses moindres recoins, à la suite d'explorations politiques de grande envergure. L'Afghanistan, la Perse, le Caucase lui étaient également familiers. Il parlait toutes les langues qu'il faut savoir pour de telles entreprises et, après avoir feuilleté, sur place, les pages les plus indéchiffrables du grand livre de la science orientale, il aimait lui-même, devant l'énigme égyptienne, se reconnaître surpris pour la première fois. C'est qu'ici les expériences précédentes n'étaient d'aucun secours. L'Égypte ne s'apparentait à personne. Chez elle, tout était à déchiffrer à nouveau.

« Je commence à comprendre », disait le clair regard. L'action de Lord Lloyd ne tarderait donc pas à s'exercer dans toute sa force; le propre des véritables chefs est de ne pas s'illusionner. La vision précise des difficultés leur demeure toujours présente. Elle est leur meilleur stimulant.

Cependant, après bientôt deux ans de règne, le jeune proconsul ressentait une certaine amertume d'en être encore à cette période où, seule, la crainte du pire vous tient en équilibre. C'était pour lui une déception vive. Il avait pu, dans une certaine mesure, se faire tolérer de ses sujets égyptiens et grouper autour de lui quelques personnalités de marque, mais, comme l'eau fluide du Nil, tout glissait entre ses doigts. Il allait s'en exaspérer. Pourquoi ce demi-échec? Pourquoi son habituel rayonnement s'estompait-il ici?

A cette pensée, son front s'obscurcissait, moins patient que ne le fut Lord Cromer, il devait certainement, devant ces obstacles, dans un temps où rien ne doit tarder, envisager les solutions fortes qui séduisent les hommes d'à présent, tous plus ou moins férus de la grande aventure.

Il y avait *lui* au Caire, puis son équipe choisie par *lui*. Du côté européen, c'était tout. Dans les colonies européennes, aucune rivalité, aucun obstacle, la sujétion la plus absolue.

Le roi Fouad et le palais n'étaient qu'une annexe orientale de la Résidence : instruments passifs, étroitement asservis à l'occupation, donc, de ce fait, exécrés de l'Égypte et du peuple égyptien.

Dans l'autre camp, l'Égypte et son dieu, Zagloul Pacha; puis, tout auprès, devenus tout aussi nationalistes, mais sous une forme plus complexe et moins assurée, les pachas de souche turque, cohorte remuante, divisée et subdivisée en partis politiques, passionnée par ce jeu, oubliant souvent ainsi l'essentiel pour le détail, réduisant le débat lorsqu'il aurait fallu l'élargir et, prenant pour de l'action, les joutes oratoires et les succès de clans.

Le Haut Commisssaire leur laissait volontiers ce qui lui paraissait un hochet, le jeu parlementaire, mais, parmi ces chefs des groupements politiques, se trouvaient des intelligences aiguisées et d'une rare finesse, unissant la subtilité égyptienne au réalisme turc. Civilisés à l'extrême, hommes du vieux monde, assez jeunes encore pour s'adapter au nouveau, sous leur souplesse apparente, ils étaient de rudes adversaires lorsqu'ils s'opposaient, de front, à l'autorité suprême. Voulaient-ils réellement la détruire et renvoyer l'Angleterre chez elle? Pas aujourd'hui, demain peut-être. La diminuer leur suffisait encore. Ces féodaux, possesseurs de la terre égyptienne et des feddans du coton égyptien, n'éprouvaient aucune hâte de les céder aux fellahs. Les fellahs s'en rendaient compte fort clairement. Zagloul Pacha, fellah lui-même, Égyptien de pure race, était leur unique idole, leur divinité, le seul qui eût leur cœur, le seul qui parlât leur langage.

Les pachas de source turque coquetaient avec la toute-puissance britannique. Elle les sauvait de la crise agraire, elle la retardait, en tout cas. L'élégance d'esprit de Lord Lloyd leur plaisait, ses crises d'autorité ne leur déplaisaient pas; car, au fond, ce grand potentat convenait à leur nature portée vers le faste et le pouvoir. N'étaient-ils pas, eux-mêmes, comme ce jeune représentant du très vieux monde

britannique, des aristocrates, des conservateurs dans toute la force du terme?

Ainsi, tout en le combattant, l'acceptaient-ils, comme leurs pareils avaient accepté l'arbitraire de Lord Cromer.

Chez Zagloul Pacha même, il y avait quelque chose de ces sentiments si divers. Déchaîner les foules, briser les digues c'était facile, mais après? Quelle terrible aventure! Au moment où il allait la tenter, en novembre 1924, sitôt après la mort du Sirdar Sir Lee Stack Pacha, au faîte même de sa popularité, Zagloul freina et, sous sa main habile, l'Égypte se calma.

Ainsi, en mars 1927, telle était la situation au Caire. Un représentant britannique tout puissant, jeune, hardi, grand manœuvrier, incarnant l'esprit et les méthodes des conservateurs anglais, dans ce qu'ils ont de plus colonial et de plus audacieux, le tout tempéré par la prudence des ultra-civilisés, conscients de la gravité de leurs actes.

Une élite égyptienne encore toute féodale, malgré son raffinement et sa civilisation infiniment perfectionnée.

Entre elle et le peuple égyptien, un élément nouveau, assez trouble, véritable prolétariat intellectuel, mal nourri, misérable, et ne voyant d'issue contre cette misère que dans l'agitation politique. Ce prolétariat si particulier, né de cette avidité d'apprendre qui vient à tout Égyptien, dès qu'il a quelque chance de la satisfaire, s'allie à la petite bourgeoisie du commerce et des affaires, aux petits fonctionnaires, et finit par constituer ainsi un tiers état. Ses enfants seront élevés dans les écoles secondaires, au prix des plus durs sacrifices. Ils grossiront bientôt les rangs de ces étudiants, véritable armée civile qui est, pour l'Égypte, un fléau redoutable et redouté. Comment et où les utiliser? Ils prendront peut-être un jour, par la force, ce que les protecteurs, dont ils sont la clientèle, se refuseront à leur donner de plein gré.

Il faut encore ajouter à cela le vieil El-Azhar, surpeuplé, lui aussi, par les étudiants en théologie musulmane, égale-

ment pauvres, également mécontents, mangeant rarement à leur faim.

Les sommités d'El-Azhar se partagent entre deux clans : celui du vieux temps, de plus en plus raréfié, et celui des réformes, mais que pèse la casuistique, aujourd'hui, devant ces grands courants de l'Asie : monde arabe, monde turc, Extrême-Orient ?

L'Islam s'assoupit, jette du lest, rapidement, et se modernise, non seulement en surface, mais en profondeur. Le vieil El-Azhar et son archaïsme ont tort devant ces renouvellements impatients de tout obstacle, et leurs jours sont comptés.

Zagloul Pacha intuitif et réaliste, enfin essentiellement Égyptien, ne se perdait pas dans tous ces détours. Après avoir largement utilisé l'intransigeance d'El-Azhar, tant qu'elle avait pu le servir, il laissait alors au roi Fouad et à ses familiers cette clientèle d'un autre âge, que Londres prend encore au sérieux. Mais comment étudier ce monde égyptien sans s'arrêter toujours devant cette personnalité, si curieuse et si énigmatique, en réalité, de Zagloul Pacha, énigmatique surtout pour nous, gens d'Occident, qui ne pouvons qu'entrevoir, chez les chefs actuels de l'Orient, quelques traits apparents de caractères où tout est à l'opposé des nôtres.

Sous sa simplicité apparente, effet d'une humeur exquise, celle du vrai fellah d'Égypte, riant et heureux par disposition naturelle, Zagloul Pacha voilait avec soin la vie secrète d'un merveilleux cerveau infiniment élargi par le travail et l'expérience. A certains instants, il semblait succomber sous le faix de tant d'efforts, et, peut-être, de déceptions; mais la flamme se ranimait, plus vive après ces courtes éclipses, son rayonnement pénétrait jusqu'aux plus sceptiques, aux plus las, les galvanisant à nouveau.

Le leader égyptien conduisait simultanément deux luttes : l'une contre l'Angleterre, l'autre contre cette élite égyptienne, d'origine turque ou circassienne, mais profondément incorporée à l'Égypte où elle vint avec Méhémet-Ali.

Les Égyptiens de pure race, Coptes et Musulmans, le reconnaissaient tous pour chef, mais il y avait des heures troubles, phases ingrates de la bataille, et leurs fléchissements. Alors, l'égoïsme individuel reprenait ses droits. Maintenir en haleine les formations d'un combat aussi secret, avec des armes à double tranchant : boycottage, grèves, désagrégation de la vie sociale, ce n'est certes pas facile et cela coûte cher. Il s'agissait, parfois, de laisser souffler ses cohortes, sans leur permettre de s'éparpiller.

Fidèle au principe vital de tout nationalisme, Zagloul Pacha avait toujours repoussé l'aide étrangère et l'emprise russe en tout premier lieu. Régime soviétique, régime britannique, c'était tout un pour lui; ses tendances naturelles allaient plutôt vers le second : l'Angleterre le comprit trop tard.

Elle s'était, par aversion de l'élément égyptien, entêtée dans deux erreurs que tout le talent de Lord Lloyd ne sut éviter. Volontairement indifférente, et même hostile à la vie égyptienne, elle s'en détourna toujours, le sens des courants nouveaux lui échappa, elle les crut chargés de perversité et de haine aveugle et, ne voulant pas s'être trompée, elle attribua obstinément à l'influence soviétique l'irritabilité, les violences qu'elle seule déchaîna.

Rien n'est moins russifié jusqu'ici que l'Orient méditerranéen. A l'encontre de l'Occident, partiellement entamé par la mystique nouvelle, il cherche l'ordre, par satiété du désordre, dont il souffre depuis le déclin de ses civilisations, et par cet ardent désir d'être maître chez lui. Chacun des mouvements nationalistes, éclos depuis 1918, maintient son peuple sous une ferme sujétion. Chaque fois que l'élément populaire semble gagner à la main, les chefs font ce que Zagloul et son équipe firent en novembre 1924, ils arrêtent l'élan donné par eux-mêmes.

Il aurait été facile de le comprendre, au lieu de s'obstiner à confondre ces deux oppositions, le marxisme et les nationalismes orientaux, erreur volontaire ou involontaire de l'Em-

pire britannique depuis 1918. Jusqu'ici, la sève du Proche-Orient fut assez vigoureuse pour repousser la tentation suggérée, à cent reprises, par les attaques de l'Angleterre. Les mouvements nationalistes restèrent absolument indépendants, affirmant ainsi leur vitalité.

Cet acharnement des hommes les plus remarquables du parti conservateur anglais à vouloir les relier à l'action soviétique, aggrave considérablement le malaise oriental. Le communisme ne peut s'acclimater en pays musulmans. Ils se dégagent, de plus en plus, de toute influence extérieure. L'internationalisme est un mal tout européen.

En Égypte, comme en Turquie, les dirigeants ne veulent pas être submergés par la foule. Après l'avoir entraînée aux heures critiques, ils la reprennent vigoureusement sous contrôle, aux heures calmes, et veillent jalousement sur cet esprit de soumission qui n'est pas encore entamé. A chaque timide essai, la propagande soviétique est sabrée sans aucun ménagement. Non, ce n'est pas le marxisme qui fait prime, la dictature de Mussolini impressionne bien autrement les chefs orientaux. Elle répond à leur conception du pouvoir : l'autorité absolue d'un homme fort, gouvernant sans permettre aux masses de discuter sa loi; la véritable autocratie, sans atténuation, sans limites, avec la collaboration de quelques personnalités choisies par l'autorité unique.

Après avoir passionnément copié la Révolution française, les nationalistes égyptiens en sont revenus; notre régime parlementaire leur semble la fin de tout, mais ils n'en conviendront que dans l'intimité de leurs foyers. L'Orient a cependant pris à la Russie actuelle l'un de ses organismes de combat : le travail politique réparti entre quelques hommes dont le nombre est strictement limité; travail aussi secret que celui des organisations révolutionnaires. Si l'un succombe, un autre le remplace. Il aura prêté serment et devra oublier ses goûts individuels, ses buts particuliers pour ne plus servir que l'idée commune, mais n'est-ce pas également la méthode fasciste?

C'est ainsi, qu'en Égypte, s'opère l'éducation politique d'une élite restreinte, apte à gouverner. La jalousie humaine sévit ici comme ailleurs, mais elle est tempérée par le fait que chacun peut devenir demain le chef suprême. Voilà le véritable esprit démocratique de l'Orient moderne, qui diffère si peu de l'Orient ancien. La seule innovation profonde est la diffusion rapide de l'instruction, et cela jusque dans la secrète Arabie.

L'Empire britannique s'y oppose de tout son pouvoir. Avec toute sa ténacité, dans toutes ses possessions, il a retardé cette heure. Nous avons adopté le procédé contraire, l'Angleterre ne nous l'a jamais pardonné. Entre les deux méthodes, la sienne, la nôtre, il n'y a pas de conciliation possible.

Le déclin de son règne vient lentement, inéluctablement; les éclipses de notre rayonnement intellectuel sont brèves. Par nos admirables écoles religieuses et laïques, par leurs maîtres, au Proche-Orient surtout, nous régnons encore par l'esprit et par le cœur.

Etre un intellectuel français, là-bas, confère une supériorité qui place, de suite, bien au-dessus de la foule étrangère et donne mille privilèges, entre autres ceux de la confiance et de l'amitié.

A tout moment, où que vous fussiez, au Caire, en mars 1927, que ce fut à la Résidence, au club Méhémet-Ali, dans quelque légation, ou chez quelque notabilité égyptienne ou syrienne, un nom était prononcé, éveillant chez tous une ardeur égale, soit dans la louange, soit dans le blâme, soulevant des polémiques passionnées, une curiosité insatiable, celui de Saad Zagloul.

Interrogiez-vous, cherchiez-vous à préciser les sentiments que ce nom évoquait chez les adversaires du chef nationaliste, en commençant par le plus grand, Lord Lloyd, vous rencontriez cette fois, même auprès de cet esprit si clair, quelques hésitations dans le jugement et dans la critique. C'est que la personnalité de Saad — comme disait l'Égypte

avec une tendre familiarité — était indéfinissable pour tout étranger, fût-il même oriental.

Comment fixer les traits intellectuels et physiques d'un être dont le renouvellement était la faculté dominante?

Sa souplesse semblait prodigieuse, son don de l'adaptation inouï. Il savait électriser son peuple, l'entraîner avec lui; il savait aussi parfois se dérober, cacher sa puissance réelle et feindre l'inertie, laissant au maître anglais tout le poids de ses actes et paraissant les ignorer.

L'un des spectateurs les mieux informés de cette lutte écrivait alors : « Aujourd'hui, le Gouvernement britannique paraît agir à son gré en Égypte; cependant, il n'arrive pas à faire signer ou parafer une entente anglo-égyptienne par la Chambre et le Sénat. »

Malgré la passivité actuelle de Zagloul Pacha, les deux Chambres refusent unanimement de ratifier quoi que ce soit. Elles répondent à toute exhortation : « Nous subissons le joug, rien de plus. »

Encore une fois, l'Égypte s'éveillait à nouveau. L'agitation reprenait. Quelle était donc la force cachée de ce grand vieillard qui dirigeait à son gré la résistance égyptienne pour que, depuis 1918, les plus brillantes personnalités de la grande équipe britannique ne pussent ni le maîtriser, ni l'asservir?

A peine croyait-on la surprendre, elle échappait. A chaque entrevue nouvelle, Zagloul Pacha se révélait tout autre qu'il n'était au précédent entretien, et cependant une profonde sincérité, une candeur d'enfant ressortaient de toute sa personne, à travers ces métamorphoses. Ce n'était pas lui qui se dérobait; mais la fluidité de cette intelligence s'allégeant du passé, dans le nouvel afflux d'une jeunesse éternelle.

Grâce à sa longue expérience, il aura tracé devant l'Égypte un nouveau destin.

Ce n'est qu'en tâtonnant que l'étranger peut hasarder quelques observations sur ce que connaissent, seuls, quel-

ques initiés. Ici, comme en Turquie, le secret est si bien gardé que pour en découvrir quelques bribes, il faut tout un ensemble de circonstances et une longue patience.

Chaque nation orientale travaille aujourd'hui pour son propre compte avec un égoïsme sacré, mais comme vivre absolument seul apparaît impossible, même aux plus résolus, chacun lance, avec une prudence extrême, quelques antennes vers ses voisins, fils légers, invisibles, et, dans le Proche-Orient arabe, tentative discrète de solidarité adroitement esquissée, première ébauche d'accords prochains. Là, l'Égypte se heurte plus rudement encore que chez elle à la volonté britannique.

Résister ouvertement est impossible. Il reste d'autres moyens et, si Zagloul Pacha les utilisa avec une virtuosité incomparable, il sut également les cacher.

Dans cette lutte d'usure, si peu équilibrée en apparence, parfois les forces secrètes se trahissaient dans quelque éclat soudain.

Le leader égyptien savait attendre. Il répétait son axiome favori : « Quelques années de plus ou de moins ne comptent guère dans la vie d'un peuple. » Pour l'Angleterre, chaque phase difficile de l'occupation égyptienne représentait une aggravation irritante des dépenses et une diminution de recettes.

Depuis 1918, le duel engagé se poursuivait ainsi avec toutes ses alternatives. L'un des faits dominants, en mars 1927, était l'immense impopularité du roi Fouad. Elle prenait de telles proportions que l'Angleterre semblait devoir bientôt se résigner à laisser choir un instrument qui lui nuisait plus qu'il ne lui rapportait. Cette exécration dominait en Égypte toute autre haine, et, chez les masses, sa violence devenait un danger pour l'Égypte elle-même.

La lutte pour l'indépendance se compliquait encore d'un troisième élément, le nomade. Le fellah attaché à sa terre, l'artisan à son métier, le citadin à sa ville, n'ont pas la souplesse, la mobilité du Bédouin, libre comme l'air, insaisis-

sable, fugace, de plus en plus averti et jouant avec adresse son rôle politique dans le débat anglo-égyptien. Zagloul Pacha dut, à tout instant, compter avec lui. Rien n'est plus peuplé que les sables et plus remuant.

Par ses nomades, l'Égypte communique sans cesse avec l'Arabie. La Mecque est devenue, et cela en permanence, l'un des premiers centres politiques et économiques des nationalismes arabes. Quelle erreur ce serait de penser qu'à présent, les querelles privées l'emportent encore sur des intérêts plus pressants ! L'économie politique et commerciale des peuples orientaux reprend son ancien essor, d'après une formule toute moderne. A l'idéal des premiers élans vers la libération s'ajoute, partout, un programme réaliste, nettement posé.

Une réponse du docteur Abdallah Damloudji, ministre des Affaires extérieures du Hedjaz, à cette question : « Comment le roi Ibni-Séoud organise-t-il son emploi du temps ? » caractérise ce nouvel état d'esprit : « Douze heures de bureau par jour, et quelquefois plus. » C'est ainsi maintenant qu'un homme avisé gouverne ses tribus.

L'Orient a compris que la science de l'argent, donc celle des affaires, est le secret de toute émancipation durable. Sur cette base, les peuples musulmans ont révisé la loi coranique.

Le réveil du monde arabe, dont l'empire britannique fut le premier animateur, sans se douter jusqu'où cela le mènerait, s'appuie aujourd'hui sur l'abolition des barrières douanières dressées par l'Occident. Il vise le large développement des échanges entre les divers pays arabes, échanges agricoles et commerciaux, organisations bancaires partout centralisées entre les mains des majorités musulmanes, avec quelques exceptions en faveur des minorités. Cette formule est celle de l'Arabie, de l'Égypte et de tous les peuples arabes, quel que soit le mandat sous lequel ils se trouvent placés à l'heure présente. Tous se disent qu'ainsi l'avenir est à eux; et, comme leurs luttes incessantes ont été la cause de

leur décadence, ils cherchent énergiquement à ne plus se combattre. Il est frappant de voir combien il y réussissent, et cela grâce à la volonté des chefs qui, un peu partout, s'élèvent au-dessus des foules et les maîtrisent, par des procédés à peu près pareils.

Ces chefs de nationalités, de tempéraments si divers, communiquent entre eux. Cela ne va pas sans difficultés, sans heurts, mais la haine de la sujétion occidentale est le commencement d'une nouvelle sagesse. En Turquie, en Arabie, la tâche semblait relativement facile; en Égypte les complications étaient telles que les intéressés eux-mêmes pouvaient les croire insolubles. Cependant, peu à peu, pas à pas, l'organisation nationale s'ordonne, nettement nationale, nettement orientale, libre de toute influence, mais cherchant ses alliances. Il est impossible que l'Angleterre ne le sache pas.

Pourquoi ne pas concevoir clairement cette résurrection de l'esprit asiatique nettement séparé en deux camps, l'Orient méditerranéen, l'Extrême-Orient?

Arabes et Turcs, les deux groupements du Proche-Orient ont une terreur égale des masses extrêmes-orientales, de ces foules innombrables auprès desquelles ils ne sont guère plus, chacun, qu'un petit nombre d'hommes. Voilà ce qui leur conseille, tout en se libérant de lui, de ne pas s'aliéner l'Occident. Ce double effort, libération d'abord, entente par la suite, tel est leur objectif, mais dans la stricte limite de leurs indépendance, avec une coopération économique et intellectuelle féconde et sur le pied d'une égalité absolue. En retour, et soutenus par une Europe et une Amérique capables de les comprendre et de les défendre, ils établiront une digue contre ce monde jaune dont le pullulement et l'activité les inquiètent, plus encore qu'ils ne nous inquiètent, car son flot se déverserait sur eux, en tout premier lieu.

Cet Orient méditerranéen, sa volonté tenace, son apprentissage des réalités, l'Angleterre conservatrice feint encore de l'ignorer, et même le plus intelligent, le plus subtil des

hauts commissaires britanniques se laissa à la longue comme ses prédécesseurs, impressionner par ses bureaux. Il réclama des bateaux de guerre lorsque, saisir la portée réelle des événements, c'était déjà les apaiser. L'emploi de la force surexcite les éléments de trouble qui existent dans tout pays ; il est leur pâture, leur véritable raison d'être. Alors les chefs de cet Orient féodal, si parfaitement conscients du danger de livrer leurs populations naïves aux manifestations révolutionnaires, doivent parfois, pour sauver leur prestige, hurler avec les loups et exiger beaucoup plus qu'ils ne voudraient réellement obtenir.



Le tragique isolement de l'Angleterre en Égypte était impressionnant en mars 1927. Quarante-sept ans d'occupation n'avaient rien établi entre elle et le peuple égyptien, si ce n'est, de part et d'autre, une solide aversion.

Était-elle mieux appréciée par l'élite égyptienne et les pachas de souche turque? Nullement; alors, sans communication avec ce pays, y dépensant vainement son or, que recherchait-elle donc ici? La mainmise sur le canal, la possession du Soudan? Ces deux objectifs lui imposaient le contrôle de ce monde arabe qui se reforme peu à peu d'après une formule en pleine maturation : confédération ou empire.

En réalité, l'Égypte importe peu à son maître britannique, ce dont elle a pleinement conscience. Après l'avoir largement irriguée, lorsqu'elle comptait se l'attacher, l'Angleterre mortellement irritée retient aujourd'hui l'eau du Nil au bénéfice du Soudan égyptien. L'Égypte, anxieuse, comprenant que tout essai d'association avec l'empire britannique ne peut être pour elle qu'une duperie, se débat, de toutes ses forces, pour l'eau du Nil et la possession du Soudan.

Cela paraîtrait fou d'oser une telle lutte si elle était vraiment abandonnée de tous, comme veut se l'imaginer l'Angleterre. Il n'en est pas ainsi. La solidarité arabe, le lien musulman, des intérêts communs la soutiennent. Elle devra payer plus tard l'aide offerte aujourd'hui, mais ces considérations pèsent peu pour qui ne voit plus d'autre issue.

Le mépris est un puissant stimulant. Si l'Égypte n'avait pas de façon si cuisante éprouvé le mépris britannique, peut-être aurait-elle admis une sujétion qui n'était pas, autrefois, sans quelques sérieux avantages, mais l'Angleterre a sciemment détruit ceux-ci depuis, qu'en 1918, elle a trouvé devant elle la révolte égyptienne. Il est juste d'ajouter que quelques Anglais de haute valeur se sont parfois interposés entre leur pays et l'Égypte. Ils n'ont pas été écoutés.

L'empire britannique ressent, par moment, une certaine attirance pour les guerriers du monde arabe. Envers l'Égyptien et ses méthodes, il n'use que de cette froide ironie qui classe, au plus bas degré de l'humanité, ce peuple qui est, pour lui, la quintessence même de tout ce que l'on peut exécrer. Il représente, à ses yeux, toutes les faiblesses et toutes les perfidies. Étrange disposition pour le gouverner, et si quelques Anglais fixés depuis longtemps en Égypte et profondément attachés au peuple égyptien prennent vivement sa défense, dans la métropole, on répond : « Ce sont des fous ou des Irlandais », ce qui est tout un, paraît-il.

Après deux ans de règne, malgré ses dons et sa maîtrise, lord Lloyd, tel avant lui le maréchal Allenby, fit appel aux canons de l'escadre, ce qui n'est pas une solution. Il était difficile, même pour punir l'Égypte, de bombarder les riches Syriens d'Alexandrie qui, seuls, se trouvent, eux et leurs biens, à portée des tirs de la marine.

Déjà en mars 1927, il se découvrait que l'un des éléments importants de l'Égypte était l'armée égyptienne, qu'elle avait une personnalité, une volonté et des idées à elle. Un incident violent venait de le souligner, elle exigeait un Sirdar égyptien. Ce n'était pas le premier du genre. Lors des

événements qui suivirent la mort du Sirdar Sir Lee Stack Pacha, en novembre 1924, quand les troupes égyptiennes reçurent l'ordre d'évacuer le Soudan, elles se mutinèrent. La répression fut terrible. Pendant quelques heures, elle faillit échouer. Depuis, l'état d'esprit des officiers et des soldats envers l'occupation britannique ne s'était pas amélioré, bien loin de là.

Dans tous ces mouvements pour l'indépendance, l'imprévu, la surprise sont la règle. L'étranger, ignorant des évolutions collectives qui exaltent brusquement des populations à l'aspect paisible, aux gestes éternels, est chaque fois pris de court.

Ainsi l'Angleterre, en s'isolant avec soin de la vie égyptienne, en s'obstinant à l'ignorer, perdit la seule chance d'agir en temps utile. Elle se débat dans l'inconnu, au centre d'une hostilité muette, exaspérée. Ses nationaux perdent tout calme et ne voient partout que pièges et traquenards. Le spectateur étranger lui-même s'y laisse prendre. Un répit survient-il, son esprit s'émerveille du triomphe de l'occupation; il n'a pas saisi que ce répit est une trêve, prélude de convulsions nouvelles. Quand l'éruption reprend, le voilà bouleversé, prédisant la fin d'un monde, du sien.

***

Après le Caire, sa trépidation de grande ville, ses frémissements profonds, ses crises de nerfs, ses commérages et ses énigmes, le Mena-House, l'Hôtel des Pyramides, est une halte exquise.

Placé au terme de l'oasis, à l'entrée du désert, il est la pointe avancée de la civilisation présente, et touche à Memphis, centre d'un passé prestigieux.

Le voisinage des jardins paradisiaques, celui des sables,

satisfont le double aspect de notre nature. L'un repose de l'autre. Il est peu de lieux aussi attachants et dont le rappel soit aussi impérieux. Ses habitués lui reviennent toujours. L'intimité parfaite de ses appartements, le confort élégant, mais discret des temps où l'on savait vivre, lui donne ce charme si particulier qui séduit à la fois l'Orient et l'Occident.

Sans s'y mêler, ils s'y coudoient.

Peu à peu, l'Égypte s'infiltre dans ce poste avancé du vieux confort occidental. Elle y contemple ce qu'elle envie aux heures nostalgiques, cet abandon, ce raffinement des cercles européens, où ne pénètrent guère que les affiliés des castes aristocratiques et diplomatiques. Ah! que cela lui paraît enviable! Elle n'a pas encore découvert que les forces intellectuelles et spirituelles de l'Occident sont ailleurs.

Sur la terrasse du Mena-House et dans la partie du jardin qui l'encercle, aux heures de foule, l'Égypte combattante est ici. Elle observe, s'informe et complote. Rien n'est plus favorable que le grand tourisme, et ses cohues internationales, pour s'isoler à quelques-uns, en échangeant des idées. Evidemment, la surveillance britannique s'exerce là comme partout, mais elle y paraît moins assurée que sur ses terrains habituels. Les Pyramides sont déjà l'avant-poste de l'Égypte égyptienne, formée par une jeunesse ardente que chaque jour développe et instruit, qui pratique avec passion tous les sports et lit avec une ferveur égale. Bousculant les coutumes, elle inquiète et surprend ceux qui la précédèrent. Impatiente du joug étranger, supportera-t-elle mieux ensuite celui des chefs qu'elle accepte aujourd'hui? Ils représentent déjà, pour elle, un passé encore vénéré, bientôt effacé dans les lointains du souvenir, sous l'appel de mêlées plus âpres, plus réalistes.

Il ne s'agit plus aujourd'hui, pour l'Orient d'imiter, mais de creer, en incorporant aux matériaux anciens des apports nouveaux. Chacun des peuples de l'Orient méditerranéen

envisage cela à sa manière. Quelles analogies retrouve-t-on entre le nationalisme turc et le nationalisme égyptien? A peu près aucune. Le premier s'est constitué d'un seul bond, en 1919; le second, issu, lui aussi de la grande guerre, réaction contre des promesses d'indépendance non tenues, s'élabore lentement à travers mille péripéties, fléchit, rebondit dans une croissance continue, mêlé à son adversaire.

Chaque année au grand moment du tourisme, l'armée égyptienne envoie camper, au pied des jardins du Mena-House, quelques détachements d'élite.

Silencieusement, ils sont arrivés dans la nuit claire, tout illuminée par le scintillement des étoiles. Le camp était dressé depuis quelques jours, en plein sable, et nul n'y songeait vraiment. A l'aube, les clairons ont sonné le réveil. En bon ordre, dans le matin frais, le vent faisant claquer les tentes et les fanions, ils se sont mis à vivre. Corvées du camp, exercices de guerre, la guerre au désert, tout s'est déroulé suivant le rythme égyptien, aux roulements du tambour indigène, sous le plaintif appel de la nouba.

Le dimanche suivant, dissimulés à l'arrière de la terrasse du Mena, les mêmes hommes donneront un concert tout européen avec une impeccable maîtrise, mais, en ce moment, ils sont chez eux, jouent exclusivement pour eux, tandis que le grand souffle des sables les vivifie et les exalte. Ils assouplissent leurs muscles, s'entraînent à la course et au combat, bien disciplinés, en magnifique forme, obéissant comme des agneaux aux ordres des officiers de leur sang.

Pendant plusieurs semaines, ils vivront ici, devant les portails largement ouverts de l'hôtel européen, sans commettre le moindre méfait. Ils iront et viendront par l'allée centrale, qui vient aboutir à la route, et ne cueilleront ni une fleur ni un fruit.

Le camp des dromadaires de course, porteurs du courrier et des nouvelles, dominera l'hôtel et ses balcons. S'introduire dans les chambres, quoi de plus facile? Le fait ne s'est jamais produit. Les paisibles domestiques barbarins, qui assu-

rent sans hâte le service et la sécurité du Mena, n'ont jamais eu à le défendre.

Jour après jour, semaine après semaine, le camp vit sa vie à deux pas de la vie luxueuse des hiverneurs, avec une régularité, une discrétion parfaites. Ce simple fait ne témoigne-t-il pas d'une maîtrise des chefs et d'une intelligence des hommes dont pourrait s'inspirer plus d'une armée de l'Occident? Il se renouvelle chaque année jusqu'à la saison chaude. Cette armée, ces intellectuels remuants, ces artisans paisibles, ces fellahs perpétuellement laborieux, ne sont pas anarchiques. Qui ne porte pas l'uniforme britannique peut se promener parmi eux à cheval, à chameau, à âne, à pied, parcourir les villages, les campements des nomades sans entendre un mot malsonnant, ou apercevoir un geste de menace. Les Égyptiens ont, il est vrai, perdu le sourire, mais s'ils se redressent fièrement devant l'étranger, feignant de l'ignorer, c'est qu'ils se figurent avoir contre eux l'opinion européenne.

Aux heures qui ne sont pas celles du tourisme, la jeunesse égyptienne vient volontiers se promener autour du Sphinx et des Pyramides. Elle regarde ses biens d'un œil profond et grave. Non, elle n'est pas indifférente à son passé, elle n'a pas de rancunes à son égard. Ce n'est pas lui qui l'a millénairement asservie, mais l'étranger, sous des avatars si divers, et qu'il vienne de l'Orient ou de l'Occident, c'est toujours l'étranger.

L'Égypte, la vallée du Nil, couloir aussi convoité que le couloir syrien, se sentent aujourd'hui gravement menacées. Le réservoir gigantesque du Sennaar, les futurs châteaux d'eau de l'Abyssinie sont les dangers de demain, et chaque Égyptien en a pleinement conscience.

***

L'action se jouait, en mars 1927, entre la Résidence britannique, la Maison du Peuple et le Parlement égyptien.

La Résidence, forteresse anglaise, dirigée par une personnalité de marque, qui semblait avoir été surprise par l'orage, peut-être trahie par quelques-uns des siens pour avoir voulu réprimer vigoureusement certains abus...

La Maison du Peuple, ce foyer de Zagloul Pacha, vers lequel convergeait toute l'affectivité égyptienne.

Le Parlement s'aguerrissant, s'entraînant à combattre. Avec quelle incroyable force, ce pays ouvert à tous les vents européens, curieux et beau parleur, apprenait à garder ses secrets! Sa résistance s'affermissait de tout ce qui devait l'abattre. Prétendre, comme le font certains journaux conservateurs anglais et la presse officieuse italienne, qu'elle s'appuyait sur la France, était d'une grande injustice. Nous n'y étions certes pour rien. Avec une loyauté absolue, sans arrière-pensée, depuis 1918, la France accepte l'état de fait, la domination anglaise sur l'Égypte. Il est regrettable que l'Angleterre n'ait pas agi de même en Syrie et fort surprenant que nous ayons enduré, sans riposte vive, ce qui s'y passa à nos dépens. Envers et contre tout, les Français du Caire, notre représentation diplomatique et quelques hommes attachés aux dernières affaires françaises, suivent scrupuleusement la consigne. Lorsqu'ils ne prennent pas parti pour l'Angleterre, ce qui est parfois le cas, ils se désintéressent du conflit anglo-égyptien.

L'Égypte le constate avec amertume.

Quelques intellectuels français sont peut-être d'opinion moins orthodoxe, mais leur nombre est si réduit qu'il serait puéril de les mettre en cause. De plus, le nationalisme égyptien, très jaloux de son intégrité, échappe à toute emprise étrangère. Et puis, l'Angleterre ne tient-elle pas les clés de l'Égypte et même celles de l'Arabie et du Soudan, contre tout ce qui n'est pas musulman?

Communisme français, propagande soviétique, extrémisme européen ne pénètrent pas en Égypte, ou du moins n'y séjournent pas. Pour une fois, toutes les polices s'accordent à les dépister.

La lutte égyptienne se concentre sur le principe même de l'indépendance et s'en prend à l'état de fait imposé par l'occupation britannique, pire que l'annexion pure et simple, disent les Égyptiens. « Alors, annexons tout bonnement », répliquait Lord Lloyd. Sur quoi l'Égypte sortait ses armes, et celles-ci sont moins négligeables qu'elles ne le paraissent, puisque l'Angleterre fourbissait les siennes, menaçant même de s'en aller en laissant le désert derrière elle.

Le Wafd, aujourd'hui, c'est l'Égypte entière copte et musulmane. Une nouvelle dissolution du Parlement, ce serait la question égyptienne posée dans son ensemble. Rien n'est plus réaliste que le nationalisme égyptien. Il l'a souvent prouvé, s'attachant aux avantages tangibles bien plus qu'aux satisfactions d'amour-propre. Il a, sans tapage, repris possession de ses terres et de son coton. L'Angleterre ne fait plus ses frais en Égypte, c'est peut-être la vraie cause de son irritation. Il aurait été si facile de s'adapter en 1918. Est-ce encore possible aujourd'hui? Non, tant que le préjugé du peuple inférieur dominera dans les bureaux de Londres.

Pour nous, qui ne pouvons que suivre de très loin un débat dans lequel nous ne sommes aucunement engagés, que ressort-il de cette lutte?

La certitude d'une transformation rapide de l'Orient méditerranéen. La combattre, la contrarier même n'est plus possible. La comprendre et la canaliser s'imposent. Lui-même le désire, car son sort dépend étroitement du sort de l'Europe. Quoi qu'il arrive, elle restera le facteur essentiel de ses destinées. Sans l'Europe, il deviendrait la proie de l'Extrême-Orient.

Pareil à l'Empire romain, l'Empire britannique pourra retarder l'échéance, et c'est tout. L'Europe renouvellerait son existence en s'incorporant, sans l'asservir, ce monde méditerranéen; mais il faudrait traiter avec lui d'égal à égal et admettre sa force chaque jour croissante.

Voici pourquoi chaque erreur commise en Égypte, erreur du mépris, manie de nier l'évidence, erreur d'appréciation

des forces égyptiennes, nous atteint directement en diminuant le prestige européen, disons même le prestige français, si grand encore par tout l'Orient, en aggravant les efforts de nos propres erreurs, car si elles sont infiniment moindres que les erreurs anglaises, elles n'en existent pas moins, en Syrie tout particulièrement.

CONCLUSIONS

Avril 1928.

Après quelques mois de somnolence apparente, qui voilait tout un patient travail de mise au point, tout un laborieux effort d'union entre les groupements égyptiens, la lutte ouverte reprit, fin février 1928, à l'instant même où le projet de traité, péniblement élaboré entre l'Angleterre et le roi Fouad — assisté par Sarwat Pacha — semblait devoir aboutir.

Lorsque la presse égyptienne en dénonça les clauses, ce ne fut qu'un cri par l'Égypte entière. Les affaires extérieures de l'Égypte dirigées par les autorités britanniques, les troupes britanniques maintenues au Canal, au Caire, dans tous les aérodromes, les quatre points réservés observés dans toute leur rigidité, qu'était-ce, sinon la ratification officielle du protectorat de fait exercé par l'Angleterre, et contre lequel l'Égypte se débattait depuis 1918? C'était aussi le triomphe de la politique de force menée depuis la mort du Sirdar Sir Lee Stack Pacha, en novembre 1924.

Une fois de plus, Londres tranchait dans le vif, en parfaite ignorance des réalités, sans daigner tenir aucun compte des obstacles, mais quel progrès dans la riposte marquèrent les notes successives de Nahas Pacha, le nouveau dictateur du Wafd, le chef du Gouvernement égyptien, quelle assurance dans l'attaque.

Il n'était plus question de temporiser. Le Wafd allait jusqu'au terme de ses exigences : indépendance pure et simple de l'Égypte et du Soudan. Dans sa déclaration ministérielle, 20 mars 1928, Nahas Pacha devant une Chambre comble, répétait : « Le Gouvernement ne reconnaît aucun

fait ni aucun acte en contradiction avec la complète indépendance de l'Égypte, ou en contradiction avec les droits du Soudan. »

Le 1er avril 1928, il déclarait officiellement à l'envoyé spécial du *Daily Express* que « l'Égypte n'est pas et n'a jamais été une partie de l'Empire britannique ». Il laissait publier, au même moment, par le *Mokattam*, journal du Caire, que la réponse égyptienne aux exigences de Londres disait notamment : « l'Égypte étant un pays indépendant, aucune autre nation ne peut intervenir au sujet d'une décision quelconque prise par le Parlement égyptien. La Grande-Bretagne est sur le même pied que les autres nations en ce qui concerne les relations diplomatiques avec l'Égypte. Le Gouvernement égyptien maintiendra l'ordre et protégera les étrangers et leurs intérêts comme il est de son devoir. Le Gouvernement égyptien, tout en désirant maintenir des relations amicales avec la Grande-Bretagne, ne peut pas accepter la note anglaise ».

Londres allait considérer cette réponse comme le défi le plus net et le plus grave qu'elle eût jamais reçu de l'Égypte. La presse anglaise le relèveraitavec fureur, mais de tout ce tapage, pour la première fois, il ne résulterait aucune sanction.

Nahas Pacha déclarait à la presse égyptienne que l'Égypte était souveraine et indépendante, et les autorités britanniques au Caire gardaient le silence ! C'est que les soldats d'Ibni-Séoud menaçaient l'Irak et la Transjordanie et que ses agents travaillaient activement le Soudan, appuyant ainsi la démonstration égyptienne. C'était là le fait essentiel de la situation. Assurée de l'aide offensive et défensive d'Ibni-Séoud, roi du Hedjaz et du Nedjed, l'Égypte pouvait s'exprimer sans ambages.

Les déclarations du Congrès égyptien tenu à Paris en avril 1928, à la Salle des Sociétés savantes, résumaient ainsi les exigences de l'Égypte :

« 1° Le Congrès, confiant en Nahas Pacha, le félicite pour

sa politique d'émancipation, considère la déclaration ministérielle comme un véritable pacte national;

« 2° Le Congrès repousse le traité anglais qui constitue dans son ensemble un protectorat et légalise en même temps l'occupation anglaise en Égypte;

« 3° Les congressistes proclament solennellement leur attachement aux principes de l'indépendance complète de l'Égypte et du Soudan, et refusent toute intervention anglaise, soit dans les affaires extérieures ou intérieures du pays;

« 4° Le Congrès maintient la convention de 1888 qui assure la neutralité du canal de Suez, et l'Égypte seule se chargera de sa défense;

« 5° Le Congrès est partisan des négociations avec l'Angleterre se basant sur l'évacuation totale des troupes anglaises;

« 6° La jeunesse égyptienne d'Europe, pénétrée des idées démocratiques et libérales, proclame son attachement au régime parlementaire, condamne et flétrit toute politique de dictature, d'oligarchie et d'autocratie. »

On ne pouvait s'exprimer de façon plus précise.

L'Angleterre, visée dans ses territoires mandatés de l'Irak et de la Transjordanie, menacée au Soudan, se retrouvait aux pires heures de ses difficultés. Son œuvre du proche Orient s'effritait. Que d'or et d'intrigues prodigués en vain, pour en revenir toujours à ces combinaisons périlleuses et ruineuses, tandis que l'Inde observe et travaille, que Turcs et Arabes se partagent le monde musulman dont Ryad, capitale du Nedjed, est le centre d'action le plus agissant.

Que devient dans tout cela l'hégémonie britannique? Il n'est pas un Oriental faisant partie de l'élite politique, intellectuelle et économique, donc placé au plein de la lutte, qui ne soit informé de son déclin rapide.

Le coup le plus funeste qui lui fut jamais porté passa presque inaperçu en Europe. Qui s'informa, en mai 1921 (1), d'un événement qui allait bouleverser le vieux monde, du

(1) *Le Nationalisme Turc*, par Berthe-Georges GAULIS. — Plon-Nourrit 1921.

procès de l'Hindou Moustapha Saguir, devant le tribunal de l'Indépendance à Angora. Ce drame se joua au cœur même de l'Anatolie reconquise par les Turcs sur les Anglais et les Grecs; il se déroula aux instants les plus tragiques de l'effort turc.

Les Turcs étaient vainqueurs, mais encerclés de toutes parts, et dans une situation vraiment désespérée, lorsqu'ils capturèrent l'agent le plus apprécié de l'Indian Office, celui en lequel Lord Curzon et ses collègues avaient mis toute leur confiance, au point de lui livrer la clé des secrets les mieux gardés, traitant avec lui d'égal à égal.

Lorsque Moustapha Saguir dévoila hautement et clairement, en audience publique, la formidable organisation secrète de l'Angleterre par tous les pays musulmans, la foule qui emplissait la salle à la faire craquer, contenait les délégués de toutes les possessions musulmanes anglaises, les représentants des États musulmans soumis aux soviets, ceux de l'Afghanistan déjà indépendant, les chefs et les principaux notables de l'Anatolie combattante, enfin ce que Constantinople renfermait alors de plus ardemment nationaliste.

Ces éléments unis aux éléments militants de l'Égypte, aux délégués de l'Inde et de l'Arabie étaient venus jusqu'ici pour y recueillir la nouvelle doctrine asiatique.

Représentants de l'Azerbeïdjian, de Boukhara, de Khivas, de Samarkande, du Fergana, du Turkestan, des vieilles tribus turco-mongoles essaimées par toute l'Asie centrale jusqu'aux confins de la Chine, gens de la Perse et de l'Irak, officiers de la lutte anatolienne, chefs des bandes turques, tous écoutaient, avec des yeux exorbités, les faits et les chiffres, énoncés par l'homme qui dissimulait sous un nom d'emprunt — celui de Moustapha Saguir — celui d'une noble famille de Bénarès.

Tous buvaient ses paroles, avec une ivresse farouche. A certains instants, des grondements s'élevaient de cette masse agglutinée jusque sur des échelles, lorsque l'accusé livrait les noms, les sommes touchées, donnant ainsi le mot

d'énigmes jusqu'alors insolubles, reproduisant le vaste plan d'ensemble établi à Londres, exposant les complicités.

Il semblait entendre les craquements de deux empires : le britannique, l'ottoman; ils entraînaient le califat dans leur chute. La fragilité de ces édifices, le squelette de tant d'intrigues apparaissaient dans toute leur nudité, et le cœur se serrait devant cette houle formée de tous ces souffles asiatiques, haletants de haine et d'horreur.

Déjà la vague de fond se dressait, menaçant l'Occident incarné tout entier ici dans la puissance britannique qui dirigeait alors, à Constantinople, l'occupation interalliée, par des méthodes si peu françaises.

L'exposé de Moustapha Saguir fixait, en quelques traits précis, ce qui pouvait le mieux impressionner l'imagination des foules : la corruption, plaie de l'Orient, redoutée, exécrée entre toutes. Ainsi, se disait cette masse exaspérée, « voilà ceux qui se posaient en grands civilisateurs, ceux qui entretenaient de leur mieux la plaie de l'âne, pour en obtenir le maximum du rendement. Alors? Qu'attendre d'eux, en dehors de l'exploitation sans pitié? »

Ces révélations de mai 1921, adroitement propagées par tout l'Islam, donnèrent aux divers courants nationalistes une impulsion formidable. Elles accélérèrent le mouvement moderniste musulman.

L'Occident ne le comprit pas, et l'Empire britannique bien moins encore. Il lui parut absurde d'être pris à parti pour avoir corrompu des gens si essentiellement corruptibles. N'était-ce pas la règle du jeu?

L'Europe ne voulut pas prendre au sérieux ce qui l'était si désespérément que, pour guérir les organismes gangrenés, en Orient, il allait partout falloir trancher dans le vif, s'amputer des éléments les plus évolués, les plus perfectionnés, au risque de cesser d'exister.

Lettrés, diplomates, fonctionnaires civils et militaires, hommes politiques, grands notables, toute la floraison d'une lente sélection allait disparaître, perte irréparable que les

chefs nationalistes envisageraient comme une diminution personnelle, et c'était bien cela, en réalité.

La domination britannique, en Orient, venait d'osciller sous le coup des aveux de Moustapha Saguir, de la victoire anatolienne, de la défaite d'Hussein et de son fils Ali. Le rétablissement avait été laborieux et plus apparent que réel. L'Égypte, terre des civilisations millénaires, ne pouvait être la dernière à s'affranchir. Zagloul lui montra la route.

Aujourd'hui lui succède Nahas Pacha, à son tour dictateur du Wafd, donc de l'Égypte et du Soudan. Il vient de tenir le langage le plus direct, sans en éprouver aucun désagrément et traite de puissance à puissance avec l'Empire britannique. C'est l'avant-propos d'une solution prochaine.

Quelle guerre essentiellement moderne que cette lutte menée par l'idée, la patience et les forces secrètes. Le mystère en est impénétrable; seules quelques lueurs brèves l'éclairent par instants : action d'Ibni-Séoud, ripostes de Nahas Pacha aux ultimatums britanniques, reculs de l'Angleterre, frémissements de l'Égypte, agressivité du Soudan.

Le 4 avril 1928, le correspondant du *Times* vint au Caire, à la Résidence, demander à Lord Lloyd ce qu'il pensait de la réponse de l'Égypte à la note anglaise.

Le Haut-Commissaire, cet homme d'esprit, égaré par la colère, eut des mots malencontreux : « insolence, impudence », et, comme le journaliste anglais trouvait impossible de les publier —car les temps sont changés — après d'assez longues recherches, il fut décidé de s'en tenir à l'adjectif « truculent ».

C'est, fort probablement, la dernière fois que le Gouvernement égyptien se verra décerner publiquement pareille épithète. Il a oublié de s'en émouvoir.

« *Quos vult Jupiter perdere, dementat prius* » se disent ces gens d'un extrême bon sens, d'une rare finesse lorsque, touchant au terme d'une difficile entreprise, ils voient leur adversaire se débattre convulsivement.

TABLE DES MATIÈRES

			Pages
CHAPITRE	I.	— Avant l'orage	5
—	II.	— La mort du Sirdar	29
—	III.	— Le Wafd, l'Angleterre et la France	57
—	IV.	— Le club Mehemet-Ali. — Le sporting. — Le vieux Caire	81
—	V.	— Les femmes égyptiennes	107
—	VI.	— Les deux camps aux prises	123
—	VII.	— L'Angleterre en Égypte et au Soudan	127
—	VIII.	— Le fellah	149
—	IX.	— La grande tristesse de l'Égypte	165
—	X.	— Le drame oriental et l'Égypte	171
CONCLUSIONS			199

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG — 1928